JOSEPH LÉOLIT

LA CROIX PAÏENNE

ÉDITIONS BEAUCHEMIN
MONTRÉAL

JOSEPH LÉOLIT

LA CROIX PAÏENNE

QUATRIÈME ÉDITION
(Revue et augmentée)



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE
1941

Nihil obstat: 12 janvier 1941.
LÉON BOUVIER, S.J., cens. dioc.
Imprimatur: 12 janvier 1941.
J.-C. CHAUMONT, P.A., vic. gén.

NOTE

•

On a écrit beaucoup sur le national-socialisme, mais la plupart des articles ou ouvrages publiés à ce sujet peuvent être écartés comme littérature de combat ou de propagande.

Jusqu'en 1930, les articles sur l'hitlérisme étaient fort rares [1]. En France, où, cependant, il y avait tout intérêt à s'informer, il n'y eut guère, avant cette date, que les articles du P. Doncœur (« Wodan ou Jésus », *Études,* 1924) et celui de M. de Pressac (« Le racisme allemand », *Correspondant,* octobre 1924). En septembre 1926, le P. Pierre Delattre, qui connaissait pourtant admirablement son Allemagne, publia une importante enquête dans les *Études* sous le titre: « N'y a-t-il rien de changé en Allemagne? »; il passait en revue diverses associations patriotiques, mais ne semblait pas soupçonner l'existence de Hitler. La *Revue des Deux Mondes* ignorait tout du nouveau mouvement. Le 15 février 1929, M. Ernest Seillière y faisait paraître un important article sur la correspondance de Houston Stewart Chamberlain avec le Kaiser Guillaume II, mais il ne s'imaginait pas combien, grâce au national-socialisme, l'influence de Chamberlain s'était développée en Allemagne.

Les élections du 14 septembre 1930, qui portèrent au Reichstag 107 députés nazistes, élus par 6,406,397 voix, furent un véritable coup de foudre. Le célèbre écrivain

1. La bibliographie allemande sur Hitler est abondante, mais, en général, peu accessible dans le nouveau monde; en 1939, surtout, plusieurs études intéressantes parurent en France, en Belgique et en Suisse, notamment celles de MM. Robert d'Harcourt, Ernest Seillière et d'autres. En Italie, il y avait, dès 1936, l'étude du professeur Bondioli, de l'Université catholique de Milan. Nous ne parlons pas, bien entendu, d'articles de journaux. Une excellente étude parut, en 1928, dans la *Documentation catholique*. Récemment, les ouvrages sur le nazisme se sont multipliés.

politique français, M. Maurice Pernot, alla enquêter à Berlin.

« Qui est Adolphe Hitler? Qui sont les 107 députés élus sur son programme? En connaissez-vous quelques-uns? Où peut-on les rencontrer? ». J'adresse ces questions à vingt personnes. Et la réponse ne varie guère. Ces 107 députés hitlériens sont à peu près aussi inconnus en Allemagne qu'à l'étranger. Sauf M. Göbbels, orateur de réunions publiques, dont quelques journaux ont parfois reproduit les traits, pas un élu naziste n'est notoire à Berlin... Ainsi, plus de six millions d'électeurs ont voté, sur la foi de Hitler et sur son programme, pour des gens qu'ils ne connaissaient pas. J'en conclus que Hitler est, sinon un grand homme, du moins un manieur de foules assez remarquable. Mon désir de le connaître n'en devient que plus vif. Mais Hitler, à ce qu'on m'assure, ne veut rencontrer aucun Français. (*Revue des Deux Mondes,* 1er novembre 1930, pp. 216-217.)

Ceci semblerait démontrer que, malgré les moyens d'information dont dispose la société moderne, on connaît mal ce qui se passe dans les grandes foules. On était alors surtout inquiet de la propagande communiste. Il est vrai que ce dernier mouvement, à cause des ravages sensationnels qu'il avait causés en Russie, en Allemagne et dans de nombreux autres pays, avait monopolisé l'attention générale. Après 1930, on accorda quelque attention au national-socialisme, mais ce devint difficile à partir de mars 1933. L'Allemagne, une fois Hitler au pouvoir, devint un pays fermé. Les revues d'opposition durent montrer une discrétion telle — sous peine de disparaître, — qu'on ne put se fier que médiocrement à elles. Dans les milieux catholiques, on avait bien les déclarations de l'épiscopat allemand et les interventions de Pie XI, reproduites fidèlement dans la presse de tous les pays et commentées ensuite dans les hebdomadaires et les revues. L'impression que ces nouvelles produisaient n'était que passagère; on savait vaguement que la religion était persécutée en Allemagne et c'était tout. Bien des catholiques allemands, une fois hors de leur patrie, se désespéraient devant l'indifférence avec laquelle on accueillait leur détresse.

Puis, et surtout, le mouvement communiste contre l'Allemagne naziste faussa la propagande. Il y eut abondance de meetings, de tracts, d'articles de journaux, de brochures, mais ce n'était guère que de la littérature de combat. Les travaux plus importants, publiés par les intellectuels qui s'étaient ralliés aux « fronts » noyautés ou dirigés par les communistes, ne recevaient pas l'accueil qu'ils méritaient: les catholiques, en garde contre le communisme, se méfiaient de ces travaux qui ressemblaient trop à des plaidoyers. Quant à ceux qui se laissèrent attirer dans l'orbite du « système solaire » communiste, se rendirent-ils compte que cette agitation « antinaziste » orchestrée par Moscou ne servait guère qu'à fortifier le mouvement communiste et affaiblir les réelles oppositions nationales au nazisme? On le vit bien en France à l'époque du *Front Populaire,* quand la propagande antinaziste battit son plein. Elle fut accompagnée d'innombrables grèves, particulièrement dans la grande industrie, et plus encore dans les avionneries, cependant que le Ministre de l'Air communiquait aux autorités militaires d'URSS les secrets de l'Armée française. Le pacte germano-soviétique d'août 1939 et la guerre qui s'ensuivit trouvèrent la France désorganisée, affaiblie et trahie.

Il nous a semblé faire œuvre utile, peut-être nécessaire, en présentant une courte synthèse des rapports entre le national-socialisme et l'Église catholique. C'est pourquoi nous avons entrepris d'écrire ce travail. Nous avons dû travailler loin de nos archives et de notre bibliothèque, et nous savons combien notre travail est incomplet et, par endroits, imprécis. Nous le regrettons plus que nos lecteurs, mais il nous a semblé que ces brèves notes, telles qu'elles se présentent, constituent un témoignage. Nos lecteurs jugeront de la valeur de notre information.

L'AUTEUR.

I

HITLER

•

Quand Hitler commença à se faire remarquer, vers 1921, on le prit pour « un illuminé de l'espèce la plus étrange », — c'est l'expression qu'on retrouve sous la plume d'un contemporain (Jacques de Pressac, *Le Correspondant,* 25 octobre 1924). Dans de longues harangues qui duraient jusqu'à trois heures, il remuait les foules, avec son évangile sur la noblesse du sang allemand et le droit de l'Allemagne, en vertu de ce sang, à dominer le monde.

Hitler naquit en Autriche, à Braunau sur Inn, en 1889, dans une famille catholique de petits fonctionnaires. Eut-il, dans son enfance, les germes d'une vocation religieuse? Laissons-lui la parole:

> A mes moments libres, je suivais les cours de chant au chapitre des chanoines de Lambach et j'y trouvais une fréquente occasion de m'enivrer de la pompe magnifique des fêtes religieuses. Quoi de plus naturel que la situation de mon révérend abbé qui m'apparut alors comme un idéal digne des plus grands efforts, avec tout le prestige qu'avait eu autrefois pour mon père l'humble prêtre de son village. Ce fut du moins le cas. Mais les luttes de jeunesse de mon père ne lui ayant jamais fait priser les talents d'orateur assez pour en tirer des conclusions favorables sur l'avenir de son rejeton, il ne pouvait naturellement comprendre de telles pensées de jeunesse. Soucieux, il considérait cette divergence de la nature. En fait, cette vocation se perdit bientôt et fit place à des espérances répondant mieux à mon tempérament. (*Mein Kampf,* p. 19.)

De fait, il tomba sur un livre d'histoire de la guerre de 1870, et devint nationaliste. Il ne semble pas avoir gardé le moindre vestige de la foi de son enfance, et l'on cherchera

en vain, sous sa plume, la moindre allusion à la foi catholique. Il étudiera les partis catholiques en Autriche et en Allemagne, il appréciera certains côtés extérieurs de l'organisation de l'Église, comme le célibat, mais il ne saura plus rien de la religion. Sa seule religion devait être l'amour passionné de l'Allemagne.

Il connut une jeunesse mouvementée. Il ne put finir, à Braunau, son école primaire supérieure; il fut refusé à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne, où il avait espéré étudier la peinture ou tout au moins l'architecture, puis, il traîna de métier en métier sans pouvoir se fixer à un seul. Il ne s'était pas marié; il n'avait d'attaches nulle part; il vivait en marge de la société organisée, une épave, un déclassé, comme on en trouve tant sur les pavés de toutes les capitales. Taciturne, sauf quand il se lançait dans de violentes discussions, lisant beaucoup et rêvant davantage, il se forgeait des idées simples sur l'Autriche, l'Allemagne, les Juifs, la question sociale, tout l'univers, mais il les trempait dans un ressentiment dont le monde entier devrait, un jour, connaître la fureur.

Il avait un amour passionné, maladif, pour l'Allemagne. Non pour les dynasties des Habsbourg ou des Hohenzollern qu'il méprisait, mais pour quelque chose de mystérieux qu'il appelait le sang allemand. Il acquit une telle horreur de l'Autriche, trop slavisée, trop menée, à son avis, par les Juifs, qu'il émigra en 1912 à Munich où il continua encore deux ans sa vie indéfinie. Il était devenu le révolutionnaire idéal, indépendant de tout, sauf de sa faim, développant sa personnalité dans une lutte intérieure, farouche, universelle contre tout ce qui, à ses yeux, représentait la déchéance de l'Allemagne avec laquelle il s'identifiait, l'imaginant plongée dans la même dégradation où il se trouvait lui-même.

Enfin, en 1914, quoiqu'il ait eu peur, jusqu'à la dernière minute, que des négociations vinssent l'arrêter, la guerre éclate: « Je n'ai pas honte de dire aujourd'hui qu'emporté

par un enthousiasme tumultueux, je tombai à genoux et remerciai de tout cœur le ciel de m'avoir donné de vivre à une telle époque » (*Mein Kampf*, p. 162). Il avait « si souvent chanté *Deutschland über Alles* et crié à pleine gorge *Heil* qu'il lui semblait avoir obtenu le droit de comparaître comme témoin devant le Juge éternel pour pouvoir attester de la véracité de ses sentiments » (ibid., 164). Il s'engagea, partit au front, fut blessé deux fois, finalement évacué à l'hôpital de Pasewalk.

C'est là qu'il apprit la nouvelle de l'armistice; ce fut, pour son orgueil d'Allemand, un coup effrayant. Il accusa les Juifs de ce désastre et leur voua une haine exterminatrice. Il décida d'entrer dans la politique.

Il revint à Munich, commença à circuler dans des cercles divers, à discuter, à parler. Il se découvrit un talent d'orateur. En 1919, il se joignit au « Parti ouvrier allemand » qui avait alors exactement six membres. Il fut le septième. Il avait alors trente ans et commença, dans ces circonstances misérables, sa vie publique.

Les succès furent lents à venir. Longtemps, on ne voyait dans les réunions que ces sept membres. Vint un huitième, puis le nombre monta à 11, puis à 13, puis à 17, à 23, à 34. En octobre 1919, ils étaient 130, six semaines après, 400. Le 24 février 1920, eut lieu la première grande réunion à laquelle vinrent 2,000 personnes. C'est dans ces meetings que, grâce à un labeur insensé, Hitler apprit à connaître le peuple et à lui tenir le langage qu'il voulait lui faire entendre. Il ne flattait pas son auditoire, il l'exaltait. Sa parole âpre, autoritaire, enflammée, prophétique, lui gagnait des adhérents qui lui seraient fidèles jusqu'à la mort. Dans sa lutte avec les communistes qui, au début, tentaient de désorganiser ses assemblées, il développa ses « Sections d'Assaut », composées de jeunes fanatiques qui n'hésitaient pas, quand la foule devenait houleuse, à prendre l'offensive contre les perturbateurs et les jeter dehors, même s'ils

devaient lutter à un contre dix. Déjà, sur une échelle infime, se précisaient les tactiques foudroyantes du futur *blitzkrieg*.

Le 8 novembre 1923, il organisa un *putsch* à Munich avec le général von Ludendorff; la tentative échoua et Hitler fut envoyé en prison où il écrivit son livre, *Mein Kampf*, qui était destiné à devenir la Bible de la nouvelle religion. Quand il sortit de prison, Ludendorff était fini, et Hitler était devenu le chef incontesté du mouvement.

Ce n'est qu'en rappelant ces premières années de Hitler qu'on se rend compte qu'il est venu des profondeurs de l'abîme social. Il lui eût été impossible de commencer sa vertigineuse ascension de plus bas. Le fait qu'il avait vécu en déclassé jusqu'à sa pleine maturité fut son atout le plus décisif. Rien ne le pouvait retenir: aucune convention humaine, aucune attache à des choses qu'il faudrait respecter, aucun lien de famille, aucun de ces mille riens qui limitent un homme vis-à-vis de ses voisins et lui enseignent le respect d'autrui lorsqu'il se range, aucune pitié surtout. Rauschning l'a décrit comme l'être le plus exempt de pitié qui existât. Dans *Mein Kampf*, il rappelle ainsi sa jeunesse: « Je remercie cette époque de m'avoir rendu dur et capable d'être dur. » Il canonise cette dureté: « Dans ce qui me parut alors une dureté du destin, je vois aujourd'hui la sagesse de la Providence » (31). Les foules, derrière lui, grossissaient. Dans la frénésie mystique des grandes assemblées où elles l'acclamaient comme un dieu, il leur infusait la double passion qui le dévorait lui-même: amour jusqu'à l'adoration du sang allemand, haine irrésistible contre tout ce qui empêchait ce sang rédempteur de régénérer, d'abord l'Allemagne, puis, par la force brutale, l'humanité. Les femmes, surtout, et les jeunes gens, avaient pour lui quelque chose comme de l'idolâtrie. En même temps, l'adhésion enthousiaste de ces foules le grisait et élargissait ses propres horizons. Il n'était plus le petit chef de groupe

qui cherchait à gagner quelques partisans. Il devenait le nouveau Messie, le libérateur de l'Allemagne; puis, il fixait le sort de l'Europe pour « mille ans » , — l'expression revient souvent sur ses lèvres, puis, le chef du monde: « L'Aryen est le Prométhée de l'humanité, l'étincelle divine du génie a de tout temps jailli de son front lumineux; il a toujours allumé à nouveau le feu qui, sous la forme de la connaissance, éclairait la nuit recouvrant les mystères obstinément muets, et montrait à l'homme le chemin qu'il devait gravir pour devenir le maître des autres êtres vivant sur cette terre » (*Mein Kampf*, 289). Mais ce feu, ne serait-ce pas le feu nihiliste du déclassé, du révolutionnaire jadis décrit par Louis Veuillot dans son *Vindex*, de l'homme qui rêve de se voir exalté sur le trône ardent des gigantesques incendies qu'il aura déchaînés?

Sept partisans en 1919, un million en 1928, 6 millions en 1930, 14 millions en 1932, 17 millions quand il prit le pouvoir en 1933. Et depuis lors, grâce au monopole de l'éducation et de l'organisation, ces masses n'ont fait qu'augmenter. Entre elles et leur Führer s'est établie une étrange communion. Un troublant magnétisme s'exerce dans ces réunions de masses où, remuant les profondeurs de ce que les anciens avaient si justement appelé l'âme animale qui vibre beaucoup plus dans les foules que dans les individus, Hitler joue en virtuose sur les passions d'orgueil et de domination, de cruauté et de fureur, symbolisées par le nouveau mysticisme du sang. Il exalte son auditoire jusqu'à la frénésie dont il est lui-même saisi, et il est très difficile de ne pas se laisser entraîner par le courant. Et l'on regarde avec stupeur ces masses innombrables, — une nation entière, — fascinées par un révolutionnaire auquel elles donneront, et avec l'ivresse du don plénier, tout ce qu'il leur demandera.

II

LES PRÉCURSEURS

•

Les idées racistes s'étaient répandues en Allemagne longtemps avant l'avènement de Hitler. Certains écrivains font allusion à des vestiges de paganisme, qui s'étaient conservés dans le pays depuis les origines. « Traqués, les vieux dieux trouvèrent maint refuge dans l'horreur sacrée des forêts et des cavernes où leur génie veilla, et c'est à eux qu'il faut attribuer ces « fièvres de religion nationale qui, tous les « trente ans, ainsi que le disait le cardinal Faulhaber à la « réunion des universitaires du 14 février (1924) secouent « depuis des siècles le peuple allemand. » (Paul Doncœur, « Wodan ou Jésus » *Études*, 20 avril 1924). Le renouveau moderne du paganisme allemand date surtout de la seconde moitié du XIXe siècle quand Paul de Lagarde formula sa théorie du nationalisme religieux et le célèbre conteur Jacob Grimm restitua aux Germains leur mythologie oubliée.

Il faudrait, pour bien comprendre le milieu dans lequel les idées hitlériennes se répandirent, faire l'histoire de la pensée philosophique allemande durant tout le XIXe siècle. Hegel occuperait une large place dans cet exposé; n'avait-il pas divinisé l'État, l'État prussien? Nietsche et son surhomme y auraient une niche de taille héroïque, et le sombre Schopenhauer, avec sa philosophie de la volonté, dominerait, gigantesque, les précurseurs de la philosophie raciste. Il faudrait aussi nommer les artistes, surtout Richard Wagner, qui, non seulement ressuscita la mythologie germanique, mais publia des ouvrages théoriques, où il empruntait beaucoup à Schopenhauer et à Gobineau et créa un important

mouvement raciste qui influença directement Hitler. Notre cadre ne nous permet pas cette discussion. Le lecteur pourra, d'ailleurs, se référer à la belle étude de M. Seillière sur les « origines philosophiques et religieuses du racisme » (*Racisme et Christianisme,* Flammarion, 1939) [1].

Ce serait d'ailleurs malsain de trop s'étendre sur cet argument. Un lecteur superficiel pourrait en déduire que le national-socialisme n'est qu'une manifestation, plus extrême et violente, de l'éternelle Allemagne. Telle est, du moins en grande partie, la thèse de M. Gonzague de Reynold dans son livre *D'où vient l'Allemagne* (Plon, 1939). On pourrait aboutir ainsi à la conclusion que le national-socialisme se trouve dans le sang allemand, — et ce ne serait plus guère que du racisme antihitlérien.

Plus important, pour l'évolution récente du paganisme allemand, fut l'apport de deux étrangers, Gobineau et Chamberlain. Joseph Arthur, comte de Gobineau (1816-1882) passa toute sa vie dans la diplomatie française. Il travailla successivement à Berne, à Hanovre, en Perse, à Athènes, à Rio de Janeiro et à Stockholm, où il finit sa carrière. Gobineau fut le type du *dilettante*: effleurant tous les sujets, proposant avec assurance des opinions sur toute chose, il n'approfondit rien. Ses études sur le cunéiforme furent la risée des érudits; il écrivit sur les civilisations et religions de plusieurs pays, surtout asiatiques, publia de nombreuses nouvelles plus ou moins exotiques, mais cette œuvre est aujourd'hui oubliée.

Son *Essai sur l'inégalité des races humaines* (4 vol., 1853-1855, réédité en 1884) connut une fortune plus brillante.

1. L'influence de Gobineau sur Richard Wagner a fait l'objet de discussions entre les spécialistes. Seillière trouve surtout de l'opposition entre les deux penseurs. (*Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique*, ch. IV, p. 363.) Dans un article qu'il donna à *la Revue des Deux Mondes*, le 15 juillet 1896, H. S. Chamberlain écrivit: « Gobineau... n'a pas peu contribué à la formule définitive que devait prendre cette doctrine, cet idéal que Wagner poursuivit pendant sa vie entière: le rêve d'une régénération possible de l'humanité par l'art et la religion. » (« Richard Wagner et le Génie français », *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1896.) Après la mort de Gobineau, il s'établit, en Allemagne, la Gobineau-Vereinigung, pour vulgariser les idées du penseur français.

Gobineau y explique l'histoire de l'humanité par les rapports entre les trois grandes races humaines: la noire, passionnelle, artiste, mais qui manque de jugement et de raison prévoyante; la jaune, où dominent le jugement et la raison, mais où l'imagination fait défaut; la blanche, enfin, qui est l'heureuse synthèse des deux autres races, surtout dans sa branche aryenne et plus encore dans le rameau germain de cette branche.

Il faut, à Gobineau, un style dithyrambique pour décrire les Allemands:

> « Ainsi placé sur une sorte de piédestal et se dégageant du fond sur lequel il agit, l'Aryen-Germain est une créature puissante, qui attire d'abord l'examen sur lui-même avant de permettre de le porter sur le milieu qui l'entoure. Tout ce que cet homme croit, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, acquiert de la sorte une importance majeure. »[1]

Dans l'ouvrage fondamental de Houston Stewart Chamberlain (1855-1927) « Les Assises du XIXᵉ siècle » (*Die Grundlagen des neunzehnten Jahrhundert*, Bruckmann, 1899), nous trouvons déjà les lignes fondamentales des doctrinaires néo-païens. Cet Anglais était connu comme interprète de la musique wagnérienne (à laquelle il doit beaucoup de ce mysticisme religieux dont il a empreint sa conception du monde), quand il publia ses Assises. Elles eurent un grand retentissement en Allemagne. Le Kaiser lui-même propagea l'ouvrage parmi les personnages de sa cour; il avait lié amitié avec le gentilhomme anglais, et il est troublant de constater que longtemps avant la guerre de 1914 le Kaiser, sous l'influence de Chamberlain, se croyait un instrument divin pour remettre la race aryenne à sa place d'honneur. Voici quelques paragraphes d'une lettre du Kaiser à l'écrivain anglais datée du 31 décembre 1901:

> En vérité, nous remercions Dieu de ce qu'Il aime encore tant les Allemands, qu'Il a envoyé votre livre au peuple allemand, et

1. *Essai*, IV, pp. 37-38. Un bon résumé de la doctrine gobinienne sur les races se trouve dans le premier volume de l'*Essai*, ch. XVI, pp. 350-365. L'ouvrage à consulter, sur Gobineau, est Ernest Seillière: *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique*. Paris (Plon) 1903, p. 450.

vous-même à moi. C'est ma persuasion inébranlable. Vous avez été destiné par Lui pour être mon allié, et je le remercierai éternellement de l'avoir fait. Car votre style puissant prend les hommes, les force à penser et naturellement aussi à lutter. Attaquer! Quel mal y a-t-il? Le Michel allemand s'éveille et c'est bon pour lui, car il fait attention alors et accomplit quelque chose. Et quand il commence à travailler, il accomplit plus que les autres. Sa science dans sa propre langue est une arme formidable, car le bon sens et la science sont nos armes les plus dangereuses, en premier lieu contre la puissance de mort de la Rome omniprésente. Car quand, grâce à leur langue, les catholiques germaniques sont entrés pour la première fois dans la lutte entre les Germains et les « Kath-olem », ou Romains, ils s'éveillèrent, devinrent « savants » de ce que les pères du confessionnal avaient aimé leur tenir caché: ils apprirent que Rome les tenait dans un état de servitude honteuse pour être des instruments contre l'Allemagne. *Eritis sicut Deus, scientes bonum et malum.* Il y a un mouvement dans ce sens et votre livre a obtenu un retentissement énorme. Dieu soit béni! J'ai d'abord lu votre magnifique lettre moi-même, puis autour de la table de Noël, je l'ai relue devant les miens. Tous l'ont écoutée dans un silence profond et avec une grande émotion. La Kaiserin vous envoie ses remerciements et son salut.

Et maintenant, je souhaite pour la nouvelle année la bénédiction de Dieu ainsi que le réconfort par Notre Sauveur à mon frère d'armes et fidèle allié dans la lutte pour les Germains contre Rome, Jérusalem, etc. Le sentiment que ce combat se livre au profit d'une cause absolument bonne et divine procure l'assurance de la victoire [1]. (Vol. II, p. 143.)

Durant la guerre, Chamberlain se rallia définitivement à la cause allemande; il devint citoyen allemand et publia une série de *Deutsche Aufsätze,* — tracts de propagande — dont quelques-uns connurent un tirage d'un demi-million d'exemplaires. Le 24 avril 1915, il recevait la croix de fer pour ses services. Il va sans dire que ses compatriotes le jugèrent très sévèrement. Toute une littérature de guerre condamna la trahison de H. St. Chamberlain.

L'œuvre littéraire de H. S. Chamberlain est considérable. Nommons particulièrement son livre sur *Goethe* (Bruck-

1. La correspondance entre Chamberlain et le Kaiser a été publiée par Bruckmann, 2 vol. Munich, 1928.

mann, 1912), de presque 900 pages. Sur Kant, il a publié *Die Persönlichkeit als Einführung in das Werk* (ibid., 1905). Notons encore *Lebenswege meines Denkens* (1919), le recueil de méditations sur la « religion et le christianisme » intitulé *Mensch und Gott* (L'homme et Dieu) (1921), et *Natur und Leben* (1928). Chamberlain fit école et nombreux furent les écrivains allemands qui développèrent ses idées. Il exerça une grande influence sur l'Auteur du *Mythe du XXe siècle*. — Les ouvrages de Chamberlain dont plusieurs eurent de nombreuses éditions furent recueillis dans une édition d'« Œuvres complètes ». Les *Assises du XIXe siècle* ont été traduites dans la plupart des langues d'Europe.

Chamberlain a été le premier à populariser l'idée, chère à Hitler, que le péché originel consiste dans le mélange des races. Dans la préhistoire juive, trois races se disputaient la possession du sol palestinien: les bédouins, les hittites et les amoritains. Ces derniers étaient aryens et jusqu'à l'époque de Salomon, on trouvait dans le peuple juif des traces du sang primitif. David, l'homme roux de la Bible, était aryen aussi bien que le Philistin Goliath. Mais après Salomon, les traces primitives aryennes disparaissent et il ne reste plus que le mélange néfaste: la race juive, désormais incapable de s'élever [1].

Il ne méprise pas que les Juifs; son aversion est tout aussi profonde, et ici, il diffère d'Hitler, pour la multitude de races qui, en se mélangeant, constituèrent le « chaos méditerranéen ». Cette expression revient partout au cours de l'ouvrage. Le « chaos » et son esprit triomphèrent dans l'Église.

> Je voudrais encore dire quelques mots sur l'entrée pompeuse, solennelle de l'esprit du chaos des peuples dans le christianisme: il donna au christianisme une nuance spéciale, qui dure encore aujourd'hui plus ou moins dans toutes les confessions (même celles qui sont séparées de Rome) et qui arriva à sa conclusion formelle à la fin de la période qui nous occupe. La proclamation du dogme

1. Vol. I, pp. 378 et ss.

de la Transsubstantiation, en 1215, marque la fin d'une évolution millénaire dans cette direction (II, 705).

Et un peu plus loin:

Le Christ et l'Antéchrist se dressent l'un contre l'autre. A l'idéalisme intégral qui tend à la transformation complète de l'homme intérieur, de ses forces actives et de ses buts, s'oppose un matérialisme poussé jusqu'à la folie qui espère achever la transformation magique de la vie mortelle en une vie immortelle en mangeant une nourriture mystérieuse. Cette conception dénote un atavisme moral que seule une époque de la décadence la plus absolue pouvait produire (707).

Rosenberg, dans son Mythe, insultera volontiers les peuples méditerranéens, alors que Hitler semble limiter sa colère aux Français. L'adversaire le plus résolu du germanisme a été, d'après Chamberlain, Ignace de Loyola (I, 570) :

La lutte contre le germanisme s'est incarnée dans un des hommes les plus extraordinaires de l'histoire: ici comme ailleurs, une seule grande personnalité, par son exemple et l'ensemble de forces vives qu'elle a déchaînées dans le monde, a accompli plus que les conciles aux têtes nombreuses et toutes les résolutions solennnelles de grandes associations.

Suit une diatribe de dix pages...

Nous avons trouvé dans la liberté et la loyauté les deux racines de la nature allemande ou, si l'on veut, les deux ailes qui la portent vers le ciel... En contraste, nous voyons un homme qui érige en loi suprême la négation de la liberté (liberté de la volonté, de l'intelligence, de l'action), et qui remplace la loyauté par l'obéissance (579-80).

Nous retrouverons ces pensées dans les programmes scolaires de la nouvelle Allemagne. Chamberlain admire beaucoup de choses dans la religion catholique, qu'il ne voudrait pas voir disparaître, mais cette religion est insuffisante, et ne saurait être celle du peuple roi auquel est destiné « l'empire du monde ».

Jésus n'est pas exclu de la nouvelle religion, et ici nous retrouvons la pensée naziste. Il est d'ailleurs aryen, étant né en Galilée: « On ne voit pas la plus petite raison pour admettre que les parents de Jésus aient été juifs de race » (I, 227-246). Saint Paul, ici Chamberlain est plus généreux

que les nazistes d'aujourd'hui, est aryen lui aussi, au moins en partie; c'est pourquoi on le traite avec un certain respect (II, 643 ss.). La nouvelle religion sera donc « chrétienne », mais « chrétienne-aryenne ».

Ce « christianisme » dégagé de tout apport « oriental » ou « chaotique » est largement une religion de la nature:

Dans tout le monde, le Christ voit la providence divine: aucun passereau ne tombe à terre, aucun cheveu ne peut être arraché de la tête d'un homme sans la permisssion du Père céleste. Au lieu de condamner cette existence terrestre, vécue par la volonté et sous le regard de Dieu, Jésus-Christ l'estime comme l'entrée dans l'éternité, la porte étroite par laquelle on entre dans le royaume de Dieu. Et ce royaume de Dieu, qu'est-ce donc? Nirvana? un rêve de Paradis? (I, 216.)

Et l'auteur, commentant le célèbre texte « le Royaume de Dieu est en vous », dit que ce « Royaume de Dieu » consiste dans notre appréciation de la nature.

Nous retrouvons le même esprit dans les manuels scolaires nazistes et l'étrange voyant de Berchtesgarden nous renseignera lui aussi sur ses « voix intérieures ».

La communion la plus tendre avec la nature, l'appréciation de la beauté des fleurs, de la musique, du chant des oiseaux s'alliera avec la soif sanglante de domination. Un gentilhomme anglais, qui avait été l'hôte de Hitler au Congrès de Nuremberg, en 1938, nous confia que Hitler avait fait sur lui l'impression d'un « moderne *Poverello* ». On ne s'imagine guère saint François d'Assise faisant bombarder la meilleure partie de l'Europe avec des bombes incendiaires, mais il est plus facile de concevoir Hitler s'occupant tendrement à nourrir des souris (*Mein Kampf*, page 217).

III

LE MILIEU RACISTE PRIMITIF

•

Quand Hitler commença à prêcher son évangile, en 1919, il y avait déjà, un peu dans toute l'Allemagne, une pléiade d'organisations plus ou moins secrètes ou publiques, qui professaient le racisme. Vers la fin du XIXe siècle, en Autriche-Hongrie, et particulièrement dans l'ancien royaume de Bohême, l'antagonisme entre Slaves et Allemands était devenu violent; les bons catholiques restaient fidèles, mais ceux dont la foi était faible cédèrent à la tentation d'un nationalisme racique. Chez les Tchèques, à côté d'un panslavisme insufflé de Russie, le hussisme se propageait. Parmi les Allemands, aujourd'hui on dirait les Sudètes, qui estimaient que les Habsburgs favorisaient trop les Slaves, il s'était développé un mouvement antislave et pangermaniste qui avait pris le nom de *Los von Rom* (Détachons-nous de Rome). Ses deux coryphées étaient Wolf et Schönerer. En 1899, il avait déjà deux journaux: le *Ostdeutsche Rundschau*, dirigé par Wolf, et le *Unverfälschte Deutsche Worte* dirigé par Schönerer qui devint le chef du mouvement. L'un et l'autre poussaient avant tout les catholiques à apostasier. Durant les premiers mois de 1899, ils firent une éclatante campagne pour pouvoir annoncer, le jour de Pâques, que 10,000 catholiques avaient laissé l'Église. La campagne n'atteignit pas son but, mais le jour de Pâques, le journal de Wolf publia un article où il préconisait l'introduction des fêtes de Wotan, Freia, et des autres divinités germaniques dans le calendrier chrétien.

D'Allemagne, où H. S. Chamberlain était en train de publier ses « Assises », on suivait le mouvement avec intérêt, et les grandes sociétés protestantes, la ligue Évangélique, la Ligue Gustave-Adolphe envoyaient des prédicants et des fonds. Les quelques lignes suivantes, prises d'une correspondance autrichienne de *La Civiltà Cattolica* du 21 janvier 1902, jettent de la lumière sur cette campagne:

C'est ainsi que l'on s'explique comment, en un temps si bref, 16 nouvelles églises protestantes aient été fondées en Bohême et comment, dans les 3 ans que dure l'agitation pan-germaniste protestante, environ 27,000 catholiques autrichiens aient apostasié (18,000 en faveur du protestantisme: 9,000, du vieux catholicisme). La libérale *Deutsche Zeitung* de Vienne déclare que la seule société allemande « Gustave-Adolphe » aurait envoyé en Autriche, durant ces trois années, plus d'un million de marks. A cette profusion d'or versé pour la *conversion,* disons mieux, l'achat des âmes, il faut ajouter une véritable inondation de feuilles volantes; environ trois millions furent distribuées en Autriche par la seule société « Odin ».

Les provinces les plus infestées par les incursions des pan-germanistes païens, adorateurs de Wotan, sont la Styrie, le Tyrol (Innsbruck et Bozen), la Moravie et tout particulièrement la Bohême du Nord, où durant le second trimestre de 1901, 912 soi-disant catholiques donnèrent leurs noms au protestantisme... Une première tentative d'« évangélisation » faite en Silésie par le fanatique Dr Zisenckolb, député du groupe Schönerer, avorta complètement, encore que les apôtres du « Los von Rom » se fussent promis un triomphe sensationnel.

De fait, en relisant les premières pages de *Mein Kampf,* on est frappé de l'influence que Schönerer et son mouvement ont exercé sur le jeune Hitler. Il admirait aussi beaucoup le chef catholique social Lüger, de Vienne, qui avait obtenu de magnifiques résultats dans la réorganisation sociale de Vienne. Il n'existe rien dans l'idéologie hitlérienne, ni même dans sa terminologie, qui ne remonte à Schönerer et Wolff, avec quelques emprunts à Luger. Le programme du parti national-socialiste vint de là presque mot à mot, en passant par Feder qui fut le maître principal de Hitler. En 1899 commença à paraître la première publication raciste à Munich. Racisme et néo-paganisme se propageaient, alors, dans

le même public. Ceci explique, dans une très large mesure, que les premiers dirigeants du national-socialisme soient presque tous des apostats de la religion catholique; le racisme primitif se développa en Autriche et en Bavière méridionale. Plus tard, il se répandit en Saxe et en Thuringe. De nombreux protestants allemands, cependant, encourageaient de leurs finances ce mouvement anti-romain, tout dévoué à la grandeur de l'Allemagne.

Né en Autriche, le racisme se propagea en Allemagne. Le R. P. Paul Doncœur, qui passa à Munich en août 1923, fit une enquête sur les groupes néo-païens et en publia les résultats dans deux articles intitulés: « Wodan ou Jésus » (*Études*, 20 avril, 5 mai 1924) [1].

Un des premiers mouvements en date semble être la *Communauté allemande de Rénovation*, fondée en 1904 par Théodore Fritsch qui prit le nom de Fritz Thor, en l'honneur du vieux dieu allemand. Il écrivait dans *Le Faux Dieu*:

> Si le christianisme a encore un avenir, cela dépend du pouvoir qu'il aura de se délivrer de la falsification juive et de reconnaître, dans le juif, et même dans son maître le Christ, l'ennemi de toute vraie morale et de toute religion. Si la religion doit être avant tout pour nous une arme contre l'ennemi, il importe de savoir où est l'ennemi (p. 169).

Il professe une religion de violence.

> Malheur, écrit-il dans sa revue *Der Hammer*, en 1909, malheur au peuple qui se conduit chrétiennement en un temps où a éclaté la bataille pour la possession du monde.

Ailleurs, ce même Th. Fritsch que le P. Doncœur appelle le Thor réincarné, proclame que « le culte de la race allemande, voilà la loi concrète et l'objet essentiel de la religion nationale de Rénovation allemande ». Cette religion, dans sa pratique la plus essentielle, semble n'avoir été guère qu'un institut d'élevage humain. Une colonie s'établit dans l'Ostprignitz à cet effet.

---

1. Dans l'impossibilité de recourir aux sources directes, citées par le P. Doncœur, nous citerons directement les articles des *Etudes*.

En 1907, le comte Hoensbroech fonde une « *Union allemande* » pour unir les catholiques et les protestants dans un christianisme allemand. La *Communauté de foi Germanique*, créée la même année par le professeur Fahrenberg, pratique un rituel de fêtes et de sacrements, et se donne comme « la plus synthétique incarnation de l'esprit allemand de tous les temps ». Elle fonda une section, les *Créateurs allemands*, pour réaliser un programme « d'élevage de personnalités puissamment allemandes ». Ces « Créateurs » entretenaient, eux aussi, leurs colonies d'élevage, à Fribourg, à Rostock et à Hambourg.

Un élément plus mystérieux se trouve dans l'*Ordre des Chercheurs de Dieu*, dont le nom rappelle vaguement les romans de Dostoievski.

> Cherchez Dieu, disait l'Ordre en 1916, vous qui êtes d'esprit et de cœur allemands, car vous pouvez le trouver! Venez à nous! Venez dans notre Ordre silencieux, dans notre cloître sans bruit (286).

Pour être admis dans l'Ordre, il fallait fournir des preuves de sang allemand et une photographie. Plus importante que ces sectes médiocres fut la communauté *deutschglaübig*, destinée à avoir, après l'avènement au pouvoir du nazisme, une formidable influence. Elle dirigeait trois grandes associations: *L'Ordre Allemand*, le *Jungborn* ou section des Jeunes, et les *Sœurs Allemandes*. La communauté se définit:

> La communauté sacrée, divine, des hommes et des femmes allemands, libres de toute église, purs de race, poursuivant une sincère vie allemande dans la plus entière indépendance de conscience.

L'objet principal de cette religion était de lutter contre le judaïsme et contre le christianisme, que l'on considérait déjà comme une simple dérivation du judaïsme. La communauté développa un imposant rituel. Quatre grandes fêtes marquaient les principales étapes de la vie de chaque individu: celles de la naissance avec imposition du nom, du baptême et de la réception dans la famille, de la consécration

de la vie qui marquait le passage à la puberté, du mariage où, sous les regards de l'ancêtre, on échangeait les anneaux forgés par le marteau de Thor. Nous ne résistons pas à la tentation de transcrire ce rituel du baptême, rédigé par le prophète du mouvement, le Dr Hunkel:

Le père de famille, seigneur et prêtre de sa maison, se trouve assis dans la salle solennellement ornée (en été ce peut-être la véranda ou le jardin), sur le siège élevé, comme jadis l'ancêtre. Il est entouré de la couronne des parents et des amis. Devant lui, à terre, une peau ou un tapis recouvert d'une nappe blanche semée de fleurs de la saison. Le prélude retentit. Une sonate de Beethoven. Alors entre le prédicateur du baptême, le plus ancien de la famille, ou un ami: « Debout, dit-il, Brunhilde, le soleil se lève sur le Bourg; assez dormi! quitte ton chagrin et revêts-toi de joie... » Puis il raconte une vieille légende appropriée. Un chant. La porte s'ouvre. Tous se lèvent. La mère entre avec son enfant, les aînés l'accompagnent tenant sa robe. Elle dépose l'enfant en beaux vêtements de cérémonie (ou, mieux encore, nu) devant le père sur la nappe et on sème sur lui quelques primevères. Le père le soulève de terre et dit: « Je te reçois comme de mon sang, comme mon bien et le bien de ma femme, et je te sacre du nom allemand. Tu t'appelleras Ermehilde, la championnesse de Dieu. » Une jeune fille verse alors l'eau dans un bassin d'argent, eau vivante, de source ou de pluie recueillie. Le père lave l'enfant: « Ainsi je te purifie avec l'eau du baptême allemand de tout ce qu'il y aurait d'étranger en toi. Tu seras pur en tes souffrances et en tes rires, etc. » (291).

Au cours de l'année, il y aura la Julfest ou Noël païenne, la fête du printemps (Pâques) ; la Pentecôte sera la fête de mai ou la fête des Jeunes amours, tandis que le solstice d'été marquera le souvenir du plus beau, du plus pur, du plus bienfaisant des dieux, les funérailles de Baldur et le sacrifice d'amour de sa femme. En novembre, on aura la fête de la Reconnaissance pour les récoltes. D'autres fêtes pourront être instituées.

L'organe du mouvement, *Neues Leben*, exalte la forte religion nordique, distincte du christianisme:

Le christianisme est une religion pour pays chauds, pour volontés brisées, pour corps endormis et esprits en sommeil. De tels hommes peuvent se sentir endommagés des misères de cette vie par

la promesse d'un au-delà où ils s'engloutiront dans la paresse. Mais cela ne convient pas aux hommes du Nord, dont l'orgueil s'appuie sur l'écrasement des obstacles, dont la joie se nourrit du travail fécond, dont l'ambition exalte leur nature jusqu'à en faire des chefs, des seigneurs et des créateurs. Or, dans le message de salut apporté par le christianisme, il n'y a pas un mot de ces vertus viriles, que le Germain honorait dans ses modèles héroïques, par un atome de ce que nous appelons noble sentiment. Nous avons besoin de préceptes autres que ces cafarderies asiatiques que Jésus apprit de ses compatriotes domestiqués par Rome (p. 169).

La communauté de foi allemande avait fondé plusieurs organisations subsidiaires. Nous avons déjà nommé les *Sœurs allemandes;* celles-ci établirent une colonie à Donnershag, dans la Hesse, où les choses allèrent si loin qu'en 1921, l'*Ordre Allemand* écrivit qu'il n'engageait pas sa responsabilité dans cette colonie, qu'il recommandait du reste à ses fidèles. Mais jusqu'où allait cette morale païenne? La femme du Dr Hunkel publia un livre sur la *Maternité divine allemande,* pour préconiser la maternité libre comme le terme parfait de l'idéal féminin, tandis que le *Neues Leben* proclamait la *Nacktkultur*, le nudisme, comme la seule forme saine de la chasteté (p. 294).

Nommons encore, parmi les organisations racistes, l'importante *Ligue pour l'Église allemande,* fondée en 1921, et qui envahit bientôt l'Allemagne du Nord, l'Autriche et les pays Baltes. Elle reçut l'adhésion des plus illustres racistes: E. Hauck, A. Reinecke, A. L. von Wollzogen et H. St. Chamberlain. Nous citons son manifeste:

L'Internationalisme jésuitique nous enserre; la vague sémitique bat de tous côtés la chose allemande; s'il demeure des hommes courageux, qu'ils se rassemblent sous la bannière « Allemand, Être Allemand! ». Ils fonderont donc:

Une Église qui n'ouvre pas inconsciemment la voie, comme précédemment, à l'esprit judaïque et à l'abâtardissement juif de notre peuple dans l'éducation et dans l'enseignement, mais qui, combattant ces deux puissances, refasse une âme allemande et nous donne une citadelle solide dans le christianisme allemand.

Une Église qui ne nous apprenne pas le matérialisme juif par des promesses de salaire et des menaces de châtiment, mais

qui apprenne à agir par la moralité allemande, sans espoir de salaire, sans crainte et uniquement pour la substance des choses.

Une Église qui ait foi en notre Jésus allemand et notre Luther allemand.

Une Église qui tienne largement ouvertes portes et fenêtres pour laisser circuler la vie allemande.

Une Église qui ne soit pas maîtresse, mais servante de la religion.

Une Église qui ne soit pas une église de fonctionnaires, mais une église nationale de notre peuple allemand. Bref

Une Église allemande! »

La plus remuante de toutes ces ligues était la *Jungdeutscher Orden* (*Jungdo*), antisémite et païenne, qui comptait jusqu'à cent mille membres et fut signalée par Ludendorff comme « le plus vigoureux outil de combat ». Elle eut beaucoup d'influence aux débuts du racisme, puis, s'effondra en mars 1926. Elle était trop démocratique pour les hitlériens, et le Maître de l'Ordre, Mahraum, n'était pas homme à se laisser absorber. Il y avait aussi l'*Oberland*, le *Hakenkreuz*, le *Bund der Deutschen Asienkämpfer*, le *Tannenbergbund* de Ludendorff, violemment anticatholique, le *Thule Gesellschaft*, la *Hammergemeinde*, la *Deutsch-Völkische Schutz und Trutzbund*, d'Alfred Roth, grâce à laquelle, nous rapporte Hitler, l'antisémitisme commença, pendant l'hiver de 1918-1919, à prendre racine, le *Deutsche Sozialistische Partei* de Julius Streicher. Peu à peu, cependant, une tendance à l'unité se manifestait. En août 1920, un grand Congrès réunit diverses organisations à Salzburg, en Autriche, et fonda ainsi le Parti national-socialiste ouvrier allemand, le N.S.D.A.P., qui devait plus tard tout unifier (*National-sozialistische Deutsche Arbeiter Partei*). J'ignore si Hitler assista à ce Congrès, car il ne fait pas mention d'une participation de sa part, dans *Mein Kampf*. Mais il était déjà le chef incontesté du nouveau parti, et les autres organisations racistes s'unissaient sous sa direction.

IV

NATIONAL-SOCIALISME ET RACISME

•

Dès 1921, Hitler se rendit compte qu'un mouvement nationaliste de grande envergure avait besoin de se recruter largement parmi les catholiques et les protestants; il ne pouvait guère compter sur les organisations socialistes ou communistes pour renforcer ses troupes; les groupes racistes dont il a été question précédemment étaient trop minuscules pour s'imposer à toute l'Allemagne. Il ne pouvait pas lui venir à l'esprit de retrancher quoi que ce fût à sa propre *Weltanschauung*, sa « conception du monde », aryenne et antisémite. Restait donc à montrer aux catholiques et aux protestants que leur religion coïncidait suffisamment avec son idéal à lui, ou, en d'autres termes, que les églises catholique et protestante pouvaient, sans se renier, collaborer avec lui pour faire une Allemagne aryenne, nationaliste, digne de dominer le monde.

Il fit inscrire l'article suivant au programme du parti:

10° Le mouvement national-socialiste se refuse à prendre position dans des questions qui sortent du cadre de son travail politique ou qui ne paraissent pas d'une importance fondamentale. Son but n'est pas une réforme religieuse, mais une réorganisation politique de notre peuple. Il voit dans les deux confessions religieuses (catholique et protestante) des appuis également précieux pour la conservation de notre peuple; il combat donc les partis qui contestent à la religion son rôle fondamental de soutien moral pour n'en faire qu'un instrument à l'usage de parti. (*Mein Kampf*, 345.) [1]

1. Nous citons *Mein Kampf*. Dans le programme du Parti, publié le 24 février 1920, il s'agit de la religion au n° 24 : « Nous réclamons la liberté de toutes les confessions religieuses dans l'Etat pour autant qu'elles ne constituent pas un danger pour lui, ou se heurtent au sens moral de la race germanique. Le Parti en tant que tel adopte le point de vue d'un christianisme positif, sans s'attacher à une confession déterminée au point de vue confessionnel. Il lutte contre l'esprit judéo-marxiste à l'intérieur et à l'extérieur du parti. » (Dr Daunberer, *Die Ziele der NSDAP*, p. 10.)

Jamais, probablement, Hitler ne chercha à préciser quelle était la différence entre un « soutien moral » et un « instrument ». Si la religion appuyait son propre programme, elle remplissait son rôle de soutien moral; si, par contre, elle se laissait défendre par ceux de ses membres qui s'étaient groupés en parti politique, elle devenait un « instrument ».

En tout cas, c'est à lui qu'il revenait de définir ce qui, pour la cause, était politique et ce qui était religieux. Il rangea sous l'étiquette de *politique* les diverses questions de doctrine ou d'éthique que nous étudierons prochainement; de même, le droit de l'État à avoir le monopole des organisations de jeunesse et d'adultes, de l'enseignement, de la presse (ou, plus exactement, le droit de son parti, encore embryonnaire, à jouir de ces monopoles) ; le reste, si reste il y a, pourra être laissé à l'Église si elle est bien docile. Cette subordination de l'Église à l'État sera appelée, une fois que Hitler sera au pouvoir, la *Gleichschaltung*, la mise au pas. Quiconque refusera de se laisser mettre au pas, sera accusé de catholicisme politique, de faire de la politique au nom de la religion.

Pour gagner les troupes racistes, Hitler charge à fond contre tous leurs chefs de mouvements et d'organisations:

> La caractéristique de ces créatures, c'est qu'elles rêvent des vieux héros germaniques, des ténèbres de la préhistoire, des haches de pierre de Ger et de boucliers; ce sont, en réalité, les pires poltrons qu'on puisse imaginer.
>
> Car ceux-là même qui brandissent dans tous les sens des sabres de bois, soigneusement copiés sur d'anciennes armes allemandes et qui recouvrent leurs têtes barbues d'une peau d'ours naturalisée, surmontée de cornes de taureau, ceux-là n'attaquent, quant au présent, qu'avec les armes de l'esprit et s'enfuient en toute hâte dès qu'apparaît la moindre matraque communiste. (*Mein Kampf*, p. 359.)

Ailleurs, il les traite d'« Assuérus », ou encore de « Jean-Baptiste annonciateurs du XXe siècle », — ce qui ne l'empêchera pas, plus tard, de permettre à ses organisa-

tions de renouveler d'anciennes fêtes païennes. En même temps, voyez avec quelle habileté, il invite les catholiques à prendre part à son mouvement nationaliste et antisémite:

Systématiquement, ces parasites aux cheveux noirs (les Juifs), qui vivent aux dépens de notre peuple, souillent nos jeunes filles inexpérimentées et causent ainsi des ravages que rien au monde ne pourra plus compenser. Les deux, mais oui! les deux confessions chrétiennes voient d'un œil indifférent cette profanation, cette destruction de l'être noble et d'une espèce particulière dont la grâce divine avait fait don à la terre. Ce qui est pourtant important pour l'avenir de la terre, ce n'est pas de savoir si les protestants l'emporteront sur les catholiques ou les catholiques sur les protestants, mais si l'homme de race aryenne survivra ou mourra. Pourtant, les deux confessions ne luttent pas aujourd'hui contre celui qui veut anéantir l'aryen: elles cherchent réciproquement à s'anéantir. Celui qui se tient sur le plan raciste a le devoir sacré, quelle que soit sa propre confession, de veiller à ce qu'on ne parle pas sans cesse à la légère de la volonté divine, mais qu'on agisse conformément à cette volonté, et qu'on ne laisse pas souiller l'œuvre de Dieu (558).

En d'autres termes, la tâche principale des Églises est d'aider Hitler à accomplir la « volonté divine », en s'occupant avant tout de la préservation physique de l'« être noble et d'une espèce particulière dont la grâce divine a fait don à la terre ». Et ce qu'il y a d'effrayant, dans tout cela, c'est de voir Hitler se réclamer de Dieu pour ce qu'il fait.

Il pouvait, assurément, tendre la main aux catholiques; ses sectateurs se sentaient les mains libres pour tout autre chose. Nous citons le *Bayrischer Kurier* du 13 novembre 1923, — deux jours après le *putsch* manqué:

Ce qu'il y a de regrettable et de très symptomatique dans ces incidents, c'est la tendance nettement anticatholique qui s'y manifeste. Ceux des assistants qui faisaient partie d'associations catholiques d'étudiants furent, certains du moins, grossièrement insultés. Avec une rage aveugle, on leur lança des injures dont les plus anodines étaient: « Suppôt de Rome », « Vendu aux Jésuites », « Larbin de Faulhaber! »

C'est que le cardinal Faulhaber, dès le 1er novembre de la même année, était monté en chaire pour avertir ses

diocésains du nouveau danger. En même temps, il avait donné à Hitler et à ses bandes l'épithète que l'histoire devait leur conserver: « *Criminels,* s'était écrié le cardinal, ces fauteurs de haine aveugle, qui excitent le catholique contre le juif, le paysan contre l'ouvrier, le bavarois contre le berlinois. » On n'a jamais eu, depuis lors, l'occasion de réviser la sentence que prononça le cardinal de Munich contre Hitler alors que celui-ci n'était qu'un agitateur insignifiant [1]. En même temps que celui de Munich, d'autres évêques d'Allemagne élevaient la voix pour condamner les nouvelles erreurs. Le cardinal Bertram, de Breslau, mettait en garde ses prêtres contre le « nationalisme satanique » du *Jungdo.*

C'est qu'ils se rendaient compte du danger pour leurs fidèles. Plusieurs des chefs les plus importants du nouveau mouvement étaient des apostats: Hitler lui-même, son plus habile propagandiste Joseph Göbbels, Göring avait une sœur religieuse, Himmler, Lutz, Rust, Heines et d'autres encore avaient été catholiques. De plus, il ne manquait pas de prêtres pour bénir les drapeaux hitlériens dans les églises. Et ce drapeau, comme Hitler l'avait voulu, c'était le drapeau rouge des communistes portant au centre, au lieu de la faucille et du marteau, une croix gammée noire sur fond blanc. Dans une assemblée tenue à Nuremberg, l'agitateur national-socialiste Dolle donnait cette explication de la croix gammée:

> Le vieux cadran solaire, symbole religieux de nos pères païens, s'est transformé, au moment de la décadence du paganisme allemand, en une croix gammée. L'influence croissante du christianisme hébreu a affaibli de plus en plus le peuple allemand et a fini par l'avilir. Alors la croix gammée prit la forme de la croix chrétienne. Le désastre de la révolution est arrivé sur ces entrefaites. Quand le mouvement national-socialiste-raciste aura triom-

1. Nous plaignons sincèrement les prêtres allemands qui, au printemps de 1940, furent obligés par Hitler à mettre en branle les cloches de leurs églises afin d'exalter des choses autrement « criminelles » que celles qui furent condamnées comme telles, en 1923, par les cardinaux Faulhaber et Bertram. Ce fut, pour ces infortunés, une humiliation indicible que de voir leurs clochers servir à cela.

phé, il restituera à la croix gammée son aspect primitif et le futur symbole religieux des Allemands sera de nouveau le cadran solaire dans sa forme primitive (*L'Osservatore Romano*, 23 février 1924).

Rosenberg est encore plus farouche. Voici les dernières lignes du *Mythe du XXe siècle*:

L'heure sainte des Allemands commencera quand le symbole du réveil, le drapeau avec le *signe de la vie montante* (la croix gammée — Note de l'auteur) sera devenu l'unique symbole qui règnera dans le Reich.

Il n'y avait pas que bénédiction de drapeaux. Dans la basilique de Saint-Boniface, à Munich même, on célébrait un service solennel à la mémoire du héros Schlageter! Schlageter était un jeune catholique qui, s'étant opposé aux Français lors de l'occupation de la Ruhr, fut fusillé par eux. Les nazistes l'accaparèrent. Dans son monastère célèbre d'Emmaüs, à Prague, le Révme abbé Alban Schachleiter saluait le nouveau mouvement avec un enthousiasme qui ne devrait plus se démentir, — pas même le jour où la curie épiscopale de Munich, où il irait se réfugier, lui ôterait son *celebret*. Mais tandis que les évêques s'opposaient avec un courage intrépide à cette propagande, plus d'un catholique faisait une distinction entre les lieutenants du Führer, qui se livraient à ces excès, et Hitler lui-même; ou encore, s'ils regrettaient l'action antireligieuse du nouveau parti, ils tressaillaient à la pensée que, peut-être, d'une façon ou d'une autre, l'Allemagne y gagnerait quand même. Ils conservaient dans leur cœur les phrases où le Führer renouvelait ses expressions de bienveillance vis-à-vis des « confessions religieuses », et saluaient, sinon, avec amour, du moins avec une satisfaction animale qu'ils ne s'efforçaient pas de réprimer, celui qui donnerait, — c'est l'expression qu'on employa devant moi, et avec quel accent! — un formidable coup de poing sur la table.

V

LA FOI HITLÉRIENNE

•

Hitler rend souvent hommage à la Divinité, autant dans *Mein Kampf* que dans ses discours officiels. Parfois, il parle de la « Providence éternellement juste » (*Mein Kampf*, 101) ; Dieu est encore le « Juge éternel » (164), le « Créateur de l'Univers » (213) ; ailleurs, cependant, il semble identifier la « volonté divine » avec la « nature » (213).

Il en est de même dans les discours: Quand il arriva au pouvoir, le 1er février 1933, Hitler finit son appel au peuple allemand avec les paroles suivantes: « Que le Tout-Puissant assiste notre œuvre, qu'il maintienne notre volonté droite, qu'il bénisse notre intelligence et nous comble de la confiance de notre peuple »; le 21 mars, lors de l'ouverture du Reichstag, il pria la Providence de lui donner « ce courage et cette persévérance dont nous voyons les signes autour de nous en ce lieu sacré pour tout Allemand »; enfin, quand il décida de partir en guerre contre la Tchécoslovaquie, en septembre 1938 (tentative frustrée par le voyage de M. Chamberlain à Berchtesgarden), il s'écria au Congrès de Nuremberg: « Dieu tout-puissant n'a pas créé les Sudètes pour être soumis au pouvoir qu'ils détestent et il n'a pas créé sept millions de Tchèques pour surveiller les trois millions d'Allemands. »

Hitler a beaucoup gardé du vocabulaire chrétien de sa jeunesse; il importe, pourtant, de voir ce qu'il entend par « Dieu ».

L'œuvre divine: L'œuvre divine par excellence est la race aryenne, et, tout particulièrement, le peuple allemand.

Parmi tous les peuples du monde, l'allemand occupe une place à part, car il est « la propre image du Seigneur dans sa forme la plus haute » (*Mein Kampf*, 381) ; non seulement il est supérieur aux autres hommes, il est « d'une espèce particulière ». Il est « l'être noble et d'une espèce particulière dont la grâce divine a fait don à la terre » (558).

Fasciné par cette origine divine du peuple allemand, Hitler ne semble pas s'inquiéter des autres races: ont-elles été créées par Dieu, elles aussi? En tout cas, il semble que ce ne soit pas le cas pour la race juive:

> Je crois agir selon l'esprit du Tout-Puissant, notre Créateur, car *en me défendant contre le Juif, je combats pour défendre l'œuvre du Tout-Puissant* (72).

Cette guerre contre le juif est une véritable croisade, entreprise sur l'ordre de Dieu; Hitler rappelle ses devoirs au parti national-socialiste (on notera que sa haine contre l'Angleterre n'avait pas encore atteint le paroxysme où elle est montée depuis lors):

> Au lieu de prêcher la haine des peuples aryens, dont presque tout peut nous séparer, mais auxquels nous unissent la communauté du sang et les grandes lignes d'une civilisation identique, il dénoncera à la colère de tous *l'ennemi malfaisant de l'humanité,* dans lequel il montrera le véritable *auteur de tous les maux.* Mais il doit faire en sorte qu'au moins notre pays sache quel est son plus mortel ennemi, et que le combat mené par nous contre lui soit comme *une étoile annonciatrice des temps nouveaux* qui montrera aux autres peuples la voie où ils doivent s'engager pour le salut d'une humanité aryenne militante (637-638).

Le ton quasi-messianique de ce passage n'aura échappé à personne. Le juif, chez Hitler, prend la place de Satan dans la théologie chrétienne. Quant à la France,

> Ce peuple, qui tombe de plus en plus au niveau des nègres, met sourdement en danger, par l'appui qu'il prête aux Juifs pour atteindre leur but de domination universelle, l'existence de la race blanche (621).

La France a « commis un péché contre l'existence de l'humanité blanche » (621) en se laissant persuader par les

Juifs à « commencer le métissage du continent européen en son centre ».

Hitler montre une certaine tolérance pour les nègres « primitifs et arriérés » (401) qu'il regrette de voir évangélisés. Il reproche aux missionnaires « d'importuner les nègres avec des missions dont ils ne souhaitent ni ne peuvent comprendre l'enseignement » (401), et de transformer ces primitifs en « mulâtres fainéants ». Il a l'obsession de la pureté du sang, si bien qu'il classe les métis comme des « monstres qui tiennent le milieu entre l'homme et le singe » (400).

Parmi tous les Allemands, il en est un qui est sous une protection particulière de la Providence. C'est, évidemment, le Führer lui-même. Il est encore discret quand il parle à la première personne: Sa naissance est le fruit d'une « heureuse prédestination » (p. 17) ; sa dure éducation de misère lui fut réservée par la « sagesse de la Providence » (31) ; il est reconnaissant à « son destin » (85) de lui avoir donné l'opportunité d'étudier le parlementarisme à Vienne, en allant écouter les députés. C'est « le ciel » (162) qui lui donne d'aller à la guerre, et il l'en remercie à genoux. Enfin, quand il arrive au pouvoir, sa première pensée est de remercier le « Dieu Tout-Puissant » et d'implorer sa bénédiction. Sa grande mission est de lutter contre les Juifs, puis, de réunir au Troisième Reich les « créatures de Dieu » (les Allemands de Tchécoslovaquie, de Pologne, etc.). C'est pourquoi il n'hésite pas à se faire l'interprète de la volonté divine. Il a été « élu par le Ciel pour proclamer sa volonté » (111). Permettre le croisement des races, c'est « pécher contre la volonté de l'Éternel » (286).

Les deux confessions (catholique et protestante) ne luttent pas contre celui qui veut anéantir l'aryen; elles cherchent réciproquement à s'anéantir. Celui qui se tient sur le plan raciste a le devoir sacré, quelle que soit sa propre confession, de *veiller à ce qu'on ne parle pas à la légère de la volonté divine, mais qu'on agisse conformément à cette volonté* et qu'on ne laisse pas souiller l'œuvre de Dieu. Car c'est la volonté de Dieu qui a jadis donné

aux hommes leur forme, leur nature et leurs facultés. Détruire son œuvre, c'est *déclarer la guerre à la création du Seigneur, à la volonté divine* (558-559).

Le *péché,* dans la nouvelle théologie, est tout ce qui peut contaminer la race, car il détruit l'image divine et rabaisse l'homme à l'état de « monstre ». Ce péché a pour conséquence la perte du sang primitif qui équivaut à une exclusion du paradis. Se lamentant des aryens qui ont ainsi perdu l'étincelle divine, il écrit :

> Ils deviennent infidèles au principe d'après lequel ils conservaient la pureté de leur sang. Ils commencent à s'unir aux indigènes, leurs sujets, et mettent fin ainsi à leur propre existence; car le péché originel commis dans le Paradis a toujours pour but l'exclusion des coupables (291).

La vertu, par contre, consiste à lutter contre tout ce qui peut contaminer la race aryenne et pour tout ce qui peut redonner au peuple roi sa place de maître.

Pour arriver à cette fin, Hitler n'hésitera pas à sacrifier le sang de ses aryens, — il disait qu'il était prêt à sacrifier plusieurs millions de jeunes gens à cet effet, — mais voyez sous quelles couleurs il peint l'avenir triomphant d'une Allemagne maîtresse du monde.

> Nous autres national-socialistes, nous devons nous en tenir d'une façon inébranlable au but de notre politique extérieure: assurer au peuple allemand le territoire qui lui revient en ce monde. Et cette action est la seule qui, devant Dieu et notre postérité allemande, justifie de faire couler le sang[1]. *Devant Dieu pour autant que nous avons été mis sur cette terre pour y gagner notre pain quotidien au prix d'un perpétuel combat,* en créatures à qui rien n'a été donné sans contrepartie, et qui ne devront leur situation de *maîtres de la terre qu'à l'intelligence et au courage avec lesquels ils sauront la conquérir et la conserver;* devant notre postérité allemande, pour autant que l'on ne versera pas *le sang d'un seul citoyen allemand* sans donner à l'Allemagne future *des milliers de nouveaux citoyens.* Le territoire sur lequel les vigoureux enfants des générations de paysans allemands pourront un jour se multiplier, *justifiera le sacrifice*

1. Il s'agit, comme on peut le voir par le contexte, du sang allemand; l'autre ne compte pas.

de nos propres enfants et absoudra les hommes d'État responsables, même persécutés par leur génération, du sang versé et du sacrifice imposé à notre peuple (650).

Ces paroles datent de 1924; elles éclairent, mieux que les incendies de 1939 et de 1940, les sombres replis de la mentalité du Führer. Reprenant les traditions qu'il attribue aux conquérants aryens, Hitler ne commettra pas l'erreur de ses ancêtres préhistoriques: subjuguer les races inférieures; les élever jusqu'à leur propre hauteur, puis se mêler à elles; ce serait commettre à nouveau le péché impardonnable. Il fait la guerre non pour soumettre les peuples voisins, mais les détruire. Seul, ce résultat justifie à ses yeux le sang versé des soldats allemands.

Nous n'avons cité que le Führer. Ses disciples tireront les conséquences de cet enseignement. Le dogme d'un Dieu unique, Père de tous les hommes fera place à la croyance dans un « Dieu allemand »; la rédemption du genre humain par Jésus-Christ est une fable; le crucifix, une abomination. L'Église catholique, avec ses idées de fraternité universelle, est un métissage intellectuel, qui a corrompu la race allemande, et elle devra être anéantie aussi radicalement qu'Israël lui-même; ne prétend-elle pas, d'ailleurs, garder l'Ancien Testament et les écrits de Paul, le rabbin Juif? Des catholiques hitlériens, Franz von Papen, par exemple, chercheront plus tard à dégager la responsabilité de Hitler des doctrines que ses lieutenants, par la presse, l'affiche, la radio et l'école, imposeront au peuple allemand. C'était duper les catholiques non avertis, tenter les hésitants. Les chefs subalternes nazis ne font que tirer les conséquences de l'enseignement de leur chef.

VI

LA MORALE HITLÉRIENNE

•

Il va sans dire que toute la morale de *Mein Kampf* est en fonction de la doctrine raciste. Voici, d'abord, une thèse générale:

> L'homme n'a qu'un droit sacré, et ce droit est en même temps le plus saint des devoirs, c'est de veiller à ce que son sang reste pur, pour que la conservation de ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité rende possible un développement plus parfait des êtres privilégiés (400).
>
> Quand la race est en danger d'être opprimée ou même éliminée la question de la légalité ne joue plus qu'un rôle secondaire. Dans ce cas, il importe peu que le pouvoir existant applique des moyens absolument légaux (101).

C'est dire que la source de tout ordre juridique est le sang de la race. Si le sang est d'ordre inférieur, la nature elle-même exigera que les peuples arriérés plient l'échine devant le conquérant aryen lequel « soumet les hommes de race inférieure et ordonne leur activité pratique sous son commandement, suivant sa volonté, et conformément à ses buts » (295). Il y a, dans *Mein Kampf,* peu de trace de morale individuelle; en revanche, la doctrine sur le mariage, l'éducation et le rôle de l'État y prennent comme dans tous les systèmes collectivistes une place considérable.

Il semble important de citer ce long fragment de *Mein Kampf* pour établir la doctrine hitlérienne du mariage:

> L'État raciste devra faire de la race le centre de la vie de la communauté; veiller à ce qu'elle reste pure; déclarer que l'enfant est le bien le plus précieux d'un peuple. Il devra prendre soin que, seul, l'individu sain procrée des enfants; il dira qu'il n'y a qu'un

acte honteux: mettre au monde des enfants quand on est maladif et qu'on a des tares, et que l'acte le plus honorable est alors d'y renoncer. Inversement, il professera que refuser à la nation des enfants robustes est un acte répréhensible. L'État... doit utiliser les ressources de la médecine la plus moderne pour éclairer sa religion; il doit déclarer que tout individu notoirement malade ou atteint de taches héréditaires, donc transmissibles à ses rejetons, n'a pas le droit de se reproduire et il doit lui en enlever matériellement la faculté (402).

Un État raciste doit donc, avant tout, faire sortir le mariage de l'abaissement où l'a plongé une continuelle adultération de la race et lui rendre la sainteté d'une institution, destinée à créer des êtres à l'image du Seigneur et non des monstres qui tiennent le milieu entre l'homme et le singe (400).

Les Églises auront pour tâche primordiale d'aider l'État à atteindre ce but. Il s'agit donc moins, dans la doctrine hitlérienne, du mariage lui-même que de la procréation. Que l'enfant soit né dans le mariage ou hors du mariage, peu importe, pourvu qu'il soit de bonne race; la « sainteté » à laquelle Hitler fait allusion est une chose toute physique, la pureté du sang; fornication, adultère, concubinage, tout ceci ne semble pas intéresser le Führer. L'État surveillera les rapports entre homme et femme, un peu comme l'éleveur surveille son bétail. Je lis textuellement:

Il appartiendra aux conceptions racistes mises en œuvre dans l'État raciste de faire naître cet âge meilleur; les hommes ne s'attacheront plus alors à améliorer par l'élevage les espèces canines, chevalines ou félines; ils chercheront à améliorer la race humaine; à cette époque de l'histoire de l'humanité, les uns, ayant reconnu la vérité, sauront faire abnégation en silence, les autres feront le don joyeux d'eux-mêmes (404).

En attendant que les hommes acceptent volontairement cette discipline, c'est le fonctionnaire qui remplira le rôle d'éleveur humain. Or, ces employés nazistes n'ont pas une réputation reluisante de tolérance ou de propreté morale. Par rancune, par passion, par ignorance ou par zèle, il pourra leur venir à l'esprit de faire d'étranges expériences d'élevage, ou de stérilisation. De honteuses histoires circulent dans le

Troisième Reich. Dans son beau livre, *Catholiques d'Allemagne* (Paris 1938) M. Robert d'Harcourt cite un passage d'un discours prononcé par le Führer au Congrès de Nuremberg en 1929. Une fois arrivé au pouvoir, Hitler ne parlera plus avec cette netteté, mais il ne changera pas d'idée. Voici la citation:

> Si sur un million d'enfants nés tous les ans, l'Allemagne consentait à en supprimer 700,000 ou 800,000 choisis parmi les plus faibles, le résultat final serait une augmentation de forces. Le pire est que nous nous mettons nous-même à la traverse (par des mesures mal comprises d'humanité) du processus naturel d'élimination et nous privons par là lentement de la possibilité d'avoir des têtes. Ce ne sont pas les premiers nés qui assurent des capacités ou une humanité vigoureuse. Les lois de la race ont été méthodiquement appliquées par Sparte, le plus lucide des États raciques de l'histoire. (*Catholiques d'Allemagne,* pp. 53-54.)

Il ne s'agit pas, ici, de simple stérilisation, mais de meurtres. Depuis son arrivée au pouvoir, Hitler n'a plus fait allusion à cette théorie, mais elle explique peut-être, ce qui est arrivé en Pologne depuis la conquête de 1939. Nous verrons plus loin comment l'État raciste a déclaré légale la stérilisation.

Après sa naissance, l'enfant sera éduqué par l'État. Le but sera de former « des hommes doués d'une énergie virile et hautaine et des femmes capables de mettre au monde de vrais hommes » (409).

> L'État raciste ne croira pas que sa tâche éducatrice se borne à faire entrer dans les cerveaux la science à coups de pompe. Il s'attachera à obtenir, par une formation physique appropriée, des corps foncièrement sains. La culture des facultés intellectuelles ne viendra qu'en seconde ligne. Mais ici même le but principal sera la formation du caractère, notamment le développement de la force de la volonté et de la capacité de décision (406).

Culture physique d'abord, et « ce n'est pas une question qui regarde en premier lieu les parents... c'est une nécessité de la conservation du peuple que représente et protège l'État » (407). Il y aura « au moins une heure matin et

soir » (408) de gymnastique. Le Führer préconise la boxe car « le garçon jeune et sain de corps doit apprendre à supporter les coups ».

L'habillement des jeunes devra être tel que les jeunes gens pourront aisément discerner les beaux corps: « Il est de l'intérêt de la nation que se trouvent les plus beaux corps pour faire don à la race d'une nouvelle beauté » (411).

Après le « corps », l'État raciste cultivera le caractère des enfants; « Il est de la plus haute importance de développer la force de volonté et la capacité de décision, ainsi que la propension à assumer avec plaisir une responsabilité » (415). Viendra enfin l'instruction proprement dite. Dans le chapitre où il en traite (417 ss.) Hitler montre tout le mépris qu'il ressentait pour l'intellectualisme et la recherche scientifique. Il s'intéresse particulièrement à l'histoire:

> La tâche de l'État raciste est de veiller à ce que soit écrite enfin une histoire universelle dans laquelle la question de race sera mise au premier rang (420).

Depuis lors, ce vœu a été accompli. Rosenberg a écrit son *Mythe du XXe siècle* qui est précisément une « histoire universelle », écrite du point de vue raciste, dont le commentaire est fait dans toutes les écoles d'Allemagne. Résumant sa pensée, Hitler conclut:

> L'État raciste devra, par une éducation appropriée de la jeunesse, veiller à la conservation de la race, qui devra être mûre pour supporter cette suprême et décisive épreuve.
>
> L'État raciste aura atteint son but suprême d'éducateur et d'instructeur quand il aura gravé dans le cœur de la jeunesse à lui confiée l'esprit et le sentiment de la race. Il ne faut pas qu'un seul garçon ou une seule fille vienne à quitter l'école sans avoir été amené à la parfaite connaissance de ce que sont la pureté du sang et sa nécessité (426).

En conclusion, nous citerons ici les huit propositions dans lesquelles l'Église catholique a résumé, pour la condamner, la doctrine du racisme. Elles résument ce que nous venons de dire ici et au paragraphe précédent:

Les races humaines, par leurs caractères naturels et immuables, sont tellement différentes que la plus humble d'entre elles est plus loin de la plus élevée que de l'espèce animale la plus haute.

2° Il faut, par tous les moyens, conserver et cultiver la vigueur de la race et la pureté du sang: tout ce qui conduit à ce résultat est, par le fait même, honnête et permis.

3° C'est du sang, siège des caractères de la race, que toutes les qualités intellectuelles et morales de l'homme dérivent comme de leur source principale.

4° Le but essentiel de l'éducation est de développer les caractères de la race et d'enflammer les esprits d'un amour brûlant de leur propre race comme du bien suprême.

5° La religion est soumise à la loi de race et doit lui être adaptée.

6° La source première et la règle suprême de tout l'ordre juridique sont l'instinct racial.

7° Il n'existe que le Kosmos, ou l'Univers, être vivant; toutes les choses, y compris l'homme, ne sont que des formes diverses s'amplifiant au cours des âges de l'universel vivant.

8° Chaque homme n'existe que par l'État et pour l'État. Tout ce qu'il possède de droit dérive uniquement d'une concession de l'État.

Toutes ces propositions, sauf la septième, ont été déjà illustrées par les citations que nous avons prises dans *Mein Kampf*. Pour la septième, nous y reviendrons plus tard, quand nous étudierons les programmes scolaires du nazisme.

VII

L'ESSOR NATIONAL-SOCIALISTE

•

Après son *putsch* manqué du 8 novembre 1923, Hitler alla en prison, où il écrivit *Mein Kampf;* il fut libéré en février 1925 et réorganisa son parti. Au bout de trois ans, aux élections du 10 mai 1928, il recueillait 806,746 voix. — chiffre insignifiant si on le compare à celui d'autres partis, inquiétant quand on se souvient des origines du national-socialisme. Deux ans après, le 14 septembre 1930, il obtenait 6,406,397 voix. Qu'est-il arrivé?

On a vu précédemment que la première vague de racisme toucha son point culminant lors de la première crise (1918-1923). En 1923, toutes les valeurs financières furent annulées: le mark, les emprunts de guerre, les émissions d'État et de villes, les hypothèques, les valeurs industrielles. La classe moyenne d'Allemagne, la grande force stabilisatrice du pays, avait été anéantie. Mais durant la même crise, l'industrie s'était largement réorganisée, une bonne partie de l'outillage avait été remplacée. La spéculation, comme toujours en temps de crise, avait régné en maîtresse. Quiconque avait des devises étrangères, fût-il allemand ou étranger, pouvait se procurer à prix dérisoire ce qu'il voulait. On appelait ces trafiquants des *Valutaschweine* (cochons des devises). La crise morale qui régna alors, le découragement, l'abaissement de toute barrière de décence pour lutter contre la famine, ou pour oublier sa misère dans les plaisirs, ne connurent plus de bornes.

Le 13 octobre 1923, le ministre des finances, Dr Luther, obtient les pleins pouvoirs en matière financière. Il crée avec son collaborateur, le Dr Schacht, le Rentenmark qui, vers

la fin de février 1924, est stabilisé. Entre temps, la commission du général Dawes réétudie le problème des réparations, — il faut trouver quelque chose, et vite, parce que la France a occupé la Ruhr afin de contraindre l'Allemagne à payer les frais de reconstruction du nord de la France. Le 16 août 1924, le plan Dawes est accepté, malgré les hésitations de la France. La stabilisation étant assurée, les capitaux étrangers affluent en Allemagne; c'est d'abord les 800 millions de mark-or, l'emprunt Dawes. Puis, surtout des États-Unis, d'Angleterre, de Hollande, de Suisse, de France même, les crédits affluent. Au 31 décembre 1930, on évalue de 25 milliards et demi à 28 milliards de marks le montant global des placements étrangers en Allemagne.

C'est alors une reconstruction prodigieuse, colossale. La marine marchande, par exemple, n'avait plus qu'environ 500,000 tonneaux à la fin de la guerre; elle devient la quatrième du monde au 1er janvier 1929 avec 4,100,000 tonneaux. C'est la même chose partout: industries chimiques, cimenterie, soie artificielle, cinéma, outillage électrique, teinturerie, etc. On bâtit partout, et toujours avec les meilleures dernières inventions qui assureront le suprême confort et élimineront le personnel humain. En même temps l'État, les provinces, les villes entreprennent les plus formidables projets publics, autant pour occuper les chômeurs que par goût du colossal. Planétaires, parcs, stades, ponts nouveaux, cités ouvrières, etc. C'est un *boom* qu'on ne voit nulle part ailleurs. Mais une grande partie de cet argent est administrée par le parti socialiste dont on connaît les libéralités avec les deniers publics. Des scandales éclatent partout dans les administrations, les faillites se multiplient tandis que la grosse industrie se centralise de plus en plus dans des *Kartells* ou *Konzerns* de plus en plus gigantesques.

Il n'y a plus d'argent! La gabegie municipale ou nationale a ruiné les réserves. L'industrie, d'autre part, a

augmenté sa capacité de production au point de ne plus trouver de débouchés, ni en Allemagne, ni à l'étranger qui souffre de la grande crise qui vient d'éclater. Le chômage devient universel, — il atteint un tiers des ouvriers à la veille des élections de 1930. Les partis extrémistes deviennent de plus en plus puissants et audacieux. Les communistes, qui ont obtenu 3,263,294 voix en 1928 blâment surtout le régime capitaliste. Les national-socialistes blâment la France, ce qui répond infiniment davantage au sentiment allemand; ils blâment aussi les profiteurs internationaux, les Juifs, qui ont fait de confortables fortunes autant durant la crise de 1923 que durant l'expansion ultérieure. C'est alors que la haute finance allemande commença à aider Hitler dont les ressources, jusqu'à cette date, avaient des origines mystérieuses. Un groupe de puissants magnats industriels Thyssen, Kirchdorff, l'industriel Mutschmann s'abouchent avec Hitler. Le tribun national-socialiste, tel est du moins leur calcul, les aidera à lutter contre le communisme et contre les syndicats ouvriers, fortement appuyés par les socialistes au pouvoir; ils avaient été fortement impressionnés par une tentative de putsch socialiste qui avait eu lieu à Vienne en 1927. Ils calculèrent que Hitler arracherait les ouvriers à l'emprise grandissante de la lutte des classes. Il les intéressera, se dirent-ils, à l'idée patriotique de collaboration en vue de refaire la grande Allemagne. La propagande hitlérienne renforcera celle du parti national-allemand des industriels; dans la suite, on pourra toujours se débarrasser de Hitler en lui coupant les fonds. Aussi, l'argent de la propagande hitlérienne est-il alors fourni, en grande partie, par les magnats de l'industrie; grâce à ce concours inattendu, les organisations national-socialistes peuvent se procurer de nombreux journaux, — dix quotidiens, cinquante hebdomadaires, presque tous, d'ailleurs dans les mains de Hugenberg, qui est le chef du parti politique de la grande industrie. Après les

élections de 1928, les fonds sont encore augmentés. Le parti hitlérien se développe; il prend de plus en plus possession de la rue; les communistes trouvent à qui parler, cependant que les Sections d'Assaut se lancent contre les gardes rouges. Les revendications nationales se font de plus en plus tapageuses et tous les partis sont obligés de renchérir. Hitler, suivant l'expression dont Mgr Kaas se servira plus tard, monopolise l'Allemagne pour son parti; sous peine de paraître traîtres à la patrie, tous les partis doivent élever leur ton nationaliste.

Dans l'ensemble, les catholiques restent fidèles au Centre. Ce vieux parti de Windhorst, au gouvernement de façon presque ininterrompue depuis l'armistice (l'unique gouvernement auquel il ne participa pas fut le deuxième Ministère Stresemann, d'octobre à novembre 1923), se maintient et fait des progrès d'élection en élection; à celles de 1928, il avait obtenu 3,711,141 voix (auxquelles il faut ajouter les 943,572 voix du parti populiste bavarois); en 1930, il obtiendra 4,126,983 et, le parti bavarois, 1,192,093; le 31 juillet 1932, 4,588,254 et 1,192,093; le 6 novembre 1932, 4,169,603 et 1,156,841. Il en ressort que dans la période qui précéda l'avènement de Hitler, *les catholiques fidèles ne se laissèrent pas entamer*. On pourrait même dire que jamais, même à l'époque de Windhorst, le parti n'avait été aussi puissant. De fait, les chiffres de 1930-1932 montrent que plus du quart de la population catholique totale vota pour le Centre. Si l'on songe que les catholiques avaient des familles nombreuses, on doit conclure que 65% des *électeurs* catholiques restèrent fidèles à leur vieux parti.

Jusqu'au dernier jour de sa longue existence, le parti avait acquis des mérites considérables devant l'Église et la nation. C'est grâce aux hommes d'État du Centre, parfaits gentilhommes, corrects, distingués, et d'une bonne foi évidente, que les nations étrangères ont fait confiance à l'Allemagne d'après-guerre et lui ont avancé de tels crédits

que son industrie a été non seulement remise sur le pied d'avant-guerre, mais a été fortement développée. Ils ont obtenu la réduction progressive des dettes de guerre, et l'évacuation, non seulement de la Ruhr, libérée dès 1924, mais de tous les territoires occupés. On oublie trop facilement que l'émancipation politique de l'Allemagne avait été achevée longtemps avant Hitler par les efforts du Centre et avec le concours des puissances occidentales. D'autre part, les chefs du parti avaient toujours pratiqué leur religion avec une fidélité édifiante. Les catholiques aimaient voir les hommes d'État du Centre se perdre parmi les fidèles à l'église Saint-Clément de Berlin, pour assister à la messe et recevoir quotidiennement la sainte communion. Par leur attitude énergique au Reichstag, ils luttèrent vigoureusement pour l'école confessionnelle et la moralité publique [1].

1. On en parlait avec beaucoup d'énergie dans tous les congrès catholiques allemands. Il peut être intéressant ici de relever les remarques faites par Mme Dr Schlüter Hermkes au *Katholikentag* de Essen, le 31 août 1932.

« D'après des estimations certaines, 75% des socialistes organisés et 93% à 95% des communistes sont sortis de l'Eglise, soit catholique, soit protestante. En face des 800,000 syndiqués chrétiens se trouvent 5 millions de syndiqués socialistes et 5 millions et quart de communistes. Ceux qui sont bien au courant de la vie des jeunes ouvriers et ouvrières estiment que 90% ont eu à leur quinzième ou seizième année des expériences sexuelles. Dans six grandes villes d'Allemagne, il y a plus de morts que de naissances. Notre capitale est la ville la plus stérile du monde. Un gynécologue connu estime que pour chaque naissance vivante il y a en moyenne une naissance manquée, c'est-à-dire presque toujours un avortement. A Berlin, il y a 40,000 nourrissons et 200,000 chiens. En 1929, il manquait, en Allemagne, en comparaison avec 1910, 8.5 millions d'enfants au-dessous de 15 ans. Depuis 1924, nous sommes une nation mourante et le lit de mort de notre nation est la grande ville.

« Un expert de renom vient d'écrire dans les annuaires d'économie nationale et de statistique (Joh. Müller, 134, 139, suite, p. 1, 125 ss.) que ce ne sont pas, comme on pense généralement, les conditions économiques et sociales qui déterminent les parents à ne pas vouloir d'enfants, mais que la véritable raison est la maladie morale des habitants des grandes villes.

« Il s'y ajoute l'énorme chômage. A Berlin seulement il y a environ 500,000 chômeurs.

« Dans la même ville, on dépense chaque soir 5 millions de marks pour les plaisirs, — une somme qui ferait 10 marks pour chaque chômeur, ou du travail pour chacun des chômeurs berlinois. Cet exemple montre ce qu'il y a d'inhumain dans la situation actuelle. La politique sociale ne peut pas y remédier. Seul le radicalisme de la sainteté peut nous sauver de la ruine totale. »

Le tableau est sombre, probablement un peu exagéré, car Mme Schlüter Hermkes voulait alarmer ses compatriotes. La baisse des naissances s'expliquait en grande partie du fait que l'Allemagne avait perdu 2,200,000 hommes dans la guerre précédente, et qu'environ un million de prisonniers de guerre, rentrés au pays en 1920-1921, souffrirent énormément de la crise qui dura jusqu'en 1924.

Une conviction se répandait, néanmoins, que la jeunesse quittait le Centre. Ceux que nous appellerons, faute de mieux, les catholiques du Herrenklub (M. Franz von Papen et ses amis) le répétaient à l'envi. L'abbé de Grüssau, le P. Schmidt, alla jusqu'à prétendre que 20% des catholiques seulement étaient en faveur du Centre en 1930. Il en était peut-être ainsi dans son entourage. Il est vrai que jusqu'en 1929, la jeunesse s'était éloignée du Centre, mais elle revint après cette date dans une proportion considérable.

Il était facile de critiquer le vieux parti catholique. Il avait été un parti de gouvernement depuis l'armistice et on le rendait responsable de tout ce que l'Allemagne avait souffert; il avait collaboré avec les socialistes responsables du désordre économique par leur politique de gabegie financière. Le dernier gouvernement socialiste, celui de Müller, auquel le Centre avait collaboré (il tomba en février 1930) avait été particulièrement désastreux. Il était facile aux extrémistes, maintenant que l'Allemagne avait recouvré son indépendance politique complète et refait son industrie, de grossir la voix et de formuler des revendications nationalistes de plus en plus violentes. Encore fidèles à leur vieux parti, bien des catholiques, surtout parmi les jeunes, regardaient, non sans un secret orgueil de race, le Führer qui, grossissant la voix, revendiquait pour l'Allemagne « l'égalité avec les autres nations », sans se douter, hélas, que pour bien des Allemands, l'égalité avec les autres veut dire dominer les autres.

VIII

LA RÉACTION CATHOLIQUE

•

On ne s'était guère aperçu de la menace naziste avant les élections du 14 septembre 1930. Au congrès catholique de Münster, le 6 septembre 1929, un des orateurs en avait fait une courte mention: « Des faux prophètes circulent sur notre terre et ont une croix sur leur drapeau; ce n'est pas la croix du Christ » (*Oss. Romano,* 8 septembre 1929). Il est vrai que la capitale de la Westphalie était un des cerveaux de l'Allemagne.

Un des enfants les plus illustres que la Westphalie donna à l'Allemagne fut le chancelier Brüning. On rédigeait à Münster, la *Katholische Korrespondenz* qui avait un grand prestige en Allemagne. Elle était dirigée par un des plus formidables adversaires que le nazisme devait connaître dans les milieux catholiques, le célèbre jésuite allemand, Friedrich Muckerman.

Le succès hitlérien du 14 septembre ouvrit aussitôt les yeux de l'Allemagne catholique. Le dimanche suivant, dans le diocèse de Mayence, en Rhénanie, éclata le premier incident. Le curé de Kirschhausen, M. Weber, monta en chaire et prêcha contre le national-socialisme. Il déclara, entre autres choses, qu'il était interdit à tout catholique d'appartenir au parti hitlérien, que les hitlériens ne pouvaient assister en groupe aux enterrements et autres cérémonies religieuses, et que ceux qui professaient le nazisme ne pouvaient être admis à recevoir les sacrements. La direction national-socialiste d'Offenbach en appela

aussitôt à l'évêché. Celui-ci répondit par une longue lettre dans laquelle il analysa l'article 24 du programme national-socialiste, cita des passages de Gottfried Feder et de Rudolf Jung et déclara avoir donné au curé de Kirschhausen les directives en question.

La correspondance entre les national-socialistes et l'évêché fut publiée dans la *Rhein-Mainische Volkszeitung* journal catholique de Mayence, et, fait plus important, par la *Kölnische Volkszeitung,* le grand quotidien catholique de la Rhénanie (7 octobre). Le 11 octobre suivant, — c'est-à-dire presque aussitôt après, l'*Osservatore Romano,* — rapportait l'incident sous la rubrique officieuse « Nostre Informazioni », et faisait précéder son récit de la note suivante: « Un catholique ne peut en conscience appartenir au parti national-socialiste de Hitler (*è incompatibile con la coscienza cattolica*) pas plus qu'au socialisme de toutes les teintes. »

La condamnation était formelle. Les autres curies épiscopales d'Allemagne firent entendre la même voix. Le 30 décembre 1930, le cardinal Bertram de Breslau, dont le courage inflexible devant les persécuteurs nazistes deviendrait, plus tard, légendaire en Allemagne, publiait une pastorale où il appelait la nouvelle doctrine « une sorte de religion à rebours, et qu'il fallait combattre sans faiblesse ». L'épiscopat bavarois publia le 12 février 1931 un document de toute première importance. Il résuma, d'abord, les erreurs principales du racisme:

1° Il met la race au-dessus de la religion.

2° Il rejette l'Ancien Testament, et même les dix commandements du Décalogue.

3° Il rejette l'autorité du Pape de Rome car elle est « située en dehors de l'Allemagne ».

4° Il voudrait créer une « Église nationale allemande vidée des dogmes ».

5° Il prétend ériger le sentiment moral de la race germanique en critère de la loi morale chrétienne, universelle de son essence.

Telles sont les principales erreurs doctrinales. La lettre donne alors les directives pratiques suivantes:

1) Il est sévèrement défendu au clergé catholique de collaborer sous quelque forme que ce soit avec le national-socialisme. Les principes de ce mouvement et ses actes hostiles à l'Église et au christianisme — rejet de tout concordat, réclamation de l'école mixte (commune aux élèves catholiques et protestants), extrémisme de leurs idées nationales, opposition aux mesures contre l'avortement, ne peuvent être ignorés de l'ecclésiastique catholique... Une conscience erronée n'est pas admissible de la part d'un prêtre (l'épiscopat ordonne au clergé d'éclairer les fidèles sur la véritable nature du national-socialisme).

2) Il est et il reste interdit aux national-socialistes de prendre part en corps, avec drapeaux et en uniforme, aux cérémonies religieuses, car une telle démonstration religieuse induirait les fidèles à penser que l'Église s'accommode du national-socialisme. (Un national-socialiste isolé et tranquille ne sera pas molesté.)

3) Pour la réception des sacrements, la sépulture ecclésiastique, etc., l'épiscopat rappelle les principes de la théologie pastorale, vis-à-vis des pénitents de bonne foi, de foi douteuse ou de mauvaise foi.

La lettre se termine avec cet avertissement:

« Si, ce que nous ne souhaitons pas, le national-socialisme évoluait vers les méthodes bolchevistes, la bonne foi des individus deviendrait absolument inacceptable. » (*Kölnische Volkszeitung*, 17 février 1931.)

Le 5 mars 1931, l'épiscopat de la province ecclésiastique de Cologne publiait une pastorale où il se solidarisait avec le cardinal de Breslau et les évêques de Bavière; le 10 mars, les évêques de la province de Paderborn, le 19, ceux de la province de Fribourg en Breisgau, le 20, l'évêché de Berlin firent de même. L'*Osservatore Romano* rapporta ces condamnations ou mises en garde. Dès le 25 février, après la publication de la lettre pastorale des évêques bavarois, il avait pris position comme suit:

La déclaration de l'épiscopat ne contient ni une défense de collaboration politique avec le national-socialisme, ni une défense de collaboration avec la social-démocratie ou avec les partis libéraux. Au contraire, la déclaration établit explicitement et énergi-

quement que la condamnation religieuse porte uniquement sur certaines maximes de politique culturelle (c'est-à-dire ce qui touche à la foi et aux mœurs) et non aux principes de politique d'État (c'est-à-dire purement politiques et ne touchant pas la foi et la morale) du national-socialisme. Cette déclaration s'applique également à la social-démocratie et aux partisans libéraux.

Comme les évêques allemands. *L'Osservatore Romano* s'appliquait à mettre en relief que l'opposition catholique au national-socialisme se basait exclusivement sur des motifs religieux. Les nazistes, par contre, crièrent immédiatement au « catholicisme politique ». Tout l'effort des évêques, dirent-ils, n'a d'autre but que d'appuyer la politique du parti catholique (le Centre) contre celle du parti national-socialiste. C'est pourquoi ils donnèrent aux évêques les sobriquets de « *Zentrumsbischof, Zentrumskardinal* » (évêque du Centre, cardinal du Centre). Le 10 mars 1931, le *Völkischer Beobachter* commentait ainsi la pastorale des évêques de la Province ecclésiastique de Cologne:

> De hauts dignitaires de l'Église viennent dans cette dernière manifestation de se livrer à une nouvelle attaque ouverte contre le seul mouvement en mesure de protéger aujourd'hui l'Église chrétienne contre l'assaut mondial des forces sans-Dieu. L'espoir que dans le chaos général de toutes les nations, les évêques d'Allemagne conserveraient assez de clairvoyance pour percer à jour les tendances meurtrières pour l'Église de la folle politique du Centre, cet espoir-là a été déçu. Nous assistons bouleversés à ce spectacle: des prêtres allemands trop étrangers aux réalités du monde pour comprendre où est l'ennemi commun, l'ennemi mortel. (Robert d'Harcourt, *Catholiques d'Allemagne,* 34.)

Cette expression de « catholicisme politique » devait connaître une fortune extraordinaire. Elle a fait la substance de toutes les attaques dirigées contre l'Église. Il y avait là plus qu'une manœuvre pour détacher les catholiques du parti du Centre, car l'accusation de «catholicisme politique» se maintint longtemps après la disparition du célèbre parti catholique. Pour un national-socialiste, il y avait liberté religieuse quand les prêtres pouvaient célébrer les offices à l'intérieur des églises; toute appréciation du clergé sur

ce qui se passait en dehors des murs de l'église, tout jugement porté sur la morale civique, l'éducation de la jeunesse, toute discussion sur certaines lois immorales comme celle de la stérilisation étaient considérées comme autant de manifestations politiques. En d'autres termes, l'État national-socialiste, se proclamant juge suprême en matière de foi et de mœurs (sauf pour quelques questions plus abstraites qu'il laissait aux églises), identifiait la liberté des cultes avec la liberté religieuse. L'Église ne pouvait, sans se renier, accepter ces limitations; elle maintint que la prédication intégrale de l'Évangile constitue non un acte politique, mais son devoir sacré. Dans ces circonstances, il était de l'intérêt de l'Église de faire la clarté, de celui de l'État à multiplier les équivoques. C'est pourquoi l'avertissement de *L'Osservatore Romano,* que nous avons cité plus haut, revêtait un caractère de la plus urgente opportunité.

On pouvait remarquer, en effet, qu'un nombre difficilement appréciable de catholiques se scandalisaient des condamnations portées contre le national-socialisme à un moment où le parti du Centre n'hésitait pas à collaborer avec le parti social-démocrate. Dans la *Schönere Zukunft* (la plus importante revue catholique d'Allemagne) du 19 octobre 1930, le Dr Eugène Kogon avait écrit:

> Celui qui est au courant des situations politiques de toutes les parties de l'Empire sait que beaucoup de catholiques ou bien se sont tournés vers le camp du national-socialisme ou bien sympathisent avec lui dans une mesure assez considérable. La passion de parti ne peut effacer ce fait. Cet événement est d'autant plus frappant que la dernière lutte électorale du Centre et du parti populiste bavarois contre le national-socialisme a été décidée surtout par des armes religieuses et ecclésiastiques.

De fait, autant les évêques que les organisations catholiques étaient intervenus lors de la campagne électorale, quoique sans nommer le parti national-socialiste. Citant un de ses correspondants, professeur d'Université, le Dr Kogon continue:

Ces manifestations anticatholiques et antichrétiennes des hitlériens ont en partie leur raison d'être dans des polémiques partiales de la presse du Centre... dans une hostilité de parti pris à l'endroit du nationalisme socialiste, alors qu'on ménage de frappante façon social-démocrates et communistes.

Il y a tout de même une différence entre un mouvement politique qui postule la banqueroute morale de l'Allemagne et un mouvement politique comme celui de Hitler qui, avec la flamme d'un véritable *furor teutonicus* déclare la guerre à l'ordure. Un homme qui tolère certaines choses est voué à l'atrophie morale. Et avec des atrophiés du cœur et de l'esprit, ce n'est pas seulement la grande politique qui devient impossible, mais, pour autant, l'action catholique.

Dans un article qui parut dans les *Études*, le 5 janvier 1931, le comte Robert d'Harcourt releva ces citations et d'autres encore, et exprima son inquiétude devant un tel état d'esprit. Il s'ensuivit une polémique qui dura quelque temps entre le comte français et le directeur de la *Schönere Zukunft*, Dr Eberle (*Études*, 20 février 1931). Le Dr Eberle se défendait d'avoir approuvé le national-socialisme, dont il réprouvait les excès antireligieux, mais il reprochait aux autres partis de n'avoir pas combattu suffisamment les misères actuelles. Il prodiguait au Centre les conseils de « priver le mouvement hitlérien de sa force et de son aliment en cultivant à la fois un véritable esprit patriotique extérieur et un sain conservatisme à l'intérieur ». Cette exhortation au patriotisme, adressée au Centre, eût été grotesque si elle n'eût trahi la secrète admiration pour les harangues enflammées de Hitler qui agitaient l'Allemagne. C'était une invitation à la surenchère patriotique, mais comment, en nationalisme, surenchérir au delà de Hitler?

IX

L'EFFORT SUPRÊME: BRÜNING

•

Le 27 mars 1930, le gouvernement de coalition, présidé par le socialiste Hermann Müller, tomba sur une question d'apparence secondaire, mais sur laquelle les partis s'étaient échauffés: les assurances-chômage. Il avait timidement tenté de rétablir le budget. Ni les socialistes, ni les industriels ne voulurent faire de sacrifices. Les industriels, naturellement, étaient dans l'opposition. Müller fut renversé par ses propres socialistes. Brüning, président de la Fédération des syndicats catholiques d'Allemagne et chef de la délégation parlementaire du Centre, fut appelé par Hindenburg à prendre la lourde succession. Il avait alors 45 ans.

Brüning était né en Westphalie. Après de brillantes études économiques, il avait débuté dans la politique comme secrétaire de Stegerwald, chef des syndicats chrétiens. Modeste, énergique, consciencieux jusqu'au scrupule, Brüning fut sans contredit le plus distingué des hommes illustres que le Centre donna à l'Allemagne. Dans des circonstances normales, Brüning eût été l'homme d'État le plus éminent d'Europe, mais un vent de folie soufflait sur son pays.

Il tenta, d'abord, de manœuvrer ses groupes parlementaires. Peine perdue! À la première tentative d'introduire des économies, le 14 juin 1930, il fut renversé. C'est en vain que, le 2 juin, la *Deutsche Allgemeine Zeitung* avait écrit:

Le gonflement de nos dépenses, même en comparaison avec les pays les plus riches du monde, doit être attribué au fait que

ni en matière politique, ni dans la vie courante, nous n'avons su prendre l'attitude de fière pauvreté qui convenait seule à un grand peuple abattu par la guerre.

Au lieu de restrictions, on voulait la surenchère. Les communistes amplifiaient les revendications socialistes; les national-socialistes laissaient loin derrière eux les Allemands-nationaux de Hugenberg. Brüning fit dissoudre le Reichstag; vinrent alors les élections du 14 septembre avec les résultats que nous connaissons.

Après le succès national-socialiste, beaucoup crurent que Brüning abandonnerait la bataille. C'était mal le connaître. Il forma son ministère et étudia un projet de réforme financière qui insistait, avant tout, sur de rigoureuses économies. Le salaire de tous les fonctionnaires, à commencer par celui du président et du chancelier étaient fortement diminués; les fonds d'État cessèrent d'affluer vers les municipalités. Plus tard, il prohiba le port de l'uniforme politique, l'emploi des armes à feu. Les 15 juillet et 6 août 1931, il passa les décrets sur l'exportation des devises, dont les nazis, plus tard, devaient faire un usage abusif contre le clergé. Le mécontentement grandissait, et le parti national-socialiste gagnait à chaque élection locale.

Après un nouveau train de décrets-lois, le 7 octobre, le gouvernement de Brüning tombe. Mais il se reconstitue à nouveau. Le national-socialisme continue à monter, irrésistiblement. Rien que ses Sections d'Assaut, à la fin de 1931, ont monté, depuis 1930, de 75,000 à 300,000 hommes. Encore un an, et Hitler aura une armée personnelle d'un demi-million de jeunes fanatiques. Brüning craint, dans ces circonstances, une nouvelle élection présidentielle et propose à Hindenburg de rester à la présidence, mais Hitler, cette fois, invoque la Constitution de Weimar. Hindenburg décide de se présenter de nouveau. Le 10 avril 1932, Hindenburg obtient 19,359,642 voix contre 13,417,460 accordées à Hitler et 3,706,388 au communiste Thälmann. Le vieux

maréchal a été élu par les voix socialistes libérales, démocrates et catholiques. L'Allemagne « nationale » s'est rangée entièrement du côté de Hitler; si Hindenburg a été élu, il doit son succès exclusivement au chancelier Brüning; celui-ci s'efforce d'entrer en rapports avec Hitler, mais ce dernier ne veut pas collaborer; il veut tout le pouvoir. Le 24 avril 1932, les élections aux Parlements provinciaux de Prusse, Bavière, Wurtemberg, Anhalt, Hamburg montrent un succès grandissant des masses hitlériennes; le 29 mai, celles d'Oldenburg enregistrent le même résultat. Brüning continue quand même, avec un courage héroïque, à faire face à tout. Pour l'éloigner du gouvernement, où il défend les dernières libertés humaines contre une Allemagne qui les jette au vent, il faut l'intrigue, — beaucoup, plus tard, prononceront le mot de trahison.

Une des personnalités les plus fortes du régime allemand était le général Kurt von Schleicher, chef de la force armée autorisée par le Traité de Versailles, la *Reichswehr*. Cette armée régulière était, avec la police de Prusse, la seule force que l'on ait pu opposer aux milices des communistes (gardes rouges), des nazistes (Sections d'Assaut) et des autres partis. Elle avait, dans le cabinet du chancelier, un ministre spécial qui était en même temps le Ministre de l'Intérieur, le général Gröner. Mais le général en chef de la Reichswehr, Schleicher, était devenu très puissant; le 12 mai, il arracha au vieux Président Hindenburg la démission de Gröner et devint, en conséquence, l'homme le plus puissant d'Allemagne; il en voulait à Brüning qui, à son avis, était trop lié avec les partis de gauche et insuffisamment nationaliste. Il proposa à Hindenburg de répudier Brüning et de nommer Franz von Papen chancelier du Reich.

M. Franz von Papen appartenait à une famille distinguée; il était de la noblesse, à l'encontre de la plupart des chefs d'État catholiques. Durant la grande guerre, il avait

été attaché militaire aux États-Unis et son rôle y avait été tel que le gouvernement américain exigea son renvoi. Il était le principal actionnaire du grand journal catholique, *Germania*, et avait reçu le titre de chambellan pontifical. Il n'aimait pas le Centre auquel il reprochait sa collaboration avec les socialistes, et, le 15 avril 1932, il avait écrit dans le *Ring*, une petite revue dont le propriétaire était membre du club où on trouvait von Papen, le *Herrenklub*: « Le Centre sera chrétien conservateur ou il ne sera pas. » L'intrigue contre Brüning fut si bien montée par von Schleicher et von Papen que le 30 mai, Brüning fut démis de sa charge par von Hindenburg, sans vote contraire du Reichstag, et von Papen fut appelé à la succession. Trois jours après, le Centre condamna « les intrigues de personnes constitutionnellement irresponsables » qui avaient renversé Brüning et éloigné le Centre du Gouvernement.

La déclaration ministérielle de von Papen était une sévère critique des gouvernements précédents pour leur bienveillance envers le « marxisme »; les allusions malveillantes au Centre catholique étaient à peine voilées. Le nouveau chancelier brûlait ses ponts, et le Centre, indigné, rompait avec lui. Même la *Germania* était dure pour son principal actionnaire qui n'avait aucun soutien dans le Reichstag, mais s'appuyait uniquement sur Hindenburg et la Reichswehr. Le cabinet von Papen n'était, d'ailleurs, qu'une poignée de nobles, de hobereaux traditionnels prussiens, habitués du *Herrenklub*. Le 14 juin, il autorisa de nouveau les troupes d'assaut de Hitler, et désormais, les batailles de rue occupèrent de plus en plus l'attention générale. On ne voyait plus guère que des démonstrations et, presque chaque jour, le nombre des blessés et des morts augmentait. Le mois suivant, le 20 juillet, von Papen supprima le gouvernement prussien. Durant six jours, la loi martiale régna à Berlin pour que cette opération fût bien menée. Les membres socialistes de ce gouvernement durent être destitués *manu militari*; désormais, la « police »

prussienne, — cet autre rempart contre le hitlérisme, — était mise au pas. C'est dans cette atmosphère de bataille et de guerre civile qu'eurent lieu les élections. Brüning et le Centre avaient fait campagne contre von Papen. Les élections donnèrent 13,741,334 voix aux hitlériens, 7,954,945 aux socialistes, 5,780,347 aux catholiques (Centre et parti bavarois), 5,278,888 aux communistes, 2,185,095 au parti « allemand-national », auquel s'était rallié von Papen. Les autres partis avaient à peu près complètement disparu; pas un seul d'entre eux n'avait réuni un demi-million de voix. On offrit à Hitler de participer au pouvoir, mais il refusa, tant qu'il ne pourrait gouverner seul. Le nouveau gouvernement von Papen, issu des élections, était incapable de gouverner, même avec l'apparence de la légalité; il renvoya donc le Reichstag et décréta de nouvelles élections qui eurent lieu le 6 novembre. Les hitlériens, dans ce court intervalle, perdirent trois millions de voix, tandis que les communistes gagnèrent un demi-million. Von Papen fut démis et le général Kurt von Schleicher fut appelé au pouvoir pour gouverner à l'aide de la Reichswehr (17 novembre).

Une sourde intrigue, menée par von Papen, se développe dans les coulisses contre Kurt von Schleicher. C'est le scandale de *l'Osthilfe*. Personne n'a jamais expliqué comment les choses se sont exactement passées. Le fait est que plusieurs centaines de millions de marks avaient été appropriés pour conjurer la crise agricole dans les provinces de l'Est; la moitié de cet argent disparut dans les poches des grands propriétaires, au lieu d'aller à l'aide des paysans et des petits propriétaires. Or, les hobereaux profiteurs étaient presque tous les amis ou parents du maréchal, ou les parents et favoris de l'ancienne famille impériale. Ce fut le grand scandale de la vieille noblesse prussienne. Le président von Hindenburg renvoya von Schleicher, et Papen fut invité à arranger les choses. Il persuada von Hindenburg de confier le pouvoir à Hitler, — au

moment où Hitler venait de perdre trois millions de voix. Hitler prit pour un temps M. Franz von Papen dans son cabinet comme vice-chancelier. C'était dans le but d'attirer les catholiques dans son parti. À l'heure où nous écrivons, von Papen, — l'homme qui a placé Hitler où il est, — est ambassadeur chez les Turcs.

X

HITLER AU POUVOIR

•

Le 30 janvier 1933, Hitler devint chancelier d'Allemagne. Il ne pouvait gouverner avec le Reichstag sans l'assentiment du Centre et des catholiques bavarois; aussi, le lendemain, il convoqua le président du Centre catholique, Mgr Kaas, à un échange de vues. Celui-ci posa au chancelier dix questions précises, ayant surtout trait à l'attitude que prendrait le nouveau gouvernement au sujet de la Constitution; le 1er février, Hitler fait dissoudre le Reichstag et annonce de nouvelles élections pour le 5 mars sans se préoccuper davantage du Centre, de Mgr Kaas et de ses questions.

La campagne électorale, accompagnée d'un violent terrorisme contre les communistes et les socialistes, battit bientôt son plein. Les catholiques, en général, firent une belle propagande pour le Centre. Néanmoins, un groupe de « catholiques nationaux » s'agitèrent en faveur de Hitler. Dans leur manifeste publié le 3 mars, ils disaient:

> Une presse partisane qui prétend être seule catholique abuse de vos sentiments les plus sacrés et de votre conscience.
>
> Elle dit qu'un nouveau Kulturkampf menace notre église, mais ce qui nous menace réellement, c'est de glisser peu à peu vers le bolchevisme de l'esprit, de l'économie et de la politique.
>
> Les quatorze dernières années ont fait la route libre au bolchevisme.
>
> Depuis que règnent Centre et marxisme, cette déviation de toute la civilisation a fait progressivement tache d'huile dans la vie privée et publique, dans la littérature, dans les arts et sur le scène...

Nos évêques nous disent: Votez pour des hommes qui garantissent leurs sentiments catholiques! Catholiques, votez pour des hommes qui démontrent leurs sentiments catholiques par des actes. Il s'agit de décider aujourd'hui: l'État chrétien-allemand, la civilisation chrétienne-allemande, ou bien le bolchevisme.

Donc, ne donnez pas vos voix au Centre, le 5 mars, ne les donnez pas aux marxistes, mais appuyez de vos votes le gouvernement national.

Cet appel fut distribué aux portes des églises de Berlin. Le parti de von Papen employa des procédés encore plus indignes. Il répandit à plusieurs centaines de milliers une brochure intitulée: *Ceux-là reviendront-ils?* Il y avait, dans ce document, les portraits de criminels notoires, et, avec eux ceux de Brüning et de Mgr Kaas. Le célèbre orientaliste Dr Anton Baumstark, éditeur de l'*Oriens Christianus,* laissa ses recherches pour faire de la politique hitlérienne. Les organisations catholiques réagirent vigoureusement en faveur de la liberté religieuse. Le 17 février, elles publièrent un manifeste, réservé et digne, qui suscita de furieuses colères. Göring voulut supprimer toute la presse catholique pour l'avoir publié, et ce ne fut qu'après de longues insistances que son ordre fut retiré.

Mais le coup de maître de la propagande naziste fut, le 27 février, l'incendie du Reichstag, qui servit d'occasion à de violentes mesures de répression contre les communistes et les socialistes. Chaque matin, les journaux annonçaient des centaines, parfois des milliers d'arrestations. C'est dans cette atmosphère d'intimidation que les élections eurent lieu le 5 mars. Hitler était porté au pouvoir avec 17,277,185 voix. Ce n'était pas encore la majorité absolue, mais Hitler pouvait gouverner avec le concours du parti allemand national de von Papen et Hugenberg. Le 23 mars, le Reichstag se réunit et accorda les pleins pouvoirs à Hitler. La déclaration gouvernementale contenait le passage suivant au sujet de la politique religieuse:

Tout en poursuivant l'épuration politique et morale de notre vie publique, le gouvernement crée les possibilités et affermit les

bases d'une religiosité véritable et profonde. Les avantages de politique personnelle qu'on peut tirer d'une compromission avec des gouvernements athées sont loin de compenser les conséquences qu'entraînerait la disparition des principes fondamentaux de la religion et de la morale. Le gouvernement national voit dans les deux confessions chrétiennes des facteurs d'une importance capitale pour la préservation de notre valeur en tant que nation. Il respectera les conventions que ces communautés ont conclues avec les États. Leurs droits seront respectés. Mais il escompte et il espère que, réciproquement, sera apprécié le travail du relèvement national et moral de notre peuple que le gouvernement s'est donné pour tâche.

Son attitude envers les autres confessions sera celle d'une justice objective. Il ne pourra cependant jamais tolérer que le fait d'appartenir à une certaine confession ou à une certaine race puisse dispenser de certains devoirs légaux, ou même assurer l'impunité de ceux qui commettent certains crimes ou de ceux qui les tolèrent.

Le Gouvernement national donnera et assurera aux confessions chrétiennes l'influence qui leur revient à l'école et dans l'éducation. Il aura souci de faire régner une entente sincère entre l'État et l'Église.

La lutte contre une conception matérielle de l'existence et l'organisation d'une réelle unité nationale serviront les intérêts de la nation allemande aussi bien que ceux de notre foi chrétienne.

La discussion eut lieu le lendemain. Autant Mgr Kaas, président du Centre, que le chevalier von Lex, président du parti populiste bavarois, exprimèrent des réserves, mais les deux orateurs catholiques, après avoir pris acte des déclarations faites par le chancelier Hitler, annoncèrent que leurs partis respectifs accorderaient les pleins pouvoirs au nouveau gouvernement.

Le 29 mars, les évêques allemands retirèrent leur condamnation du nazisme. Citons les passages essentiels de la déclaration:

En ces dernières années, les Ordinaires des diocèses d'Allemagne, préoccupés de leur devoir de conserver à la foi catholique sa pureté et de protéger la mission et les droits inviolables de l'Église catholique, pour des solides raisons souvent exposées,

ont pris une attitude d'opposition au mouvement national-socialiste par des interdictions et des avertissements destinés à durer pour autant et dans la mesure où persistaient ces raisons.

Il faut actuellement reconnaître que le représentant suprême du gouvernement du Reich, en même temps chef autoritaire de ce mouvement, a fait des déclarations publiques et solennelles qui tiennent compte de l'inviolabilité de la doctrine de la foi catholique et des missions et des droits immuables de l'Église et dans lesquelles le gouvernement du Reich assure expressément que les traités d'État conclus entre l'Église et certains pays allemands conserveront leur vigueur.

Sans abroger la condamnation de certaines erreurs religieuses et morales incluses dans ses déclarations précédentes, l'épiscopat croit pouvoir exprimer sa confiance que les susdits interdictions et avertissements généraux ne devront plus être considérés comme nécessaires...

On demandait d'éviter, cependant, l'introduction des drapeaux dans les églises.

L'épiscopat allemand prenait acte des déclarations du Führer et lui donnait sa confiance. Le 9 avril, l'*Osservatore Romano* approuva cette attitude. Les organisations catholiques, dans l'intervalle, publièrent des manifestes dans lesquels elles affirmèrent, elles aussi, leur confiance dans les promesses du Führer.

N'était-on pas allé un peu vite? Sans doute, si les catholiques s'étaient enfermés dans une attitude d'opposition, la persécution aurait éclaté immédiatement, — et avec violence inouïe. D'autre part, les déclarations apaisantes du Führer n'étaient pas chose nouvelle. À l'exception du passage sur les concordats, on en pouvait lire de semblables dans *Mein Kampf*, comme, d'ailleurs, les évêques eux-mêmes l'avaient observé lors de la condamnation du national-socialisme. Dès le 29 mars 1923, l'organe national-socialiste, le *Völkischer Beobachter*, devait se charger de le leur rappeler.

Nous voudrions seulement souligner que le Führer a donné autrefois exactement les mêmes explications sur l'attitude du parti dans les questions confessionnelles que celles qu'il a faites

maintenant comme chancelier. Le parti national-socialiste n'a donc jamais violé des doctrines de foi, mais comme parti politique, il est obligé de tolérer les professions de foi de chacun, puisqu'en Allemagne il existe plusieurs confessions religieuses.

Par décision nouvelle, l'épiscopat tient compte de la situation politique nouvelle, qui ne changera pas, et il a abandonné le terrain indéfendable sur lequel il a bataillé pendant des années.

De plus, dans le temps qui s'écoula entre le 5 mars et la déclaration ministérielle, c'est-à-dire pendant que des négociations avaient cours entre la direction du Centre et le vice-chancelier von Papen, de graves incidents eurent lieu. Le 10 mars, à Essen, Göring déclara que « pendant que les filous rouges volaient, les noirs (c'est-à-dire les gens du Centre) faisaient le guet ». Le lendemain, à Carlsruhe, le nouveau commissaire du Reich pour l'État de Baden, M. Wagner, s'était écrié:

Le Centre catholique est le parti le plus maudit de l'Allemagne. Je l'abattrai par la force. Dans son sein se trouvent ces misérables créatures qui, pendant 14 ans, ont réduit le peuple allemand à l'impuissance. Ils peuvent mobiliser le monde entier. Si l'agitation continue, je ferai non pas fusiller les responsables, mais je les ferai pendre. (*La Croix,* 16 mars 1933.)

La déclaration de Hitler à l'égard des Juifs était, elle aussi, pleine de modération; néanmoins, tout au cours de ce mois de mars eut lieu une persécution foudroyante contre eux, avec l'assentiment passif de la police. Le 10 mars, dans son discours de Essen, Göring avait dit:

Je me refuse à faire de la police une force de protection pour les magasins juifs. La police protège quiconque agit honnêtement en Allemagne; mais elle n'est pas là pour protéger des coquins et des usuriers... J'aime mieux tirer quelquefois à faux. Tant pis! Je tire quand même. Qu'auraient fait nos adversaires, s'ils avaient conquis le pouvoir à notre place?

Si, en dépit des déclarations de Hitler, on traitait ainsi les Juifs, n'avait-on pas le droit de se demander si l'on tiendrait les promesses faites aux catholiques? Même avant la déclaration ministérielle, Stutzel, ministre de l'Intérieur de

Bavière, et Scheffer, président du parti populiste (catholique) bavarois avaient été arrêtés. Mgr Ulicka, à Gleiwitz, avait été frappé à la figure alors qu'il revenait d'une réunion. Le journal centriste, la *Germania,* avait été supprimé pour une semaine...

Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que les discussions, à l'intérieur du Centre lui-même aient été orageuses. Brüning se refusait à accorder les pleins pouvoirs à Hitler. Mgr Kaas était de l'avis contraire. Ce fut Mgr Kaas qui l'emporta. À la séance du 24 mars, tous les députés centristes, même Brüning qui s'inclina par esprit de discipline, votèrent les pleins pouvoirs. À sept ans de distance, il est facile de dire que Brüning eut raison. Jamais, au cours de sa longue histoire, le Centre catholique n'avait eu à prendre de décision aussi lourde de conséquences; il est émouvant de constater que les catholiques français, qui suivaient ces événements avec l'attention qu'on peut s'imaginer, ne firent pas de reproches au Centre pour avoir pris cette décision, encore qu'ils en eussent apprécié l'effrayante gravité.

XI

LE CONCORDAT

•

À peine arrivé au pouvoir, le gouvernement national-socialiste s'occupa de « synchroniser » (*gleichschalten*) les organisations existantes avec le national-socialisme. Les « pays » allemands, qui jouissaient toujours d'une certaine autonomie furent rapidement mis au pas.

Puis, on s'occupa des églises protestantes; au début d'avril, le groupe des « chrétiens-allemands », — représentant le paganisme le plus avancé parmi les protestants, — proposa à son Congrès d'unifier les 29 églises protestantes d'Allemagne en un seul organisme et de le « synchroniser » avec le nouveau Reich. Le 22 avril, le ministre-président de Mecklenburg-Schwerin nomma un « commissaire d'État pour l'Église luthérienne » qui fut chargé de cette affaire. Le 26 avril, Hitler donna au pasteur militaire Müller une mission identique pour toute l'Allemagne. La chose n'alla pas sans difficultés, — le président Hindenburg intervenant lui-même auprès de Hitler en faveur des églises qui voulaient maintenir leur autonomie spirituelle. Mais le 7 juillet, les églises protestantes étaient « synchronisées »; leur constitution fut approuvée le 14 juillet; le 23 juillet, eurent lieu les élections pour les collèges ecclésiastiques. Les « chrétiens-allemands » y obtinrent la majorité absolue. Désormais, les véritables protestants se trouveront uniquement dans l'opposition [1].

1. Cette histoire a été récemment racontée par le Rév. Dr A. S. Duncan Jones, Dean of Chichester, dans une petite brochure intitulée: *The crooked Cross* (MacMillan, Londres, 1940). La lutte du Pasteur Niemoller pour la liberté religieuse de son Eglise, ses courageuses prédications, son emprisonnement ont ému le monde entier.

Une telle synchronisation n'était guère possible avec les catholiques. Ici, au contraire, les autorités du IIIe Reich décidèrent de négocier directement un concordat avec le Saint-Siège. Trois concordats régissaient alors, en Allemagne, les rapports de l'Église catholique avec l'État; ils avaient été conclus avec la Bavière (1924), la Prusse (1929) et l'État de Bade (1932).

Le 9 avril 1933, le vice-chancelier Franz von Papen arriva à Rome où il était rejoint le lendemain par Göring. Le 12 avril, les deux hommes d'État allemands furent reçus successivement par Pie XI, et le lendemain, jeudi saint, von Papen assista à la messe du Saint-Père au cours de laquelle il remplit son devoir pascal.

On a appris peu de choses sur les négociations. Du côté romain, un des conseillers les plus écoutés fut Mgr Kaas, l'ancien président du Centre qui, le 5 mai, devait donner sa démission de président du parti. D'autre part, les journaux communiquèrent que « le 25-26 avril, à la suite d'une visite de l'évêque d'Osnabrück chez le chancelier Hitler, l'évêque et les représentants des archidiocèses s'unissent pour délibérer sur d'importantes questions de politique religieuse » et, le 26 avril, « Hitler a reçu Monseigneur Berning, évêque d'Osnabrück, avec lequel il s'est entretenu de questions religieuses en suspens ». Mgr Berning joua donc un rôle lui aussi. Un autre prélat, activement engagé dans les négociations, tout au moins à la dernière époque (juillet 1933), fut Mgr Gröber, archevêque de Fribourg.

Les points de vue à concilier étaient divers. Le vice-chancelier, M. von Papen, désirait rallier les catholiques allemands au nouveau régime, et donner à celui-ci la consécration d'une reconnaissance officielle de Rome. Il estimait que M. Hitler méritait cela, à cause de ses efforts contre le bolchevisme. De plus, le prestige acquis par le fascisme à la suite des Traités du Latran de 1929 n'avait pas manqué d'impressionner de nombreux catholiques ita-

liens. Mussolini était à l'apogée de sa popularité (les incidents de 1931, dont l'Encyclique *Non abbiam bisogno* avaient souligné le caractère néfaste, étaient réglés) et le national-socialisme avait des chances de se faire agréer comme une sorte de fascisme allemand. Même en 1937, après la publication de *Mit Brennender Sorge* un prélat autrichien devait exprimer son espoir que le national-socialisme, comme le fascisme, évoluerait dans un sens favorable à la liberté religieuse. M. von Papen, en 1933, pouvait d'autant plus aisément presser ce point de vue qu'en Italie, alors, on croyait assez facilement que Hitler n'était guère plus qu'un imitateur de Mussolini. De là, à sous-estimer les adversaires catholiques de M. von Papen, qu'on avait la tentation de comparer trop sommairement au vieux « parti populaire » italien dont les restes de prestige s'étaient évanouis lors des pactes du Latran, il n'y avait qu'un pas. Aussi, le climat de 1933 était décidément favorable à von Papen. Les chefs national-socialistes, on s'en rend compte aujourd'hui, voulaient « synchroniser » les catholiques d'Allemagne. Il fallait donc les exclure de toute « politique » qui ne fût pas celle du gouvernement national-socialiste, mais sous l'étiquette de « politique » (ils ne le dirent pas alors) à laquelle les catholiques se devaient rallier, ils rangeraient peu à peu tout le national-socialisme, — jusqu'à la doctrine raciste du mouvement. Le Saint-Siège était prêt à négocier avec le nouveau régime (pourtant si inquiétant, — dans une autre occasion, Pie XI n'avait-il pas dit qu'il était prêt à négocier « avec le diable en personne, quand il s'agissait du bien des âmes »), afin de sauvegarder pour les catholiques d'Allemagne la plénitude de la vie religieuse, en y comprenant l'enseignement catholique et l'action catholique. De plus, en concluant le concordat, le Saint-Siège montrait encore une fois à l'univers que l'Église catholique ne liait pas son sort à une forme de régime politique déterminé, mais qu'elle était prête à collaborer avec quiconque laisserait l'Église en liberté d'accomplir sa mission religieuse.

Deux faits, d'apparence contradictoire, dominèrent la période de négociations: l'attitude très large de Hitler lui-même qui, paraît-il, se montrait dédaigneux de toute question technique. Il voulait l'accord; peu lui importaient, semble-t-il, les termes de l'accord. Von Papen dira, le 22 juillet, à Maria-Laach:

> Lors des délibérations au sein du cabinet allemand, Hitler fit constamment preuve d'un esprit très large, afin de ne pas faire dévier par des critiques mesquines les grandes lignes qu'on devait suivre aussi bien en politique extérieure qu'en politique intérieure.

Il signera ce qu'on voudra, mais ensuite il fera également tout ce qu'il voudra, sans se soucier davantage du contrat signé.

Mais en même temps que le chancelier montrait cette « largeur d'esprit », d'innombrables incidents de persécution remplissaient les catholiques d'inquiétude. Le 3 mai, le gouvernement arrêtait quatre trains de pèlerins qui quittaient Cologne pour aller à Lourdes. En ce même début de mai, on arrêtait le vice-président du Reichstag, un député catholique et les administrateurs de la grande maison d'édition catholique, la *Görresgesellschaft*. Le rédacteur en chef du grand journal catholique rhénan, la *Kölnische Volkszeitung*, allait lui aussi en prison. Le 15 mai, on commença à parler de la loi « eugénique » sur la stérilisation.

Le 11 juin eut lieu un incident qui fit sensation dans toute l'Europe. 30,000 « compagnons », ou artisans, appartenant aux « *Gesellenvereine* » de Kolping s'étaient réunis en Congrès international à Munich avec autorisation du gouvernement national-socialiste. Ils furent sauvagement attaqués par les nazis, qui ne respectèrent pas les prêtres-aumôniers. Il y eut de nombreux blessés. Les injures lancées alors aux hunde, Schwarze Pfaffenbrut, Schweinepriester, Saupfaffe ». Des prêtres furent frappés avec des tringles d'acier et des matraques en caoutchouc. Un malheureux qui gisait à

terre, frappé par plusieurs nazistes, fut interpellé avec les expressions: « Saukatholik, verrecke! ». Ce fut la débandade. Les « compagnons » s'échappèrent aussitôt en Suisse, en Autriche, en Tchécoslovaquie, au Luxembourg, en Hollande, partout où il y avait des *Vereine* et décrivirent ce qui s'était passé. À Rome, on en fut plongé dans une véritable stupeur... Quelques jours après, on apprit que de nombreuses arrestations étaient opérées en Bavière; le ministre Wagner affirmait que tous les dirigeants du parti populiste bavarois (catholique) étaient arrêtés. De fait, le 26 juin, Mgr Leicht, président du parti Fritz Schäffer, le chevalier von Lex, le Dr Pfeiffer, le prince de Wrede, le baron Hirsch von Planegg, le Dr Hundhammer avaient été incarcérés; on arrêtait les prêtres dans le Wurtemberg, en Rhénanie, en Bavière pour les motifs les plus futiles. Durant les derniers jours de juin, dix prêtres furent arrêtés dans le Palatinat. Le 29 juin, Guido Gonella avait publié dans l'*Osservatore Romano* un article d'allure tout académique sur le racisme allemand. Le premier juillet, la *Correspondance Politique Internationale*, organe officieux du régime, accusa l'*Osservatore Romano* « d'avoir manqué de réserve dans les questions qui touchent à la politique mondiale ou à l'évolution politique intérieure d'autres pays. L'État allemand ne se laissera pas troubler et poursuivra inébranlablement même en cette matière de race, l'accomplissement de la tâche qu'il s'est fixée ».

Durant tout ce mois, les vedettes du parti national-socialiste multiplièrent les discours contre l'Église. Le ministre des cultes à Magdebourg, Goebbels à Hambourg, Sauckel à Weimar, Ley au Lustgarten de Berlin, attaquèrent les catholiques avec une violence inouïe « Nous prendrons nos mesures contre toutes les réactions y compris la noire », s'écriait ce dernier.

Au début du même mois de juin, les évêques allemands, réunis à Fulda, auprès du tombeau de saint Boniface, publièrent leur première pastorale sur la situation religieuse

dans leur pays, — la première de ces lettres collectives qui devaient devenir célèbres en Allemagne et dans le monde entier pour leur intrépide courage, — dans laquelle ils faisaient une mise au point sur toutes les questions fondamentales. Reconnaissant l'autorité de l'État, ils revendiquèrent les droits de la liberté individuelle; réclamant pour le peuple allemand sa juste place, le document s'élevait contre une politique de vengeance à l'extérieur, de violence à l'intérieur:

> Nous croyons que l'union nationale trouve sa réalisation non pas uniquement dans l'identité du sang, mais aussi dans l'identité des manières de voir et que, chez les membres d'un seul et même État, l'affirmation exclusive du principe de la race et du sang conduit à des injustices qui blessent la conscience chrétienne.

Puis la pastorale, encore une fois, revendiqua la liberté de l'Église dans le domaine de l'enseignement, de l'éducation intellectuelle, physique et sociale, dans le domaine de la charité, et dans le domaine de la presse.

Ce n'était pas la *Gleichschaltung* à laquelle tendaient les nazistes, et les incidents du 11 juin furent évidemment la réponse à la publication de la pastorale (elle parut, avec la date du 3 juin, dans la *Kölnische Volkszeitung* du 10 juin). On cherchait visiblement à intimider les catholiques. Quand M. von Papen vint à Rome, le 28 juin, il dut calmer de graves inquiétudes, et sa mission ne fut pas rendue plus aisée du fait que le 1er juillet, la chancellerie de la Gestapo annonça la suppression d'un grand nombre d'associations de jeunesses catholiques (entre autres le *Jugendbund deutscher Katholiken,* le *Windhorstbund,* le *Kreuzschar,* la *Sturmschar,* le *Volksverein für das Katholische Deutschland,* le *Katholischer Jungmännerbund.* M. d'Harcourt, auquel nous empruntons ces détails voit dans ces mesures d'intimidation un instrument de pression sur le Saint-Siège. Mais Franz von Papen semble avoir été doué d'une dextérité extraordinaire pour manœuvrer en même temps la menace et les concessions. Dans son discours au congrès des

Universitaires catholiques, réunis à l'abbaye bénédictine de Maria-Laach le 22 juillet, immédiatement après l'échange de signatures, il laissa entendre qu'on lui avait demandé des explications et exprimé des craintes. D'après le compte rendu de ce discours dans la *Deutsche Reichszeitung* du 27 juillet:

Papen donna au Pape l'assurance que l'Allemagne *ne le décevrait pas,* bien plus, que cet acte d'une importance mondiale était *la suppression spirituelle d'un nouveau Kulturkampf* et de cette attitude hostile de l'État en face de l'Église, occasionnée à tout propos par l'esprit libéral, car désormais la pensée chrétienne resterait la base de renouveau du Reich.

Pie XI se trouvait en présence d'assurances formelles données par les plus hautes autorités d'Allemagne. Le 8 juillet, le Concordat fut paraphé; l'échange de ratification eut lieu le 20 juillet. Nous ne ferons pas ici l'analyse de ce document. Signalons ceux des paragraphes qui devaient être violés plus effrontément dans l'avenir:

5. Dans l'exercice de leur activité sacerdotale, les ecclésiastiques jouissent de la protection de l'État, de la même façon que les employés de l'État...

4. Le Saint-Siège jouit de la pleine liberté de communiquer et de correspondre avec les évêques, avec le clergé et avec tous ceux qui appartiennent à l'Église catholique en Allemagne. Il en est de même pour les évêques et les autres autorités diocésaines dans leurs communications avec les fidèles pour tout ce qui se rattache à leur ministère pastoral.

Les instructions, ordonnances, lettres pastorales, bulletins diocésains officiels et tous les autres actes regardant le gouvernement spirituel des fidèles et émanant des autorités ecclésiastiques compétentes peuvent être publiés librement et portés à la connaissance des fidèles dans les formes usitées jusqu'ici.

17. La propriété et les autres droits des organisations ecclésiastiques de droit public, des fondations et des associations de l'Église catholique seront garantis conformément aux dispositions des lois générales de l'État...

21. La conservation et l'érection nouvelle d'écoles confessionnelles catholiques demeurent garanties...

24. Dans toutes les écoles élémentaires catholiques seront employés seulement des maîtres appartenant à l'Église catholique et offrant la garantie de correspondre aux particulières exigences de l'école confessionnelle catholique...

25. Les Ordres et Congrégations religieux sont autorisés à fonder et à diriger des écoles privées, aux termes du droit commun et des conditions fixées par la loi.

31. Les organisations et associations catholiques qui ont des buts exclusivement religieux, culturels et charitables, et qui, comme telles, dépendent de l'autorité ecclésiastique, seront protégées dans leurs institutions et dans leur activité...

En tant qu'il existe des organisations de jeunesse — sportives ou autres — soutenues par le Reich et par les Pays, on prendra soin de rendre possible à leurs membres l'accomplissement régulier de leurs devoirs religieux, les dimanches et autres jours de fête, et de faire en sorte qu'ils ne soient pas obligés à des choses non compatibles avec leurs convictions et avec leurs devoirs religieux ou moraux.

33. Les matières, relatives aux personnes et aux choses ecclésiastiques, dont il n'a pas été traité dans les articles précédents, seront réglées, quant au ressort ecclésiastique, selon le droit canonique en vigueur.

Un incident montra immédiatement la duplicité des dirigeants national-socialistes. Nous avons déjà fait allusion aux discussions sur la « stérilisation », lancées dès le 15 mai. Le 28 juin, un projet de la loi fut soumis au « Comité consultatif d'experts en les questions démographiques et sociales »; la loi fut approuvée le 14 juillet 1933, mais elle ne fut publiée que le 25 juillet; dans l'intervalle, le Concordat avait été signé.

Le 5 juillet, le Centre avait déjà cessé d'exister comme parti politique.

Avant de se dissoudre, il publia deux manifestes: l'un était du parti proprement dit, l'autre était de son président. M. d'Harcourt a souligné la dignité de ce dernier manifeste; en voici quelques lignes:

Le Centre a su donner à des millions d'Allemands, avec l'amour du pays et le respect de la dignité des autres, une conscience de leur devoir de citoyens d'État qui ne peut être pour le IIIe Reich

que d'un prix inestimable. Ces millions d'Allemands, qui ont appris à s'oublier pour le service de l'État et de la Nation, constituent, dans l'ensemble de la vie du pays, un facteur précieux, qui ne pourra et ne devra être négligé quand il s'agira de défendre l'État et le peuple contre les puissances de décomposition... Que l'heure de l'adieu soit une heure de respectueux souvenir à l'égard de nos grands chefs et aussi de sincère reconnaissance envers tous les fidèles de l'ancien drapeau...

Le 24 juillet, l'Association des Instituteurs catholiques décida d'entrer en liquidation à partir du 2 août; des pressions commençaient déjà à s'exercer contre l'*organisation scolaire catholique* et les *organisations ouuvrières catholiques.*

XII

« SYNCHRONISATION »

•

Deux paroles revinrent le plus souvent dans le vocabulaire allemand de 1933. L'une était la *Gleichstaltung*, la « synchronisation » des anciens groupes et des vieilles idées avec le nouveau régime; l'autre était la *Begeisterung*, l'« enthousiasme ». Le parti au pouvoir ne voulait pas de ralliées; si on voulait vivre, il fallait être enthousiaste. Cette atmosphère de sonneries et de fanfares, de discours et de défilés, créée à l'occasion du Concordat devait, dans la pensée hitlérienne, favoriser la « synchronisation ».

Celle-ci s'opéra d'abord dans la presse. La tâche était importante, car la presse catholique allemande était puissante et magnifiquement organisée. Elle comptait, avec la *Kölnische Volkszeitung*, et ses éditions pour d'autres villes rhénanes, quelques-uns des meilleurs journaux publiés en Allemagne. Bien informée, d'un jugement équilibré, elle faisait contraste avec les violentes feuilles national-socialistes, comme le *Völkischer Beobachter*, ou l'*Angriff*, qui déjà, dominaient la rue. Un grand procès monté contre la rédaction de la *Kölnische Volkszeitung* dès le début d'août 1933 indiqua aux journaux catholiques qu'ils devaient promptement se mettre au pas, sinon...

L'épiscopat déclara que, désormais, les journaux catholiques devraient appuyer l'État dans les questions politiques afin de garder leur indépendance dans le domaine religieux. Soumise à de fréquentes suspensions, obligée à publier des communiqués officiels qui, de plus en plus, traitèrent odieusement les catholiques, la presse catholique quotidienne se maintint difficilement et finit bientôt par disparaître.

Encore plus douloureuse fut la « synchronisation » de la jeunesse. La jeunesse national-socialiste était dirigée, depuis le 18 juin, par Baldur von Schirach. Le prénom de Baldur, emprunté à la vieille mythologie germanique, était déjà un programme. Cette jeunesse était éduquée entièrement dans les principes du national-socialisme par la lecture et l'étude du *Mythe du XXe siècle* et une littérature spéciale. Les vices contre nature qui se développaient dans ce milieu avaient, dès 1933, épouvanté Ludendorff lui-même qui, s'il était très anticatholique et aussi nationaliste que Hitler avait néanmoins gardé quelque respect pour l'enfance et la jeunesse. Il écrivit une brochure intitulée « Hors du marais brun », où il montra que l'homosexualité, qui atteignait dans les Sections d'Assaut hitlériennes des proportions inouïes, était un danger pour l'Allemagne. Et les jeunes filles n'étaient guère plus respectées!

Or, on supprimait à toute allure les associations catholiques. Initiatives locales, ou directives d'en haut? Le *Bulletin officiel du diocèse de Ratisbonne* (Deuxième moitié d'août 1933), demandait au clergé de « communiquer à l'évêché tant pour le passé que pour le présent, toutes les dissolutions d'associations catholiques, confiscations de biens, séquestres de maisons, oppositions aux comptes de banques de ces organisations, associations ou institutions ». Le mois suivant, le *Bulletin officiel du diocèse d'Augsburg* annonçait que « chez nous l'interdiction de tenir des réunions continue d'être en vigueur pour les associations catholiques. Cela est contraire au Concordat ».

Le 27 octobre 1933, 115 jeunes catholiques allemands vinrent à Rome en pèlerinage d'année sainte; ils portèrent avec eux la bannière du Christ, et les deux drapeaux allemands, dont le drapeau hitlérien à croix gammée qui, depuis mars, était devenu drapeau national. Pie XI, en les recevant, leur exprima son inquiétude. Nous citons le compte rendu de l'*Osservatore Romano* (29 octobre) :

Le Saint-Père déclare qu'il est très préoccupé et dans une grande inquiétude au sujet de la jeunesse allemande, inquiétude qui a aussi pour objet la religion en Allemagne...

Le Saint-Père a la conviction d'avoir fait tout ce qu'il pouvait faire et il veut faire toujours tout ce qu'il peut, spécialement en ce qui concerne cette jeunesse, qui est si chère à son cœur, qui est si chère au Cœur de Jésus au point même qu'on doit dire qu'elle est le premier amour du Rédempteur.

C'était là une raison spéciale pour les jeunes catholiques allemands de venir à Rome célébrer avec le Père de tous les fidèles cette année sainte de la Rédemption. Ils sont les « premiers aimés » du Rédempteur; c'est pour cette raison que le Saint-Père, toujours et partout vient à leur secours, les défend et les protège de toutes ses forces.

On en était là trois mois après la signature du Concordat! La jeunesse catholique d'Allemagne était attaquée et le Saint-Père, inquiet, « grandement inquiet », lui promettait de venir à son secours pour la défendre.

Quelques jours après éclatait un autre incident. Le 12 novembre devait avoir lieu le plébiscite en faveur du nouveau régime. Les évêques de Munich et de Freising adressèrent une lettre à leur clergé que nous reproduisons intégralement:

Le chancelier Ad. Hitler a invité la nation allemande à un vote qui doit avoir lieu le 12 novembre pour lui donner l'occasion à la fois de manifester devant le monde entier sa volonté de paix et de montrer qu'il approuve les discours sur la paix du chef du gouvernement. Les évêques d'Allemagne qui, de tout temps, du haut de leur chaire et par leurs lettres pastorales, ont donné la preuve de leur désir de voir régner la paix entre les peuples, saluent cette déclaration publique en faveur de la paix. Les catholiques, dans un sentiment à la fois patriotique et chrétien, élèveront donc leurs voix en faveur de la paix entre les nations et en l'honneur du peuple allemand dans l'égalité de droits.

Il ne s'agit point pour nous, dans le vote du 12 novembre, d'homologuer les événements et les divers arrêtés des derniers mois, événements et arrêtés qui nous comblent tout au contraire de chagrin et de souci. Il ne s'agit point pour nous de donner notre approbation aux mesures prises en Bavière contre les associations catholiques, ni à la manière dont on a profané le dimanche. Nous, évêques de Bavière, faisons confiance au gouvernement pour que,

en tout ce qui regarde la défense de la religion et de la moralité publique, la sanctification du jour dominical, l'école confessionnelle, la liberté et l'autonomie des associations catholiques, le Concordat d'Empire soit respecté et observé, pour que prennent un terme les expressions auxquelles se voit exposée la conscience catholique, pour que soit reconnue, dans l'État et devant la loi, l'égalité de droits des catholiques.

Dans le même sentiment de confiance, les catholiques de nos évêchés, participeront au referendum du 12 novembre et donneront leurs voix pour la concorde entre les peuples, pour l'honneur et l'égalité de droits de la nation allemande. Par là, les catholiques manifestent une fois de plus leur fidélité envers la patrie et leur plein accord avec les larges vues et les vigoureux efforts du Führer en vue d'éviter au peuple allemand les horreurs d'une guerre nouvelle et les atrocités du bolchevisme, d'assurer l'ordre public et de procurer du travail aux chômeurs.

Pour ce qui regarde en revanche le vote pour le Reichstag, nous ne voyons là qu'une question de parti politique, que conformément à l'article 32 du Concordat d'Empire, nous livrons à la libre appréciation et à la conscience individuelle des électeurs.

Le présent texte ne devra être reproduit que dans son ensemble et point par fragments.

La lettre était claire; elle encourageait les catholiques à donner leur adhésion au Führer, mais elle protestait contre les violations faites au Concordat.

Le samedi 11 novembre, dans tous les presbytères de Munich, des émissaires national-socialistes apportèrent un ordre formel: défense de communiquer aux fidèles le contenu de la lettre pastorale. Le même jour, tous les curés de campagne du diocèse reçurent un télégramme interdisant sans condition la lecture de la lettre en chaire. De plus, on afficha sur les murs d'immenses panneaux où l'on montrait le nonce en conversation avec Hitler. Le nonce protesta. On mit d'autres affiches.

Pourquoi les catholiques votent-ils pour Hitler?

1) Parce que le gouvernement tient à la sanctification du dimanche.
2) Parce que les associations catholiques jouissent maintenant d'une pleine liberté...

Etc. Pendant que la lettre des évêques était étouffée, on

proclamait le contraire de ce qu'elle avait affirmé, sur les murs des villes catholiques de Bavière. En même temps, on arrêtait les prêtres et on les envoyait au camp de concentration de Dachau, qui devait devenir si tristement célèbre dans toute l'Allemagne. Le 12 novembre, on annonça le procès contre le « *Volksverein für das Katholische Deutschland* » (Centre populaire pour l'Allemagne catholique), dans lequel on cherchait à impliquer les plus illustres catholiques allemands: l'ancien chancelier et candidat à la présidence, Dr Marx, le chef des syndicats, Dr Stegerwald, et plusieurs prêtres. Une atmosphère de délation régnait sur toute l'Allemagne. Une correspondance bavaroise comuniquait, en novembre 1938: « la prison encore, la prison toujours. Il s'est fait une spécialité de la chasse aux ecclésiastiques dont, durant les neuf derniers mois, il a été incarcéré davantage que pendant toute la durée du *Kulturkampf* ». Le Kulturkampf, c'était la vieille persécution que Bismarck avait lancée contre l'Église; ne pouvant plus se consoler que par des anecdotes, les Bavarois avaient inventé celle-ci:

Lieber Herrgott, mach mich stumm
Dass ich nicht in Dachau kumm (pour komme!)
Cher Bon Dieu, rends-moi muet
Pour que je n'aille pas à Dachau.

La lutte était commencée! Le premier dimanche de l'Avent, le cardinal Faulhaber montait en chaire et prêchait sur « l'Ancien Testament et sa réalisation dans le Nouveau ». Il dénonçait les erreurs que les « chrétiens allemands » cherchaient à répandre partout. Les autorités national-socialistes préconisaient les modalités de la loi de stérilisation, qui devait entrer en vigueur au début de 1934, et, à Rome, Pie XI dénonçait cette loi dans son discours aux cardinaux du 24 décembre 1933. Et, à la fin de cette année 1933, dans ce discours où, en général, il passait en revue les joies et les tristesses de l'année, le Pape n'avait pas un seul mot pour rappeler avec consolation le Concordat conclu cinq mois auparavant...

XIII

UNE CONDAMNATION DU SAINT-OFFICE

•

Le 9 février 1934, la Suprême Congrégation du Saint-Office condamna deux livres: *Le Mythe du XXe siècle* d'Alfred Rosenberg, et *L'Église Nationale allemande* de Ernst Bergmann. La première condamnation avait une importance particulière. Rosenberg, en effet, était le théoricien attitré du national-socialisme. Le 24 janvier précédent, Hitler l'avait chargé « de la surveillance de toute la formation spirituelle et intellectuelle et de l'éducation du parti et de toutes les associations synchronisées ainsi que de l'œuvre *Kraft durch Freude* ». La doctrine du *Mythe* était celle du parti national-socialiste. Tous les jeunes gens devaient étudier le *Mythe* qui servait de manuel officiel pour toutes les leçons sur le national-socialisme, données dans les innombrables camps, écoles et réunions du parti. La même doctrine était diluée dans les publications officielles des Sections d'Assaut, de l'Union des Jeunes Filles allemandes, de la Jeunesse hitlérienne, dans la grande revue du parti les *Schulungsbriefe* (Lettres de formation), etc. Dans son décret de condamnation, le Saint-Office donnait la citation suivante:

> Une foi mythique nouvelle surgit aujourd'hui: la foi mythique du sang; foi par laquelle on croit que la nature divine de l'homme peut être défendue par le sang; foi appuyée sur une science très claire par laquelle il est établi que le sang nordique représente le mystère qui se substitue aux sacrements antiques et les dépasse. (*L'Oss. Romano*, 14 février 1934.)

Essayons de faire une courte synthèse de la pensée de l'auteur naziste. Elle est quelque peu dispersée dans cet

immense recueil qui, plutôt qu'un traité systématique, est une sorte de somme de tout ce qu'un naziste doit savoir. Citons d'abord l'entrée en matières:

Nous sommes au début d'une époque où l'histoire du monde doit être entièrement écrite de nouveau... Un sens de vie jeune, mais qui a conscience d'être primitif, surgit et prend forme; une nouvelle conception de la vie est née et commence, avec résolution et force de volonté, à demander compte de leur raison d'être aux formes antiques, aux coutumes consacrées et aux valeurs traditionnelles, non plus dans un but de recherche historique, mais dans leur fond, non plus dans tel ou tel détail, mais dans leur ensemble, non plus dans leur surface, mais dans leur racine.

Le caractère de notre temps est le rejet de l'Absolu illimité et par suite d'une valeur suprême, organique, telle que se la figurait jadis le moi isolé, et qui tendrait à établir, pacifiquement ou par la contrainte, une communauté surhumaine de toutes les âmes. Tel était le but, naguère, de la *christianisation du monde* et de son salut par la foi chrétienne. Un autre but fut également le rêve de *l'humanisation de l'humanité*. (*Der Mythus,* 59-60e édition, Munich, 1935, p. 19.)

Ceci est le passé, voyons maintenant l'avenir:

L'histoire et l'œuvre de l'avenir seront non plus la lutte des classes, non plus la querelle des dogmes, mais la solution du conflit entre sang et sang, entre race et race, entre peuple et peuple. Et cela veut dire: lutte entre la valeur de l'âme et la valeur de l'âme... Mais les valeurs d'âme de la race, qui sont des énergies motrices sous la nouvelle forme du monde, ne sont pas encore devenues conscience vitale. L'âme signifie la race vue du dedans et, vice versa, la race est l'aspect extérieur de l'âme. Éveiller à la vie l'âme de la race c'est reconnaître sa haute valeur et assigner aux autres valeurs la place qui leur revient organiquement sous sa haute autorité: dans l'État, dans l'Art et la Religion. Le devoir de notre siècle est le suivant: d'un nouveau mythe de la vie faire surgir un nouveau type de l'humanité. (Introduction à la 1re édition, pp. 1-2.)

M. Rosenberg cherche dans le passé les racines de cette vie de l'humanité future qui renaît aujourd'hui en Allemagne. Il prend, comme point de départ, la vieille légende de l'Atlantide. Il estime que le monde civilisé tire son origine d'un continent perdu, l'Atlantide, qui existait quelque part entre l'Amérique du Nord et l'Europe. C'était le centre

préhistorique nordique de la civilisation. De là, la race nordique se lança à la conquête du monde. M. Rosenberg décrit cette invasion avec la précision d'un témoin oculaire:

Des escadrons de guerriers émigrèrent dans toutes les directions et furent les premiers types de l'ambition nordique, toujours renouvelée, de conquérir et de former. Ces courants humains naviguèrent sur leurs vaisseaux en forme de cygnes et de dragons dans la Méditerranée, en Afrique; par terre, ils allaient en Asie centrale jusqu'à Kuldscha, peut-être jusqu'en Chine; ils traversaient l'Amérique du Nord jusqu'au sud de cette partie du monde (25).

Le sens de l'histoire du monde a rayonné du Nord sur la terre entière, représenté par une race blonde aux yeux bleus, qui, à la suite de plusieurs grandes ondes, a déterminé l'aspect spirituel même dans les pays où elle devait ensuite décliner.

Ce sont les périodes de migrations: la marche des Atlantides sur l'Afrique du Nord, enveloppée dans la légende des magiciens; la marche des Aryens vers la Perse et l'Inde, entraînant les Doriens, les Macédoniens et les Latins; la marche des migrations germaniques; la colonisation du monde par l'Occident germanisé (28).

Ces grandes conquêtes présagent la marche civilisatrice du XX[e] siècle, celle des Aryens de la nouvelle Atlantide, du III[e] Reich, destinée à transformer spirituellement la face du monde, non par l'esprit, mais par le sang allemand de la race « aux cheveux blonds et aux yeux bleus ».

Les divinités de Perse, des héros d'Homère, de plusieurs peuplades palestiniennes, de l'Inde primitive, — autant d'expressions de la race nordique. Ce sont les dieux de lumière. La race nordique rencontra sur sa voie une autre race, celle des « Syriens-asiatiques » que l'on retrouve aussi dans les Étrusques.

Le christianisme: Jésus est aryen, nordique. Rosenberg avance deux hypothèses:

Les Amorrhéens fondèrent Jérusalem et ils constituaient la base de la race nordique dans la Galilée ultérieure, c'est-à-dire dans la « région des païens », de laquelle ensuite serait né Jésus (27).

Ailleurs, il cite un auteur allemand (E. Jung, *die Geschichtliche Persönlichkeit Jesu*, Munich, 1924) pour

exprimer un blasphème que nous hésitons à rapporter, — ne faut-il pas, pourtant, voir jusqu'où l'amour du « sang nordique » est poussé dans la nouvelle Allemagne ?

D'après le prédicateur chrétien syrien (IVe siècle), Jésus eut pour mère une femme danite (donc native de Dan) et pour père un Latin. Éphrem ne voit là rien de déshonorant et il ajoute: « Jésus tient donc son origine de deux grands et illustres peuples, l'origine maternelle des Syriens, l'origine paternelle des Romains. » Éphrem suppose que ce fait est universellement connu (p. 76).

Jésus serait donc né d'un adultère de Marie avec un soldat romain. Disons d'abord que saint Éphrem n'a jamais dit quoi que ce soit de semblable, mais qu'il a affirmé, au contraire, que « l'Écriture dit que l'un et l'autre, Joseph et Marie, étaient de la maison de David » (*Evangelii concordantis expositio*, Moesinger, Venise, 1876, p. 16). Ces racontars viennent d'ailleurs du Talmud, mais Rosenberg est prêt à emprunter aux juifs eux-mêmes, pourvu que Jésus soit de race nordique. Il l'estime pour cette raison:

La jeune génération doit considérer la grande personnalité du fondateur du christianisme dans sa propre grandeur, sans ces fausses mixtures dont des Juifs fanatiques comme Matthieu, des rabbins matérialistes comme Paul, des juristes africains comme Tertullien, ou des sophistes subtils comme Augustin ont fait un affreux mélange (13).

Rome, à cette époque, était déjà corrompue de mélanges étrusques et asiatiques.

Il allait donc de soi que, dans ces circonstances données, tout ce que Rome avait encore de caractère se dressât contre ce christianisme montant, d'autant plus que ce dernier constitua en plus de sa doctrine religieuse un courant politique absolument prolétaire et nihiliste. Du reste, les persécutions des chrétiens, qu'on s'est plu à décrire sous des couleurs trop sanglantes, n'étaient pas, quoi qu'en disent les historiens ecclésiastiques, un asservissement de l'esprit (le forum n'était-il pas ouvert à tous les dieux?), mais l'oppression d'un phénomène politique jugé dangereux par l'État (71).

Vient alors l'apologie de Marc-Aurèle, de Dioclétien (qui avait la peau blanche et les yeux bleus) (72).

L'Église catholique, par contre, se distingua toujours par son intolérance et sa cruauté, deux qualités de tout point contraires à l'esprit « nordique »:

Depuis le premier jour, le système romain a procédé, tant au point de vue du dogme que de l'organisation, avec une intolérance consciente et de principe; il a repoussé, pour ne pas dire haï, tous les autres systèmes. Là où il pouvait, il a employé l'excommunication, le bannissement, le feu, le glaive et le poison pour s'imposer, lui seul (156).

L'histoire des Albigeois, des Vaudois, des Cathares, des Arnoldistes, des Stedinger, des Huguenots, des réformés et des luthériens montre, avec l'histoire des martyrs du libre examen et la description des héros de la philosophie nordique, le tableau sublime d'une lutte gigantesque pour sauver les valeurs de caractère, pour sauver cet élément spirituel sans lequel il n'y eut jamais de mœurs occidentales ni nationales (88).

Et nous en arrivons ainsi à l'époque moderne.

Les dernières conséquences du système romain ont été tirées par le jésuitisme. La clef de voûte dans la philosophie du sorcier a été créée au concile du Vatican. Ce concile déclara que le sorcier, pour la durée de sa fonction, était un dieu, un dieu infaillible.

Dorénavant et strictement parlant, Jésus n'est plus représenté, mais remplacé par démission. Dieu est remplacé par le système romain, couronné par le sorcier doté de toute puissance et qui s'appelle le Pape... Jésus est évincé et la superstition syroétrusque, qui depuis le commencement a étouffé la personnalité de Jésus, est mise à sa place à titre de « tradition apostolique » (175).

De là vient la décadence de la civilisation européenne, que l'Allemagne doit restaurer:

La piété ecclésiastique, qui a revêtu dans la suite une forme nouvelle dans l'*humanité* maçonnique, a abouti à la sauvage dévastation de toute notre vie. Le dogme de la charité illimitée et de l'égalité de tous les hommes devant Dieu a donné naissance, d'une part, à la doctrine démocratique des droits de l'homme, négatrice de la race et de l'idée d'honneur, enracinée dans la nation, et d'autre part elle a littéralement transformé la société européenne en gardienne des simples d'esprits, des malades, des estropiés, des coupables faiblesses humaines (169).

Tout cela, c'est le christianisme négatif. À sa place, il faut, en écartant tous ces apports « orientaux, rabbiniques »,

etc., établir un christianisme « positif », c'est-à-dire, capable de fortifier la « volonté d'âme ». Voici quelle sera l'attitude du nouveau gouvernement vis-à-vis des chrétiens:

Il laissera libre place à toute conviction religieuse, il laissera prêcher librement les doctrines morales de forme différente, à la condition qu'elles ne fassent pas obstacle à la doctrine nationale, c'est-à-dire qu'elles fortifient la volonté d'âme; mais il devra faire dépendre la protection d'associations déterminées de leur attitude envers l'État national. C'est ainsi qu'est résolue la question des relations entre État, religion et Église. Un État vraiment allemand peut reconnaître aux Églises existantes, en plus de la parfaite tolérance envers elles, un droit à l'aide financière et politique dans la mesure où leurs activités ou leurs doctrines et leur activité pratique servent à développer la force d'âme. L'État devra donc protéger les réformes nouvelles comme les confessions anciennes. Ces réclamations nouvelles sont déjà manifestées sous une forme extrêmement nette.

De plus, il faut abolir une fois pour toutes le soi-disant Ancien Testament en tant que livre religieux. Ainsi se termine le vain effort fait ces derniers quinze siècles pour nous donner un esprit juif, effort auquel nous devons notamment la prédominance actuelle des Juifs.

Ensuite, l'homme de lutte, mais non pas l'homme politique d'État, doit renforcer le mouvement qui tend à la suppression des passages manifestement dénaturés ou superstitieux du Nouveau Testament (603).

Ceci n'est que le commencement. Une « Église nationale allemande » se formera peu à peu pour prendre la place de tout cela (611). Le crucifix disparaîtra des églises, en même temps que les sermons sur « le bouc prévaricateur qui est l'Agneau de Dieu, la mission donnée à saint Pierre de fonder l'Église catholique », etc. (615-616) ; on nettoiera les livres de cantiques des « hymnes à Jéhovah » (617).

Le *Mythe* parut en 1930, sous la responsabilité *personnelle* de Rosenberg (dégageant ainsi celle du Führer et celle du parti national-socialiste). Après que le national-socialisme arriva au pouvoir (1933), et plus encore quand Rosenberg fut chargé d'une mission importante dans l'éducation du peuple allemand, l'attitude officielle du parti

fut dictée par les principes de Rosenberg. On trouve, dans le *Mythe du XXe siècle,* la conception hitlérienne du concordat signé avec Rome. Le même ouvrage inspirera la campagne pour la suppression de l'Ancien Testament et l'épuration du Nouveau.

Les nazistes furent scandalisés quand ils apprirent la nouvelle de la condamnation:

> Nous devons dire que cette nouvelle doit être parfaitement incompréhensible pour tout Allemand qui partage les principes national-socialistes.
>
> Quelle preuve plus sublime que cette idée éternelle du sang, de la race et de la terre? Celui qui nie ces valeurs les plus hautes nie Dieu lui-même. Ainsi, non seulement le *Mythe* de Rosenberg n'est pas un livre antireligieux, mais au contraire c'est l'approfondissement le plus sublime et le rétablissement de toutes les valeurs éternelles qui continueront d'exister très longtemps après que la lutte pour les dogmes et les étroites idées confessionnelles aura été terminée. (Westdeutsche Beobachter, cité dans *Maasbode* du 27, 2, 1934.)

Les national-socialistes n'empêchèrent pas la publication d'une réfutation scientifique par un groupe de professeurs catholiques de l'Université de Bonn, mais toute polémique un peu plus populaire fut arrêtée. La doctrine de Rosenberg devait seule avoir libre cours en Allemagne.

XIV

« CHRISTIANISME POSITIF »

•

Rosenberg, nous venons de le voir, s'oppose au christianisme traditionnel, qu'il appelle christianisme négatif, auquel il reproche de diminuer l'homme au lieu de l'élever. Le chef naziste prône donc un christianisme « positif », capable de donner à l'homme une volonté plus forte, une énergie plus conquérante. Ce « christianisme positif » a été surtout propagé parmi les protestants qui ont constitué le « Mouvement de foi allemande ». Les principaux coryphées du mouvement sont, d'après M. Albert Béguin (le néo-paganisme allemand; *Revue des Deux Mondes* XXVII (1935), p. 282), M. Wilhelm Hauer, professeur à Tubingue, M. Ernest Bergmann, professeur de philosophie à Leipzig qui, dans un style calqué sur celui des vieux mystiques allemands, « prêche la polygamie, la repopulation et l'anthropothéologie », l'ethnologue Hans Günther, co-théoricien officiel du racisme avec Rosenberg, Krause, « auteur du fameux discours de novembre 1933, au Sportpalast de Berlin, sur le « Christ sans Croix », et d'autres encore.

Dans le décret par lequel il condamna l'ouvrage de Ernst Bergmann: *Die deutsche Nationalkirche* » (l'Église nationale allemande), le Saint-Office donna les motifs suivants:

L'auteur nie la religion chrétienne: le fait de la Révélation; la nécessité de la Rédemption par Jésus-Christ crucifié, et celle de la grâce divine. Il affirme que la religion chrétienne, et spécialement le catholicisme, n'est rien qu'une création de la culture sémitique et romaine, opposée en conséquence au tempérament allemand. L'auteur assure en outre que l'Ancien Testa-

ment représente un péril moral pour la jeunesse allemande; que le concept de la charité chrétienne est partout une cause de dégénérescence pour les peuples, parce qu'elle prend soin des infirmes et des débiles et qu'elle les autorise à procréer des enfants. L'auteur s'efforce de démontrer que le sang et l'espèce, dénommée vulgairement la « race », sont l'unique facteur du progrès culturel. Il estime qu'une nouvelle religion doit être instituée, qui substitue l'athéisme pur — à savoir le panthéisme — à la foi au Dieu personnel. L'auteur préconise en outre un nationalisme exagéré et absolument radical, tout à fait contraire à la doctrine et à la culture chrétienne. (*L'Oss. Romano,* 14 février 1934.)

Nous avons dit ailleurs comment les « chrétiens allemands », ceux qui se laissent endoctriner par MM. Hauer, Bergmann, Günther, etc., se sont emparés du gouvernement de l'Église protestante d'Allemagne. À cette occasion, le ministre des cultes de Prusse, M. Rust, né catholique, prononça à la radio de Berlin un important discours-programme qui fut relayé par les postes de tout le pays. Il peut être utile d'en citer quelques paragraphes:

Vous n'avez pas à vous dire, Messieurs les ecclésiastiques, que dimanche prochain vous serez obligés d'organiser une journée de prières. L'Église de Luther et de ses co-réformateurs n'est pas tout entière dans une douzaine de surintendants généraux qui ne parviennent point à s'adapter aux conditions du temps présent. Elle est formée de millions d'hommes et de femmes épris de Dieu qui, depuis des années, attendent en vain le mot décisif qui doit leur rendre la vie...

Pour l'instant, *je ne peux reconnaître la volonté de Dieu qu'en une seule chose: c'est en cet organisme vivant, dans l'être et la vie duquel je découvre le doigt de Dieu, c'est en la voix et la volonté de ma nation.* Si nous pouvions aujourd'hui rassembler cette nation, elle viendrait à nous, j'en suis certain. Et il n'en resterait pas beaucoup de votre côté, Messieurs. Nous en appelons à ce peuple, et nous ne voulons point mêler le nom de Dieu à ces débats.

Mais, j'en prends Dieu et l'histoire à témoin: je n'ai rien voulu de plus que ce que j'ai dit. *Si quelqu'un a le droit de se croire béni de Dieu, c'est bien l'homme qui entreprit avec sept ouvriers la régénération nationale.* C'est un prodige incompréhensible que Dieu vient d'opérer dans notre peuple et c'est pour cette raison que nous voulons rester sous sa main bienfaisante.

Nous croyons en vous, Dieu Tout-Puissant, Père infiniment bon, nous voulons être *un peuple pieux, un peuple uni, un peuple de combat. Et c'est parce que nous sommes un peuple de combat* que nous défilons devant vous. Nous le savons: de même que jadis, vous êtes toujours une ferme citadelle, un bouclier et une arme solide.

Nous avons ici les points principaux de la nouvelle doctrine: Dieu se manifeste dans la race allemande, — c'est même là sa seule manifestation à notre époque. Toute l'œuvre de Hitler est sanctionnée par le Tout-Puissant qui a fait, pour lui, un « miracle incompréhensible ». Divine est la *Gleichschaltung* du peuple « uni »; divine, aussi, la volonté de combattre au nom de Dieu.

Ce « christianisme » est compatible avec le culte des vieux dieux d'Allemagne. Ernst Bergmann prophétise:

Jamais nous ne deviendrons un peuple tant que nous aurons deux religions et deux Églises en Allemagne. De même que le national-socialisme a élu comme symbole l'ancienne croix gammée nordique, il devra rejeter loin de lui la croix du Golgotha. Le jour peut-être viendra où la croix d'Odal dominera la cathédrale de Cologne, et dans un avenir peut-être lointain, la cathédrale de Strasbourg aussi. (Cité dans *la Croix,* 22 mars 1933.)

Dans ces circonstances, il devenait de plus en plus difficile de distinguer entre le « christianisme positif » et le paganisme. Au début d'avril 1934, une nouvelle ligue d'adorateurs de Wotan se fonda sous le nom de *Ligue d'Irminsul.* (Irminsul était un des dieux de la vieille mythologie germanique.) Elle visait à réunir « les prophètes divins, les voyants, et les héros qui veulent agir dans l'esprit de ceux qui croient au dieu germanique ». Voici comment la nouvelle ligue affirmait sa foi en Dieu:

Nous croyons en Dieu, Dieu est l'unique valeur.

C'est l'affaire de chacun de chercher à se représenter Dieu, soit comme essence, soit comme force, soit comme personnalité. Dieu se manifeste dans l'âme humaine. Il est enfanté dans l'âme qui peut devenir le Graal du miracle divin.

Le Graal, nos lecteurs le savent, est, d'après les vieilles légendes chrétiennes, le calice dont le Sauveur se serait servi

à la Cène. La *Ligue d'Irminsul* tient le même langage que les chrétiens « positifs » Rust, Bergmann et Rosenberg. Paganisme ou christianisme « positif », c'est la seule religion qu'on rencontre dans les organes national-socialistes. Nous citons le numéro de mi-avril de l'organe officiel des Jeunesses hitlériennes (cf. *la Croix,* 24 avril 1934).

Quand ils entendaient Odin passer dans le frissonnement de son manteau bleu, quand ils suivaient des yeux la cavalcade sauvage des dieux à travers les airs ou qu'ils apportaient leurs sacrifices à Thor, le dieu paysan, ou qu'ils adoraient les symboles les plus brutaux de la fécondité, ces anciens Germains avaient gardé, jusqu'au jour où Charlemagne les courba sous la croix, la paix de l'âme, la liberté de former leur foi et leur volonté d'après les profondeurs de leur âme raciale. Bravant tous les hommes noirs, tout garçon allemand saura se décider. Nous ne troublerons pas le retour de l'âme allemande à elle-même en imposant de force aux jeunes Allemands des formes d'églises traditionnelles.

Tel est l'enseignement que les jeunes Allemands reçoivent, dans leur cours d'histoire, quand on commente la conversion des Saxons par Charlemagne. Aussi, la haine de la Croix et du Sauveur crucifié a-t-elle atteint une incroyable violence. Dans *le Nordland* du 26 juin 1934 nous lisons:

Il est extrêmement difficile pour un jeune nordique de s'imaginer un dieu exécuté; cette conception d'esprit nous est absolument étrangère parce qu'orientale.

Le 26 mai 1934, la revue *Westland* publiait une « Proclamation de la race nordique » en 27 articles; en voici les plus saillants:

2. Nous croyons à la révélation perpétuelle du Sublime par les lois éternelles de la race, par le sang et le sol.

7. Nous croyons et professons que le sens de la vie est l'expression des forces divines de race nordique qui se trouvent en nous.

9. Nous croyons à l'immortalité de l'homme nordique dans les héritiers de sa race et à l'éternité de l'âme nordique en tant que force du divin sur la terre et dans l'univers.

19. Les États des peuples de sang nordique doivent s'allier offensivement et défensivement contre toutes les autres races, tout en gardant leurs particularités historiques, telles que la diversité des différentes familles linguistiques des peuples germaniques.

Notons, à l'article 9, sous quel aspect les « nordiques » conçoivent la vie future. Ces « thèses » sont encore rédigées dans un style correct. Quand les national-socialistes écrivent pour les grandes foules, le ton académique disparaît, et nous trouvons des textes comme celui-ci qui parut vers la même époque dans le *Brunnen* (2e année, No 7) :

Est-ce que nous autres païens nous incommodons l'Église chrétienne? Est-ce que nous attachons à tous les carrefours des symboles offensant le sens esthétique, comme l'image d'un Jehoschuah exécuté et dégouttant de sang? Est-ce que Rome déteste en Allemagne la croix gammée, le signe de la grandeur d'une nouvelle Allemagne, qui est beaucoup plus vieux que la Croix du Christ, et qui est le signe du salut, pur et simple? Nous sommes ici chez nous, Messieurs, et nous n'avons pas l'intention de vous molester à Rome en y exhibant le symbole de l'homme nordique. Jamais vous ne comprendrez ceci, parce que vous n'êtes pas capables d'un tel effort intellectuel: en Allemagne, la croix gammée; partout ailleurs, si on le supporte encore, l'image du Juif exécuté.

Certains chrétiens qui sympathisaient avec le nazisme, ont avancé l'hypothèse que ces horreurs étaient répandues par les communistes qui, à la première époque, avaient pénétré dans les formations hitlériennes afin de les « travailler » du dedans. Ce sont les mêmes communistes, qu'on voulut rendre responsables des pratiques antisexuelles, qui se multipliaient dans les Sections d'Assaut. Il est difficile de s'arrêter à cette hypothèse. La haine du crucifix devait atteindre, en 1938 et en 1939, une intensité et une universalité telles que les grandes croix dressées un peu partout dans les provinces rhénanes, en Bavière et dans le grand duché de Bade, furent systématiquement profanées et détruites. Nous eûmes entre les mains plus d'une publication des S. S. — *Das Schwarze Korps,* par exemple, où les caricatures du Crucifix égalaient ce que les Sans-Dieu espagnols

avaient inventé. Le rédacteur en chef de cette feuille était un défroqué.

Le clergé était attaqué avec la même férocité que le Crucifix. Durant l'été de 1934, on répandit dans le pays de Bade, notamment à Mannheim et à Carlsruhe, de violents tracts contre le clergé et spécialement contre le cardinal Faulhaber. Les membres des Sections d'Assaut faisaient la distribution aux portes des églises. Nous citons:

La bande juive est chassée, mais la bande noire continue à exciter la population. Peuple allemand, combien de temps encore te laisseras-tu conspuer par le cochon noir? Il faut les frapper. Assez de Faulhaberies. Hommes allemands, femmes allemandes, mettez en bouillie ces tas de gueux. La main tendue au frère allemand; le poing sur la gueule du noir vicaire émeutier. Bientôt il aura sa récompense de Judas, la potence qu'il a bien méritée. Déjà les corbeaux l'attendent. Nous ne serons sauvés de ce gredin que lorsqu'il sera pendu. (Cité par *la Croix,* 5 août 1934.)

À l'occasion de leur conférence annuelle de Fulda (5-7 juin 1934), les évêques d'Allemagne publièrent une « Lettre Pastorale » sur la Rédemption et le Nouveau Paganisme. Cette lettre, à la suite de circonstances dont il sera question ailleurs, ne fut jamais lue en chaire. L'épiscopat allemand rappelait brièvement les principales erreurs de la « nouvelle foi: la foi au "mythe du sang" ». Erreurs contre la nature de Dieu, la divinité de Jésus-Christ; négation de la chute originelle, de la Rédemption par le Christ, des sacrements; attaques contre la catholicité de l'Église.

Cette doctrine néo-païenne est en opposition formelle avec le christianisme dont elle nie radicalement la doctrine, la morale et le trésor de grâces. *C'est une attaque ouverte contre la civilisation chrétienne* édifiée depuis mille ans par les meilleurs esprits de notre nation. Telle une étrangère, l'Église catholique... doit être chassée du sol allemand, où, soutenue par la foi de nos pères, elle se trouva si longtemps chez elle. (*L'Osservatore Romano,* 4 août 1934.)

La plus grande partie de la pastorale est une protestation contre les facilités accordées aux païens, les entraves imposées aux catholiques:

On répand ces flatteuses inventions dans les milieux les plus étendus de notre peuple et surtout parmi les jeunes gens. Dans des journaux, des périodiques, des brochures, par la parole et la gravure, on attaque et l'on outrage publiquement l'Église et ses serviteurs, on blasphème le Christ notre Rédempteur, on insulte l'infinie majesté de Dieu.

Nous ne pouvons plus nous taire quand un livre qui s'efforce de détruire radicalement, en les travestissant de toute manière, la foi à un Dieu, la religion chrétienne, le respect de l'autorité du Christ et de l'Église (le *Mythe* de Rosenberg. — *Note de l'A.*) est propagé dans les écoles, parmi les maîtres, dans les cours de dirigeants, dans les camps de travail civique et qu'on prétend le donner pour base aux idées générales ainsi qu'à la formation intellectuelle de toutes les classes de la nation.

Puis la pastorale proteste contre les vexations infligées aux catholiques.

Chers diocésains, en cette heure grave, nous venons d'exprimer une nouvelle fois, franchement et courageusement, le douloureux souci qui nous oppresse en face de ces attaques ouvertes du néo-paganisme contre Dieu et sa vérité, contre le Christ et la religion de la Croix, contre l'Église et son rôle sanctificateur au milieu de l'humanité.

Suivent des conseils et exhortations aux divers groupes de fidèles. On en était arrivé là moins d'un an après la signature du Concordat, un an et trois mois après l'avènement de Hitler au pouvoir. L'attaque naziste contre la religion était plus rapide que celle des bolcheviques, en URSS.

XV

LE 30 JUIN 1934

•

Hitler était au pouvoir depuis un an et quatre mois, mais il ne se sentait pas en pleine sécurité. Les *Sections d'Assaut* qui l'avaient porté au pouvoir s'agitaient, trouvant que leurs services n'étaient pas assez récompensés. Le fondateur et chef des Sections d'Assaut, Röhm, continuait à traiter Hitler en vieux camarade révolutionnaire; il le tutoyait, il lui imposait son point de vue avec une familiarité déplaisante; il prétendait à ce que ses Sections d'Assaut prennent le pas sur l'armée régulière, et il estimait que Hitler, devenu chancelier, pourrait montrer moins de majesté à l'égard des vieux compagnons auxquels il devait tout. Pour asseoir son pouvoir sur une base solide, Hitler recourut à la terreur. La nuit du jeudi au vendredi (29-30 juin 1934), il vint en avion à Munich, surprit Röhm dans une orgie, l'arrêta, le fit fusiller. Göring, resté à Berlin, fit une « épuration » semblable. Jusqu'au 2 juillet, ce fut la terreur dans toute l'Allemagne. Les exécutions étaient faites avec une rapidité foudroyante, théâtrale. Les gens s'enfuirent en toute hâte, et de la seule région d'Oppeln, en Silésie, 2,000 personnes vinrent en Pologne.

Personne n'a jamais su combien il y eut de victimes. Hitler, en se justifiant devant le Reichstag, le vendredi suivant, parla de 71 victimes. Des additions précises de noms connus élèvent ce chiffre jusqu'à 255. Pour le reste, on ne sait rien. On parlait, en Allemagne de 1,400 à 1,500 victimes; une liste préparée par le Ministère de la Justice qui n'avait pas été mêlé à l'affaire, comportait 1,184 noms.

Il y eut aussi, du 30 juin au 2 juillet, d'innombrables arrestations dont 13,000 furent maintenues. Le 25 juillet suivant, les nazis pénétrèrent à Vienne et assassinèrent le chancelier Dolfuss. Désormais, les Allemands savaient qu'ils avaient un maître.

On déclara alors que les Sections d'Assaut de Röhm avaient conspiré contre Hitler. L'occasion était trop belle pour se débarrasser des gêneurs. Un nombre considérable de catholiques éminents tombèrent à la même occasion. D'autres furent gravement menacés.

À la vice-chancellerie, on surprit les deux secrétaires de Franz von Papen, et on les fusilla à leur table de travail sans donner d'explications. Ces deux catholiques, Edgar Jung et von Bose étaient le « cerveau » et le « bras droit » du vice-chancelier. Leurs jeunes femmes devinrent folles, Les deux autres secrétaires, dont la nièce du rév^me^ abbé primat des Bénédictins, furent enfermés dans la cave. Von Papen lui-même, recherché pour être tué, fut sauvé par une intervention du général von Fritsch, qui, durant ces journées, sauva de nombreuses victimes, et tint tête à Göbbels en personne. Von Fritsch sera mystérieusement tué, nos lecteurs le savent, lors de la guerre de Pologne. Von Papen, le lendemain de l'assassinat de Dollfuss, fut envoyé à Vienne où il prépara l'invasion hitlérienne; il fut ensuite, jusqu'en 1939, ambassadeur du Reich en Turquie, à Angora.

Au Ministère de l'Intérieur, Klausener, président de l'*Action catholique* d'Allemagne, fut tué dans son bureau de travail. Madame Klausner insista pour obtenir le corps. Quelques jours après, en lui envoyant par la poste les restes incinérés de son mari, on lui fit savoir qu'il s'était « suicidé ».

Le président des Jeunesses catholiques, Adalbert Probst, était en visite chez l'aumônier général. Il fut arrêté. Quelques jours plus tard, on déclara à sa jeune femme

qu'il avait été tué parce qu'il cherchait à s'échapper, mais on refusa de lui remettre le corps.

L'ancien rédacteur en chef des *Münchener Neueste Nachrichten*, Gerlich, était en prison depuis un an. Converti à la suite des événements de Konnersreuth, il préparait ses compagnons à la mort. Il dit à von Kahr, l'ancien ministre de Bavière:

> Vous retrouverez probablement la liberté. Pour moi, mon sort est fixé. J'ai eu en mains des pièces trop compromettantes pour Hitler. Il le sait. Tout ce que je vous demande est de protester énergiquement le jour où vous entendrez dire que je me suis suicidé.

Gerlich et von Kahr furent abattus l'un et l'autre à coup de pistolets.

Parmi les autres catholiques distingués, massacrés à Munich, nommons le Dr Fritz Beck, fondateur de la Maison de l'Étudiant et de l'Entr'aide universitaire allemande, un des professeurs les plus éminents de l'université, et le vieux Dr Heims, qu'on appelait le « Docteur paysan ». Le Dr Heims était une des personnalités catholiques les plus marquantes de Bavière. Il avait été directeur des associations paysannes bavaroises et avait fondé, après la guerre, le parti populiste bavarois. Il était presque octogénaire et aveugle. Il fut tué quand même. Plus tard, on apprit aussi que M. Schmidt avait été tué.

D'autres personnalités avaient été mises sur la « liste noire ». Le chancelier Brüning, averti à temps du sort qui le menaçait, quitta l'Allemagne. Le rédacteur de la « Correspondance catholique », le P. Friedrich Muckermann, s'échappa juste à temps de Münster; il avait été averti d'avance lui aussi.

Mais qu'arrivait-il, dans l'intervalle, à la lettre pastorale des évêques allemands, dont nous avons rapporté quelques passages à l'article précédent? L'auteur, très bien informé de *Ce qui se passe en Allemagne* (*La Bonne*

Presse, Paris, 1935, p. 126 ss.), nous donne à ce sujet d'édifiants renseignements. Le texte, arrêté le 7 juin 1934, tomba par une fuite inexplicable dans les mains du Ministre de la Propagande, le Dr Joseph Göbbels. Celui-ci se rendit compte qu'une telle pastorale, paraissant immédiatement avant ou après le massacre de juin, aurait un effet sensationnel sur la population catholique. Il convoqua aussitôt à Berlin l'archevêque de Fribourg et l'évêque d'Osnabrück, et engagea avec eux des négociations au sujet du Concordat, particulièrement, des organisations de jeunesse. Le 25 juin, de fait, les négociations s'ouvrirent. Du côté naziste, il y avait MM. Baldur von Schirach, Führer de la Jeunesse hitlérienne, et le Dr Ley, président du « Front du Travail »; le surlendemain, trois jours avant le massacre, Hitler reçut plusieurs évêques de Prusse, et leur promit (c'est l'évêque du Münster, Mgr le comte von Galen, qui rapportera plus tard cette conversation) qu'il « donnera l'ordre formel au parti national-socialiste et aux organes de l'état d'empêcher à l'avenir toute propagande en faveur du néo-paganisme ». Le jour même, Göbbels fit publier dans la presse que « les négociations entre les évêques et le gouvernement sont en très bonne voie ». Il ne restait qu'à retirer la pastorale qui « alors que les circonstances étaient si favorables aux catholiques » (c'est Göbbels qui parle: — nous sommes à la veille de l'assassinat de Klausner et de Probst), risquait d'envenimer les choses et de compromettre les catholiques. L'évêque de Mayence avait déjà donné le texte à l'imprimeur, qui en tira une édition populaire à bon marché. Elle fut retirée. L'évêque de Limburg envoya le document dactylographié aux curés avec la note « Ne pas lire en chaire ». Les évêques hésitèrent, décidèrent de ne pas lire la lettre épiscopale le 1er juillet.

La lecture fut alors remise au 8 juillet, mais le 30 juin eurent lieu les assassinats dont il a été question plus haut.

La lettre ne fut jamais publiée en Allemagne; on n'en connaît pas d'édition allemande. Elle parut dans l'*Osservatore Romano* du 4 août.

La persécution, si elle ne s'arrêta pas durant le reste de l'année, fut conduite avec plus de réserve. Pourtant, le 4 septembre, le cardinal Bertram se voyait obligé de protester à nouveau contre les « invectives offensantes et accusations diffamatoires » lancées contre le clergé et les associations de Jeunesses catholiques par « des personnalités très en vue » qui avaient fait une tournée de discours à travers son diocèse. Le cardinal Faulhaber, prêchant lors de la béatification de Conrad von Parzham, parla avec beaucoup d'énergie contre le néo-paganisme. En général, il y eut un peu d'accalmie. Le plébiscite de la Sarre était proche, et l'on tenait beaucoup à ce que les populations sarroises rentrent dans le Reich. Mais les dirigeants nazistes ne cachaient pas leur dessein: « Attendez, disaient-ils, que le plébiscite soit fini. » De fait, à la fin de 1934, ils recueillaient déjà des informations de toute sorte sur le clergé catholique, dans le but de lancer les campagnes infamantes de 1935.

XVI

LE PLÉBISCITE SARROIS

•

Nous arrivons à un tournant d'extrême gravité dans toute l'histoire du mouvement national-socialiste: le plébiscite de la Sarre pour le retour à l'Allemagne, tenu le 13 janvier 1935 sous l'égide de la Société des Nations.

La Sarre est un petit territoire qui se trouve entre l'Alsace et le Luxembourg; sa population n'est guère que d'environ 770,000 habitants. Au traité de Versailles, il avait été décidé que le territoire serait gouverné durant 15 ans par la Société des Nations, — les Français pourraient exploiter, dans l'intervalle, ses précieuses mines. Au bout de 15 ans, un plébiscite déterminerait si la population voulait retourner à l'Allemagne, s'unir à la France, ou maintenir le *statu quo*. Durant ces quinze ans, la Sarre continua à rester sous la juridiction des évêques allemands de Trèves et de Spire. À part quelques communistes ou socialistes, la population de la Sarre était à peu près exclusivement catholique.

Le plébiscite du 13 janvier se compliquait, pour les Sarrois, du fait que l'Allemagne était gouvernée par Hitler, dont l'action antireligieuse avait reçu, à l'étranger, une large publicité. Les Sarrois, en général, se sentaient allemands. Le retour à l'Allemagne, cependant, signifiait qu'ils se trouveraient sous le régime national-socialiste. De plus, le plébiscite sarrois était, depuis le 5 mars 1933, le premier vote *libre* que des Allemands pouvaient faire. Toute liberté de vote, en effet, avait été éliminée en Allemagne. On put bien le voir le 19 août 1934 quand, après la mort de von

Hindenburg, Hitler se fit plébisciter président du Reich allemand. Les pressions exercées furent inouïes. On avait installé dans les séminaires et dans la plupart des communautés catholiques des bureaux de vote spéciaux où seuls pouvaient se présenter les membres de ces communautés. C'était, pour les protestataires catholiques, inviter les représailles, — qui d'ailleurs ne tardèrent pas à venir. Ainsi, les religieuses de l'hôpital Sainte-Marie, à Düsseldorf, émirent un vote négatif au 50%. L'hôpital fut boycotté officiellement. Les fraudes électorales dépassaient l'imagination, comme on put le voir en enquêtant discrètement dans les villages. Près d'Aix-la-Chapelle, une commune avait donné 83 votes négatifs; les nazistes retournèrent le chiffre, et écrivirent 38. Ailleurs, il y eut 2 *non* et 54 *oui*. Le curé, qui avait voté *non* avec sa sœur, s'inquiéta et fit sa petite enquête; il se tranquillisa en découvrant lui-même au moins 40 *non*. Dans une autre localité, cette fois en Bavière, un avocat déclare: « Ma femme, mon fils et moi avons voté *non*. Or, on a proclamé *oui* à l'unanimité. » Les catholiques, s'ils le voulaient, pouvaient émettre en Allemagne un vote défavorable à Hitler; ils savaient que c'était un acte courageux, mais sans aucune utilité pratique.

Il n'en était pas de même dans la Sarre, où les catholiques pouvaient accorder un triomphe ou infliger un échec à Hitler. D'autre part, dans ce vote, il ne s'agissait pas seulement de Hitler, il était question de l'Allemagne elle-même. Ce fut un douloureux drame de conscience, mais d'une incalculable portée.

Le Saint-Siège maintint une attitude de rigoureuse neutralité. Les évêques de Trèves et de Spire déclarèrent à plusieurs reprises qu'ils ne voulaient pas influencer l'opinion politique des catholiques sarrois. Les Français observèrent la neutralité la plus absolue, et il est édifiant de constater avec quel scrupule la commission de la Société des Nations, composée presque exclusivement d'anciens neutres (à part un Anglais et quelques Italiens; ces derniers,

en général, favorables à l'Allemagne), maintint l'impartialité. Les nazistes, d'autre part, agirent avec la plus grande énergie. De tous les pays d'Europe, et même du Nouveau-Monde, ils rapatrièrent pour l'occasion (gratuitement, cela va sans dire), ceux qui avaient le droit de vote. Ils les recevaient, en Allemagne, avec fanfare et drapeaux. Nous étions à Aix-la-Chapelle quand un convoi de ces électeurs était dirigé sur la Sarre. On les avait formés en procession; la place de la gare était pavoisée de croix gammées. Nous voyons encore quelques religieuses emboîtant le pas au son de la fanfare... On respecta, alors, l'habit religieux, s'il était porté par des Sarrois qui pouvaient voter.

Toute la propagande national-socialiste avait pour objet d'assurer les Sarrois de la bienveillance national-socialiste envers la religion. Le 26 août 1934, il y eut à Cologne un grand meeting pour le retour de la Sarre. Hitler prit la parole et déclara que le Troisième Reich respecte la religion, qu'il « n'avait pas pris et ne prendrait pas de mesures contre l'Église ». Au début de septembre 1934, on organisa, pour les Sarrois, un grand pèlerinage à Oberammergau, et au vénéré sanctuaire bavarois de Notre-Dame d'Altötting. À Munich, le secrétaire d'État Dauser fit un discours aux pèlerins et leur dit: « Christianisme et national-socialisme sont étroitement unis. » Et le curé organisateur du pèlerinage pouvait s'écrier:

> Directeur de trois trains de pèlerins catholiques, j'ai pu me convaincre que tout ce qui se répète à l'étranger sur les catholiques en Allemagne est mensonge.

On distribuait aux pèlerins des illustrés rédigés par des commissions antibolcheviques, où l'on reproduisait, pour s'en scandaliser, des caricatures bolcheviques antireligieuses. Le national-socialisme posait en défenseur de la religion. À Cologne, on organisa une gigantesque exposition sur la Sarre: Ne rappelons pas avec quelle maîtrise les impresarios nazis décrivaient les « horreurs » commises par les Français dans le territoire sarrois et ailleurs! Avec quel art,

par contre, on savait montrer que la religion catholique, en Sarre, empruntait tout son art à l'Allemagne. Ses cathédrales étaient en style « allemand »; au-dessus de quelques incunables, l'inscription: « Depuis trois siècles, le sacerdoce catholique écrit sur l'histoire de la Sarre et reconnaît son caractère germanique. » On donnait des statistiques sur les Congrégations religieuses d'hommes et de femmes; on montrait que leurs maisons mères étaient en Allemagne, etc.

D'autre part, le clergé allemand lui-même fit beaucoup pour encourager les catholiques sarrois à voter pour le retour à l'Allemagne. Ils estimaient, peut-être, qu'une nouvelle affirmation patriotique de leurs compatriotes montrerait combien les catholiques allemands sont fidèles à leur patrie. Dès le 29 juillet 1934, 50,000 Sarrois s'étaient réunis au stade de Kieselhumes, près de Sarrebrück, avec la participation des deux évêques de Spire et de Trèves; ils envoyèrent des télégrammes de fidélité au pape et au président von Hindenburg, alors mourant. Voici le texte de ce dernier télégramme:

A M. le Président du Reich von Hindenburg, Neudeck.

50,000 jeunes gens et jeunes filles catholiques du territoire de la Sarre, réunis à Sarrebrück autour de leurs évêques de Trèves et de Spire pour manifester la foi catholique, adressent, de la Marche Ouest de l'Allemagne, au chef du Reich allemand, leur salut de fidélité inébranlable.

Signé: Ludwig Sebastian, évêque de Spire,
Franz Rudolf, évêque de Trèves.

Le 26 décembre 1934, les cinq évêques de la province ecclésiastique de Cologne recommandaient des prières spéciales pour le jour du plébiscite:

Nous prescrivons donc qu'au dimanche susdit, dans toutes les églises, on récite avec les fidèles, à la suite de la prière générale, trois Pater et trois Ave Maria, afin que le plébiscite de la Sarre aboutisse à un résultat favorable à notre peuple allemand.

Il y eut d'autres manifestations de ce genre.

Le 13 janvier, le plébiscite eut lieu. Sur 528,005 inscrits, 477,119 votèrent pour l'union à l'Allemagne, 46,513 pour le

statu quo, 2,124 pour l'union à la France; il y eut 2,249 bulletins blancs ou nuls. Sans doute, les Sarrois n'avaient pas l'intention, par cette majorité formidable, de plébisciter Hitler. Ils votaient pour l'Allemagne, tout en acceptant le Führer, songeant peut-être que le Führer n'était pas immortel, ou qu'il était plus noble de partager les souffrances et la persécution en commun avec leurs frères allemands. Mais ces réserves, exprimées ou implicites, n'intéressaient pas Hitler et ses nazistes. Ils savaient, désormais, que les catholiques pourraient multiplier les votes négatifs et inutiles à l'intérieur du Reich, mais que *chaque fois que la question était posée sur le terrain national, les catholiques marcheraient.* Sans vouloir insinuer que les catholiques sarrois préférèrent la grandeur de l'Allemagne à leur propre liberté religieuse, on peut et doit dire que telle fut la conclusion qu'en tira Hitler. La justesse de cette remarque sera confirmée par l'attitude de nombreux catholiques dans le pays sudète et en Autriche. Un échec pour Hitler, le 13 janvier 1935, eût pu changer le cours de l'histoire de l'Europe et peut-être du monde entier. On nous permettra de regretter, jugeant avec le recul de plusieurs années, que cet échec n'ait pas eu lieu. Il est pénible de constater, en tout cas, que la persécution, qui devait s'abattre sur toute l'Allemagne avec une violence inouïe aussitôt après le plébiscite, fut particulièrement acharnée dans la Sarre.

XVII

LA PERSÉCUTION

•

Le plébiscite sarrois signifia aux dirigeants national-socialistes que, désormais, ils n'avaient plus à ménager les catholiques. Il restait, sans doute, à faire rentrer dans le Reich l'Autriche, le pays sudète, Dantzig, et certains districts de Pologne, mais Hitler savait déjà que nombre de ces Allemands du dehors étaient des nazistes aussi enragés que ceux du Troisième Reich. Il n'ignorait pas que des masses encore plus nombreuses étaient déchirées par une double loyauté: celle qu'elles sentaient pour l'Allemagne, qui les fascinait par l'auréole de rude puissance que le national-socialisme lui avait donnée, et celle qui les reliait à Rome et à leur foi millénaire. Ceux-là, il les « aurait » comme il avait eu les catholiques sarrois. Quant aux protestataires décidés, qui, sous l'énergique impulsion, d'abord de Dollfuss, puis et surtout de Schuschnigg dont l'œuvre patriotique autrichienne ne sera jamais assez estimée par l'histoire, il les écraserait au moment opportun. On pouvait donc travailler à « l'unité » allemande, et mener de front l'attaque contre les « hommes noirs » (Rosenberg) ou, suivant l'expression encore plus hideuse de Göring, les « rats noirs ».

Pour comprendre le caractère spécial de la lutte allemande contre l'Église, il peut être utile de la comparer à d'autres persécutions. En France, au début du siècle, la Franc-Maçonnerie supprima d'emblée les Ordres religieux et confisqua les revenus du clergé. Elle le fit au nom d'un idéal « humanitaire » et « philosophique ». Cette persécu-

tion, en grande partie, manqua son but, car le clergé, privé de ses moyens de subsistance, alla au peuple, travailla avec plus d'ardeur, pénétra plus profondément dans la vie même de la nation. Quant aux Ordres religieux, la mesure générale prise contre eux, si elle eut des effets désastreux, surtout dans le domaine de l'enseignement, ne fit que renforcer à leur égard la loyauté des catholiques de France. Non seulement les Ordres religieux ne périrent point, mais, après quelques années, ils reprirent au plein jour la place à laquelle ils avaient droit, et cela, non à cause d'une permission de l'autorité, mais parce qu'ils étaient appuyés par l'opinion publique.

Ailleurs, au Mexique, par exemple, on massacrait le clergé. C'était en faire des martyrs et exalter jusqu'à l'enthousiasme la ferveur des fidèles.

En Allemagne, le but fut de séparer l'Église de la vie nationale, *de tuer le clergé dans l'âme des fidèles et surtout de la jeunesse*. Aussi, le national-socialisme procéda avec une habileté satanique. Non seulement on ne confisqua pas les églises, les presbytères, les œuvres rigoureusement religieuses, mais on maintint le traitement du clergé. Hitler dira plus d'une fois combien l'entretien du culte coûte au peuple allemand, en plein régime national-socialisme. Sans doute, il n'y avait pas à cela grand mérite, puisque le fonds du culte était assuré par un impôt spécial, prélevé légalement sur les catholiques et les protestants, mais tandis que l'ensemble du peuple était soumis à un régime austère, autant à cause des difficultés économiques générales que par suite des privations entraînées par le réarmement allemand, le clergé pouvait maintenir un train de vie modeste, mais confortable. On eût tôt fait de paralyser la charité catholique, merveilleusement organisée par le *Caritasverband,* tandis que le « *Secours d'Hiver* » national-socialiste, qui accapara les œuvres d'assistance publique, connut un prodigieux essor. De là à faire conclure au peuple que tout ce qui était utile et humain se faisait dans le parti, et que

l'Église n'était qu'un parasite, il n'y avait qu'un pas. On ne supprima pas d'emblée les Ordres enseignants, mais on s'appliqua à faire passer les religieux et les religieuses pour autant de criminels de droit commun. Tel fut le motif des « procès de devises », menés avec un retentissement colossal en 1935 et 1936, et plus encore des « procès de mœurs », intentés au cours des années 1935, 1936 et 1937. Si les fidèles fervents ne se laissaient pas troubler par ces immondes attaques, la jeunesse et, surtout, l'enfance en étaient terriblement impressionnées. En même temps, et cela arriva immédiatement après le plébiscite sarrois, on condamna des prêtres et des religieuses, ayant fait vœu de chasteté à *la honte de la stérilisation.* Tout ce que l'on put obtenir fut que ces malheureux aient accès à des établissements « fermés », — tel est le sens d'une circulaire du Ministère de l'Intérieur du 6 février 1935. Cette mesure était prise, bien entendu, parce que ces prêtres et religieuses souffraient de « maladies héréditaires » qui eussent pu souiller le sang allemand.

Mais tandis qu'on continuait à autoriser légalement les Congrégations religieuses, tout en les couvrant d'infâmes calomnies, on restreignait peu à peu leur champ d'action. Ici, on fermait quelques écoles, là on interdisait de recevoir de nouveaux élèves, ailleurs, on n'autorisait qu'un certain nombre de classes. Parfois, le Supérieur religieux protestait discrètement auprès des autorités et on rendait une parcelle de ce que l'on avait ôté; parfois, après de longs pourparlers, on l'écartait en disant que sa requête était inadmissible. On comprend l'angoisse des Supérieurs religieux, divisés entre l'indignation et la prudence. Car, s'ils protestent, ils risquent de tout perdre. Si on leur enlève une classe, ils pourront peut-être garder les autres; si on ferme un collège, les autres ne seront-ils pas épargnés? Si tous les collèges disparaissent, il y aura encore la prédication. Si les meilleurs orateurs reçoivent le *Redeverbot,* l'interdiction de prêcher, parce qu'ils ont trop d'influence, d'autres peut-être pourront

continuer à commenter, quoique plus prudemment, l'Évangile du dimanche. De plus, de fréquentes arrestations parmi les membres du clergé, envoyés aux camps de concentration, d'où viennent les rumeurs les plus sinistres, énervent le pouvoir de résistance. Peu à peu, l'atmosphère de délation, de soupçon, de terreur que les théoriciens de la « guerre des nerfs » avaient déjà si bien développée, affaiblissait des volontés fortement trempées. En Allemagne même le visiteur étranger avait toutes les peines du monde à s'informer. Plus d'un prêtre allemand, en arrivant en Italie, en Suisse ou en France parlait avec tant de circonspection qu'il faisait pitié. Il ne savait pas comment ses paroles seraient comprises, répétées, sous quelle forme elles finiraient par revenir en Allemagne. Et alors, tout ce qui lui restait de possibilité de travail serait anéanti. L'effrayant dilemme: laisser l'Église s'affaiblir encore davantage à cause de son silence ou tout perdre par une protestation imprudente, le torturait constamment. En vérité, il faut reconnaître avec la plus grande admiration que les évêques allemands ont, *à l'unanimité,* montré un beau courage apostolique dans leurs pastorales annuelles de Fulda. Il faut dire qu'ils se sentaient appuyés par la population catholique et par leur clergé qui, dans l'ensemble, fut admirable, ils étaient conduits par des hommes de la trempe du cardinal Faulhaber et du cardinal Bertram, et ils se sentaient appuyés, à Rome, par l'inflexible énergie de Pie XI.

Mais de toute façon, l'Église était de plus en plus refoulée en dehors de la vie publique. Si les catholiques fervents restaient fidèles et acclamaient vigoureusement les paroles énergiques de tel évêque ou de tel prêtre qui protestait avec plus de ferveur, la masse des tièdes, des hésitants, s'éloignaient de l'Église. Il fallait bien vivre! Il devenait de plus en plus difficile de trouver une position si l'on n'était membre du parti; une fois membre du parti, on était bien obligé d'envoyer ses enfants à la « Jeunesse hitlérienne » ou à « l'Union des Jeunes Filles allemandes ». D'ailleurs, peu à

peu, sous la pression grandissante, même dans les écoles catholiques on finissait par trouver des instituteurs apostats, protégés par le régime, et que les évêques (encore moins les fidèles) ne pouvaient écarter. Chaque année, de nombreux enfants étaient enlevés aux parents pour six mois, afin de faire leur « service » de travail. Éloignés dans des camps national-socialistes, loin de toute église, il leur devenait à peu près impossible de réagir contre le courant qui les submergeait. L'Église, peu à peu, était renfermée dans un ghetto; le clergé prenait l'aspect de traîtres à la patrie allemande, tolérés on ne sait trop par quelle inexplicable mansuétude du Führer. Les catholiques étaient des citoyens de seconde zone, qui devaient, presque à chaque instant, faire des professions de loyauté patriotique qu'on n'acceptait qu'avec dédain. Il eût été tellement plus simple de participer à la communauté allemande en rompant, une fois pour toutes, avec Rome. D'ailleurs, en dehors des églises et des sacristies, sur les places publiques, dans les rues, les camps d'été, les démonstrations monstres que les nazis multipliaient incessamment, la vie nouvelle bouillonnait. Ceux qui criaient « Heil » à pleine gorge, en écoutant la voix du Führer ou celle de tous les petits Führers qui pullulaient, se rendaient compte qu'ils appartenaient à quelque chose de grand, de puissant, qui devait s'imposer à tout l'univers. Dans ce frémissement, quelle place pouvaient occuper encore les vieilles disputes « confessionnelles » qui ne pouvaient qu'entraver le glorieux travail de l'unification allemande? C'étaient là des choses périmées qui appartenaient à un temps où l'Allemagne était divisée et en proie à ses ennemis. Alors, même si les catholiques fervents devenaient de plus en plus farouches dans leur fidélité, on pouvait cependant les ignorer et supprimer ce qui restait encore: les dernières institutions tenues par des religieuses, en indiquant à ces dernières que le plus pratique serait de donner des enfants à la nation allemande, ou, si elles étaient trop vieilles, de se suicider sans douleur (tel fut le conseil

donné à une communauté viennoise, après l'Anschluss). On fermerait les dernières écoles « confessionnelles » pour les remplacer par des écoles « allemandes ». Dans les écoles, on remplacerait le Crucifix par l'image du nouveau rédempteur, le Führer; sur les carrefours, dans les chapelles isolées, on mettrait en pièces l'image du Christ, comme cela se vit fréquemment en 1938 et 1939. C'est alors, en effet, que l'œuvre de déchristianisation atteignit son apogée. Les catholiques, désormais, malgré leur ténacité héroïque à fréquenter les sacrements et leur fidélité à se serrer autour de leurs évêques, ne constitueront plus un élément intégral de l'opinion publique et de la vie publique. Ils auront été refoulés et, tout au plus, ils pourront se faire tuer à la guerre pour montrer leur patriotisme, ou sonner le glas de la civilisation chrétienne et carillonner à pleine volée l'avènement de la croix païenne en Europe. C'est la seule affirmation qu'on leur permettra dans le domaine de la vie publique en Allemagne et c'est là, pour ceux d'entre eux que nous croyons quelque peu connaître, l'abîme de l'humiliation.

XVIII

LA LUTTE POUR LA JEUNESSE

•

Le jour même du plébiscite de la Sarre, 13 janvier 1935, le Führer des Jeunesses hitlériennes, Baldur von Schirach, publia un opuscule où il annonçait que les jeunesses confessionnelles n'avaient plus de raison d'être. « L'organisation de la jeunesse en groupements confessionnels n'a plus de raison d'être en notre temps. Tandis que le jeune homme allemand, à l'époque du national-socialisme, pousse vers une vie commune et travaille donc à conserver et à animer la Jeunesse hitlérienne, une sombre pression de conscience l'empêche de céder à cette pensée et d'obéir à la voix intime de son cœur » (*Der Hitlerjugend, Idee und Gestalt*). Sans vouloir insinuer que von Schirach se soit permis cette brimade à l'égard des jeunesses catholiques, afin de les narguer juste au moment où elles venaient de donner un éclatant témoignage de patriotisme, on doit relever que l'attitude des catholiques, avant et durant le plébiscite de la Sarre, n'entama pas la détermination national-socialiste d'écarter les jeunesses catholiques de la « nouvelle Allemagne ».

Car il s'agissait de cela. Depuis longtemps, les jeunesses protestantes avaient été versées dans la Jeunesse hitlérienne. Les « jeunesses confessionnelles », facteur de « division nationale » devaient disparaître. Maintenant, puisqu'il ne restait plus qu'elles, ce devait être le tour des jeunesses catholiques.

Et quelle vie on leur faisait! Depuis longtemps, suivant la cruelle expression du national-socialiste Martin Götz, elles avaient été reléguées dans le « ghetto catholique ». On n'avait pas encore pris de mesures générales contre elles, mais les « Leiter » et « Führer » provinciaux s'en étaient, depuis longtemps, donné à cœur joie! Pas d'uniformes pour les jeunes catholiques, même pas d'insignes à la boutonnière, pas de parades, pas de sports, pas de camps d'été. Rien, sauf les réunions « strictement religieuses ». Ces interdictions avaient été introduites à Munich le 24 avril 1934, en Souabe et à Neuburg le 19 mai 1934, en Basse Bavière et dans le Haut Palatinat le 29 mai 1934, en Haute et Moyenne Franconie depuis le 30 mai 1934, en Haute Bavière depuis le 17 juillet 1934, dans la Basse Franconie et Aschaffenburg depuis le 19 mai 1934, dans le Palatinat depuis le 2 juillet 1935. En même temps, on avait fait tous les efforts pour faire entrer les jeunes catholiques dans les organisations hitlériennes, où ils étaient en danger imminent de perdre la foi. Le 12 février 1935, le cardinal Schulte de Cologne, dont la mansuétude était proverbiale, n'avait pas hésité d'écrire:

> On parle déjà d'une masse de jeunes païens allemands qui, la haine dans le cœur, ont abandonné et rejeté le Christ. Quelqu'un qui connaît cette jeunesse et l'a approchée de très près a avoué publiquement: « On est parfois effrayé en voyant la violence de la haine contre le christianisme, qui de ces jeunes âmes rejaillit sur nous. »

Il faut lire, dans le beau livre de M. Robert d'Harcourt (*L'Évangile de la Force*, Plon, 1936), les éclatantes descriptions de ce nouveau mouvement de Jeunesse allemande. Je ne résiste pas à la tentation d'en citer une page:

> Le Troisième Reich lui a rendu le sens des valeurs instinctives et conscientes qui s'effaçait en elle. Il lui a redonné la clé des mots orphiques. *Blut* (le sang), *Boden* (le sol). Il lui a remis une Allemagne en chair et en os entre les bras. Il a restitué au mot Deutschland, anémié et décoloré par le marxisme, sa puissance de choc.

C'est dans sa terre que le jeune Germain puisera la valeur vitale dont il a besoin. C'est dans le service de la nation qu'il trouvera l'atmosphère des sommets, le climat d'exaltation et d'héroïsme auquel aspire toute sa nature avec une violence d'avidité physique. Le plus haut plaisir: quitter comme un vêtement inutile la vie personnelle, se fondre et se perdre dans la vie anonyme de la race et de la terre. N'avoir presque plus de nom. Être un « deutsche Junge », un jeune homme allemand, le « soldat inconnu » de la fierté germanique. L'âme collective, ce que les Allemands désignent parfaitement par le mot forgé « *Vermassung* », difficile à rendre en français et qui veut dire à peu près: transformation de l'âme individuelle en âme de masses, c'est, avec la tendance à penser en impératifs lapidaires, en mots d'ordre clichés, l'un des traits essentiels de la jeunesse national-socialiste. Ces mots d'ordre sommaires, véritables comprimés d'action chargés de dynamisme, d'ailleurs quelquefois généreux, sont acceptés sans discussion par une jeunesse qu'ils dispensent de penser et qui a d'ailleurs systématiquement rayé de son programme l'esprit de critique, détestable héritage du marxisme... (47-48).

Ascétisme national, religion du sang, mystique tellurique, ce sont les bases spirituelles de la jeunesse nouvelle. Une innombrable littérature de cinéma et d'illustrés a popularisé l'image du héros national qui hante les rêves de l'adolescent hitlérien: un jeune guerrier casqué, le clairon du réveil national aux lèvres, l'éclair du sacrifice devant les yeux (p. 48).

Quand ils prenaient part aux innombrables défilés organisés pour eux, la figure tendue, la poitrine bombée, et chantant les hymnes nazistes, portant avec une fierté de conquérants leurs uniformes ces jeunes gens, ces enfants communiquaient leur conviction *qu'ils étaient la nouvelle Allemagne.* Et comme ils adoraient leur Führer. Voici une citation du journal *Durchbruch* (La Percée):

Adolphe Hitler est plus à nos yeux que le chancelier du Reich. Il est en même temps que le Führer le rédempteur du peuple allemand. Quand tout paraît perdu, nous croyons encore en lui. Quand tous désespèrent, nous mettons en lui nos espoirs. Adolphe Hitler, ton nom est notre foi. Cette foi nous a permis de porter à travers tout le pays l'étendard qui est devenu le symbole de l'immortalité allemande. Prends notre vie, Führer, prends-nous

tout entiers, prends notre corps, prends notre âme. Entre tes mains, nous remettons notre destin.

N'est-ce pas une parodie de la phrase sacrée: *In manus tuas, Domine...*

Et c'était précisément la littérature de jeunesse qui attaquait l'Église avec le plus d'énergie. Ici, plus de raisonnements, mais des mots d'ordre, des expressions violentes, des caricatures méprisantes. Une scène de paradis terrestre, où le cardinal Pacelli, représenté en Ève juive, flirte avec Adam-Stalin! On n'oubliera pas cela. Ou encore, lors des procès de mœurs, de grossiers prêtres faisant la noce avec des jeunes filles! Au cours de l'année 1935, on commença à organiser des démonstrations de la dernière violence contre plusieurs évêques. Le 12 mai 1935, l'évêque de Paderborn, Mgr Klein, se rendait dans la ville de Hamm. La « Jeunesse hitlérienne » lui fit une réception minutieusement préparée par les organisations locales et régionales des jeunes national-socialistes. Depuis l'arrivée à la gare jusqu'à l'entrée dans l'église, l'archevêque est accompagné de bandes de jeunes Hitlériens criant en chœur des injures, essayant de culbuter la voiture, crachant dedans et distribuant des coups de poing, de ceinturon et de poignard aux assistants. Même lorsque l'archevêque était dans l'église et prêchait en chaire, la Jeunesse hitlérienne continuait de frapper violemment les portes et de hurler. C'était un coup d'essai. Deux semaines après, l'évêque de Trèves, Mgr Bornewasser, était en tournée de confirmation à Kreuznach. Il fut reçu par la Jeunesse hitlérienne aux cris de « Évêque juif, souteneur du bolchevisme. À bas les chrétiens ». L'évêque écrivit à Baldur von Schirach pour protester contre ces « crudités ». Il ajouta aussi que « de la part de personnes officielles une terreur inouïe et une pression de conscience sont exercées sur les instituteurs et institutrices en Rhénanie pour enrôler la jeunesse dans la Jeunesse d'État, une pression indigne d'une nation civilisée et qui contredit

directement votre façon de voir et celle du Führer ». Il n'y eut pas de réponse à cette lettre, et les manifestations continuèrent.

Il y avait eu, d'ailleurs, le 28 avril 1935, un incident de la dernière gravité. Un groupe de 2,000 jeunes Allemands, appartenant à diverses associations de jeunesses étaient venus à Rome en pèlerinage. Ils apportèrent avec eux leurs anciens uniformes, leurs insignes, et leurs bannières. Le Pape les reçut le 23 avril et leur fit un émouvant discours dans lequel il les encouragea à la fidélité en ces heures si difficiles: « Il peut se faire que tout devienne problématique, disait le Saint-Père, que tout menace de s'écrouler. » Les jeunes gens, après l'audience, replièrent leurs uniformes, cachèrent leurs insignes qu'il leur était interdit de porter dans la plupart des localités allemandes, et regagnèrent leur pays. Ils arrivèrent à la frontière le 28 avril. On les arrêta et on les fouilla, on confisqua leurs uniformes, leurs couteaux, leurs insignes, les menus souvenirs achetés à Rome, *même leurs provisions de bouche,* et on les brima le reste du voyage. Le 6 mai, Pie XI recevait un nouveau pèlerinage allemand à Rome.

Nous espérons que vous, pèlerins de Rome et du Vatican, au retour dans votre patrie, vous serez reçus et traités mieux que ces braves et pieux jeunes gens, fidèles à l'Église et à la patrie, qui sont récemment venus Nous trouver, Nous leur Père commun. Nous les rappelons et Nous les citons avec honneur et avec louange devant la face du monde entier, catholique et civilisé. Malheureusement, Nous ne pouvons faire autrement, Nous devons aussi dire le contraire pour ceux qui se sont faits les responsables de tels accueils et de tels traitements.

D'autres brimades se multipliaient contre les catholiques. Il est édifiant de relire aujourd'hui la longue lettre de protestation que Mgr Sproll, évêque de Rottenburg, écrivit au Statthalter Murr, le 16 juillet 1935:

Après le mois de grand combat (*Grosskampfmonat*) institué par la Jeunesse hitlérienne au cours de juin, semaine de luttes soutenues par d'importants moyens de tout genre, je suppose qu'il

ne viendra à la pensée de personne d'en vouloir à la population catholiques du Württemberg, ni à son Évêque, visés en première ligne par les attaques de la Jeunesse hitlérienne, de jeter un rapide coup d'œil récapitulatif sur les jours qui viennent de s'écouler. Ce n'est pas sans une profonde affliction qu'il nous a été donné de suivre le développement de ces quatre semaines d'attaques incessantes, avec toutes les amertumes qu'elles nous ont apportées, avec les accusations injustes dont nous nous sommes vus accablés au cours d'une lutte menée avec « la dernière brutalité » pour nous servir de l'expression textuelle d'un des orateurs propagandistes, lutte qui a introduit les germes de division les plus graves dans l'unité de la nation... Nous avons eu la révélation d'une haine profonde contre l'Église catholique et son chef, révélation qui nous remplit d'effroi et de souci.

Apportons ici tout de suite des preuves. Dans le cadre de ce « mois de combat » étaient destinés à prendre place en première ligne les chants qui devaient être appris et répétés par les membres de la Jeunesse hitlérienne et également les textes de feuilles volantes, destinés à une large diffusion. Voici, à titre d'exemple, quelques passages d'un chant de guerre en honneur à Elwangen:

Le vent d'automne souffle sur les chaumes
Le temps de la Croix est passé.
Le fils d'une mère allemande,
Que peut-il avoir de commun
Avec le Pape et les curés?

La chanson des voleurs de devises, qui a trouvé la plus large diffusion, est beaucoup plus haineuse encore. Enrichie de certaines additions, elle a été apprise et répétée par les membres de la Jeunesse hitlérienne dans les villes de Stuttgart et de Geislingen.

A Saulgau, elle a été affichée sur les murs. A Gmund, elle a été enseignée aux petits du jardin d'enfance. Nous devons citer le texte de ce poème, bonne illustration de l'insolence dont on use envers le chef de l'Église catholique dans le temps même où le gouvernement allemand prétend vouloir maintenir avec lui des relations régulières et amicales:

En voici les dernières strophes:

Quand les religieux entreront un jour au ciel,
Le Pape leur ouvrira la porte en leur disant:
Donnez-vous donc la peine d'entrer,
Messieurs les voleurs de devises:
Vous m'êtes encore bien plus chers qu'avant.
En votre honneur, nous allons rincer la dalle.

De Geislingen nous vient une variante, ou plus exactement une addition:

Et quand la chose fut dans les journaux,
Il y eut grands cris et clameurs.
L'Évêque avec sa grande gueule
Voulut célébrer une messe.

Une feuille volante de Saulgau ajoute un appel à la jeunesse allemande: « Les reconnaissez-vous là, les buveurs de sang de cléricalisme romain! Jeunesse d'Allemagne, tiens-toi loin de ces gens-là; fais front contre les bandits internationaux, rangés sous le sceptre de l'ail et de l'encens » (allusions à l'alliance entre le judaïsme et le catholicisme).

Que pouvons-nous voir d'autre qu'une infâme dérision du chef de l'Église dans ces lignes affichées sur le panneau de la Jeunesse hitlérienne dans la Immenhoferstrasse à Stuttgart, après la visite du ministre français de l'aviation auprès du Vatican: « Sa Sainteté monsieur le Pape a sans doute l'intention de pourvoir d'hélices le Saint-Esprit... ou bien Sa Sainteté nourrirait-elle le dessein d'embrasser un nouveau métier et se serait-elle égarée sur le terrain de l'aviation? »

Le soir de la fête du solstice, on lit aux enfants catholiques d'un petit village de Haute Souabe un article du journal socialiste (*sic!*) *Morgen,* dans lequel les ecclésiastiques sont sommairement traités de menteurs et dans lequel il est ajouté: « Gardez-vous bien de voir en eux des serviteurs de Dieu. Serviteurs du Centre camouflé, ce sont des traîtres à la grande cause allemande. »

Devant un presbytère du district de Rottweil, le jour de la confirmation des enfants de la commune par l'évêque (5 juin), les Jeunesses hitlériennes chantent en chœur la chanson suivante, antérieurement affichée au tableau noir de l'école primaire d'Oberndorf:

Les noirs séduisent et trahissent le pays.
Ce n'est point pour l'Allemagne qu'ils luttent,
Mais pour Rome et le sac d'argent.
Ils mentent de cynique façon.
Les noirs, d'une part; les lâches philistins, de l'autre;
Voilà le visage de la réaction!
Une corde pour pendre les traîtres de l'Allemagne;
N'accordons pas de pardon.

La maison même de Dieu n'est pas respectée. Dans un village du district de Ravensburg, à Uterankenreute, voici ce qu'on trouve

écrit au crayon bleu sur les murs intérieurs de l'église: « Lisez le *Mythe du XXe siècle* et vous verrez que les curés n'ont que des mensonges à la bouche. » — « A bas les organisations de jeunesse catholique. » — « Le catholicisme, c'est l'ennemi de l'État nº 1. » — « Vive le mouvement de foi allemande. » Tout l'intérieur de l'église était en grand désordre. Une partie du dais servant pour la Fête-Dieu avait été arrachée et emportée. L'appareillage électrique avait été dévissé. La bannière de l'Association des jeunes gens, extraite de la sacristie voisine, était en partie déchirée, l'horloge, endommagée. Le département de la police politique de Friedrichshafen, avisé de la chose, a promis de faire des recherches. Puissent-elles aboutir à saisir les coupables.

Dans cette occasion, comme dans d'autres, nous ne pouvons que laisser libre cours à notre douleur profonde de voir la notion d'autorité ainsi saccagée dans le cœur de la jeunesse. Nous ne pouvons ici que répéter ce que nous avons déjà écrit antérieurement aux autorités d'État compétentes: Qu'on ne croie pas que l'esprit de mépris, si apparent aujourd'hui dans la jeunesse, s'en tienne à attaquer l'autorité de l'Église. Le mépris pour l'Église conduit vite au mépris des lois de Dieu, de ces lois qu'elle a pour mission d'enseigner. Il est à peine besoin d'insister sur la baisse de la moralité qui, dans la jeunesse, est la suite d'un pareil état de choses.

Il faudrait consacrer un chapitre spécial, et un chapitre aussi douloureux que celui qui précède, aux suspicions, aux attaques et aux insultes sans nombre auxquelles se voient soumis journellement (et non pas seulement au cours du mois de propagande de combat), les jeunes gens et les jeunes filles de nos associations catholiques qui entendent rester fidèles à leur groupement, ne faisant d'ailleurs que strictement usage d'un droit qui leur a été formellement garanti par contrat. « Traîtres à la patrie », « Allemands de seconde classe », « Jeunesse sans honneur », ce sont là des mots qui reviennent sans cesse dans un nombre infini de discours, d'articles et d'affiches.

Quelques exemples nous dispenseront de plus longs développements. Dans la *Oberschwäbische Tagespost* du 29 juin, la Jeunesse hitlérienne de Biberach s'adresse sous la forme suivante aux parents qui se refusent à laisser leurs enfants s'enrôler dans les rangs de la Jeunesse hitlérienne: « Épargnez donc à vos enfants la honte et l'opprobre de se voir un jour exclus de la communauté de la jeune nation allemande! » Sur la place du marché de Biberach, le sous-chef du district décrète hors la loi les membres

des associations catholiques. Au cours de la même réunion on transporte, en grande pompe, un cercueil couvert de voiles noirs comme pour un enterrement. Le cercueil porte l'inscription *Neudeutschland* (La Nouvelle Allemagne — nom d'une organisation catholique. — *N. de l'A.*) ; comme couronnement, on brûle solennellement la fausse bière. Les employés bénévoles de ces étranges pompes funèbres ajoutent à cette mascarade un épilogue d'un bon goût tout particulier : à onze heures du soir, ils s'informent téléphoniquement, auprès de l'ecclésiastique, du lieu et de l'heure à laquelle doit avoir lieu le souper mortuaire.

A Seedorf, dans le district d'Oberndorf, le jeune chef local, dans une affiche adressée : « A toutes les filles, à tous les garçons », écrit les phrases suivantes : « Jeune homme, n'oublie pas que tu es un enfant d'Allemagne... Si ta patrie t'est sacrée, tu n'iras pas chez ces hypocrites qui se couvrent du nom de Dieu pour trahir le peuple allemand... Dimanche prochain, on essaiera encore de faire de la propagande et de gagner des bêtes à voter à cette idée idiote de la jeunesse confessionnelle. » Cependant, le propagandiste s'aperçoit que l'ensemble du village montre peu de compréhension pour ses méthodes... Il s'abrite alors, dans une seconde affiche, derrière l'autorité du Führer : « Nous vous prions de montrer à l'avenir plus d'estime à notre égard, car nous représentons la jeunesse du Führer, et qui nous attaque, attaque le Führer lui-même. »

La persécution de la jeunesse catholique se révèle pire encore quand elle ne vient pas du camarade, mais du maître investi d'une autorité d'État, et l'exerçant sur les enfants qui sont confiés à lui, sans défense possible de leur part. Nous avons reçu à ce sujet des plaintes réellement bouleversantes.

Quelques cas typiques montreront ce qui est aujourd'hui possible dans les écoles d'Allemagne.

Dans une classe de l'Oberrealschule de B... les membres de l'association catholique sont contraints de marcher à une distance de trois pas des autres garçons. Dans l'école technique de A... les écoliers catholiques, comme préparation à la Journée de la jeunesse allemande sont, au milieu des éclats de rire insultants de la Jeunesse hitlérienne, pesés en manière de dérision sur la balance à bestiaux.

A. E..., dans le district de G., un jeune professeur se livre à un terrorisme méthodique contre la jeunesse catholique paroissiale. Récemment, il a fait en classe les déclarations suivantes : « Nous savons que la jeunesse paroissiale tient des réunions

secrètes (affirmation, bien entendu, entièrement controuvée). S'il vous est si dur de vous séparer d'elle, et si les mouchoirs ne suffisent pas à sécher vos pleurs, je tiens à votre disposition une quantité industrielle de vieux sacs à ordures. Les membres de la jeunesse paroissiale représentent des exemplaires humains inférieurs, une humanité de seconde classe... »

Dans un certain nombre d'écoles supérieures, on a menacé les membres des associations catholiques de leur refuser toutes les places qui viendraient à être vacantes, menace qui, en partie, a été mise à exécution.

Dans une classe supérieure de garçons, à Schwäbisch-Gmund, le maître principal, Fischer, au cours d'une conférence de recrutement pour la Jeunesse hitlérienne, traite de traîtres à la patrie, d'Allemands qui ne sont même pas dignes d'un regard, les écoliers qui se refusent à entrer dans les rangs de la Jeunesse hitlérienne:

« S'ils étaient dans ma classe, ajoute-t-il, ils seraient rossés, jusqu'à ce qu'ils entrent dans la Jeunesse hitlérienne. »

Après la classe, et en conformité avec ces directives, un élève que le conseil scolaire et le professeur de classe s'accordent à qualifier de pacifique et de travailleur se voit accablé de coups par ses camarades.

Pauvres enfants! De pareilles méthodes n'ont vraiment rien à voir avec le recrutement de jeunes cœurs; elles n'auront certainement pas le résultat qu'on en attend.

Sans doute, c'est le droit de tout mouvement de jeunesse de chercher à recruter des adhérents. Mais ici aussi, la loi de la loyauté et de l'esprit chevaleresque a sa place et ne doit pas céder devant la brutalité et le terrorisme.

Il nous est impossible de voir comment de telles méthodes de violence peuvent être mises en accord avec le principe de libre décision garanti formellement par le chef de la Jeunesse d'Empire. Celui-ci n'a-t-il pas affirmé au représentant d'un journal étranger que la « Jeunesse hitlérienne était dans le Troisième Reich une organisation volontaire, que la jeunesse n'y adhérait que librement et de son plein gré ».

Le délégué du chef de la Jeunesse de son côté, n'a-t-il pas formellement proclamé, en avril 1935, devant des fonctionnaires ministériels à Berlin: « Nous avons établi le principe de l'adhé-

sion volontaire, toute contrainte exercée pour obtenir qu'on entre dans nos rangs serait le prélude de la ruine de notre action. »

L'exposé que nous soumettons ici à M. le Statthalter du Reich n'est, bien entendu, en aucune manière exhaustif.

Nous n'avons point eu d'autre ambition que d'illustrer, au moyen de quelques exemples choisis, les méthodes employées contre ces citoyens allemands catholiques, contre la Foi et contre l'Église. Nous ne signalerons point ici des faits déjà mentionnés ailleurs: irruptions brutales dans les foyers de jeunes catholiques, handicap économique de la jeunesse catholique. Nous tenons également à éviter toute appréciation sur les faits signalés. Nous avons simplement voulu fournir un aperçu objectif de la situation à M. le Statthalter du Reich et aux ressorts d'État intéressés.

Une partie de cette lettre parut dans la *Reichspost*, de Vienne, du 18 août. M. d'Harcourt en donna le texte complet dans son livre: *L'Évangile de la Force.* Il a fallu un rare courage à Mgr Sproll pour faire ces déclarations! Est-ce là la raison pour laquelle, plus tard, il sera chassé de son diocèse par les autorités national-socialistes?

En tout cas, sa lettre du 16 juillet resta sans effet. Deux jours après, Göring ordonnait de restreindre l'activité des jeunesses chrétiennes. Le 23 juillet, conformément à cette ordonnance, le chef de la Gestapo, M. Himmler, publiait le décret suivant:

Il est interdit aux membres des associations confessionnelles de la jeunesse:

1) De porter des uniformes, des vêtements ressemblant à des uniformes ou des détails d'uniformes qui peuvent permettre de conclure que les personnes appartiennent à une association confessionnelle de jeunesse. Ceci comprend le port d'uniformes ou de détails d'uniformes au-dessous des vêtements civils, ainsi que de tout habillement uniforme qui est considéré comme un succédané d'uniformes jusqu'ici en usage.

2) De porter des insignes qui font connaître que le porteur appartient à une association confessionnelle de la jeunesse.

3) De marcher en rangs, de faire des excursions ou de camper publiquement et de conserver une troupe propre de musique ou de théâtre.

4) De porter ouvertement ou de montrer des bannières, drapeaux ou fanions, sauf lorsqu'on prend part à des processions, pèlerinages et autres fêtes d'Église qui existent de longue date ainsi qu'aux obsèques.

5) D'exercer et d'organiser des sports ou des sports de défense de toute sorte.

Ces interdictions existaient depuis longtemps dans la plupart des localités; désormais, elles seront appliquées avec uniformité dans tout le Reich. Pour motiver l'ordonnance, les national-socialistes accusèrent les catholiques de collusion avec les bolcheviques et citèrent à cet effet un article de « L'Internationale de la Jeunesse », revue russe imprimée à Moscou où, comme nous pûmes le vérifier, *il était affirmé exactement le contraire.*

Les pressions continuèrent le reste de l'année. Bientôt, les parents qui étaient employés d'État ou travaillaient dans des organisations contrôlées par l'État durent ôter leurs enfants des jeunesses confessionnelles. Au début de février 1936, on emprisonna en bloc les dirigeants ecclésiastiques et laïques des organisations de jeunesse catholique. Le 19 avril 1936, Baldur von Schirach annonçait que « 90% de la jeunesse de 10 à 12 ans était entrée dans les rangs de *Jungvolk* ».

Enfin, en décembre 1936, toute la jeunesse d'Allemagne fut incorporée dans les cadres de la Jeunesse hitlérienne. Après cette date, toute la lutte pour la jeunesse s'engage exclusivement sur le terrain scolaire. Les camps de travail obligatoire, les mille manières dont l'État national-socialiste dispose pour arracher les jeunes de leur milieu, n'auront plus de résistance organisée à surmonter. Les adolescents catholiques qui résisteront à cette emprise de l'État et garderont fidélité aux vœux de leur baptême seront des héros et des

apôtres, mais leur influence sur la vie publique de la jeunesse allemande sera, hélas, presque nulle. Dans leur « ghetto catholique , dans les catacombes morales où on les a poussés, ils endurent, aussi patiemment qu'ils le peuvent, ce qu'on leur fait souffrir, et ils attendent, dans une horrible souffrance, le jour où l'on pourra être jeune et Allemand sans être pour cela un païen.

XIX

LA DÉCHRISTIANISATION DE L'ÉCOLE

•

L'Allemagne, jadis, avait un magnifique système d'écoles primaires confessionnelles. Suivant la majorité des enfants d'une localité donnée, l'école était catholique ou protestante. L'école, bien entendu, était publique et, comme telle, sous la surveillance de l'État, mais l'école confessionnelle catholique était en même temps sous la juridiction du curé et de l'évêque et nombre d'instituteurs (plus encore d'institutrices) se recrutaient parmi les membres des Congrégations religieuses enseignantes. Cette situation, pour les catholiques, avait été reconnue dans les divers concordats qui avaient été successivement conclus entre les différentes provinces allemandes et le Saint-Siège. Le concordat conclu avec le Troisième Reich en 1933 avait consacré cet état de choses et reconnu à l'Église le droit de conserver et de développer son système d'écoles confessionnelles.

Il va sans dire que les dirigeants national-socialistes, dont le but était de malaxer les jeunes cerveaux allemands dès leur toute première éducation, ne furent pas satisfaits de cet état de choses. Durant les années 1933 et 1934, on s'en prit surtout aux *organisations* catholiques auxquelles échut le sort que nous avons décrit plus haut. L'offensive contre l'école catholique commença, comme tant d'autres, immédiatement après le plébiscite de la Sarre.

Au début de février 1935, alors que les parents devaient choisir, pour leurs enfants, entre l'école confessionnelle et l'école « simultanée » (c'est-à-dire où catholiques, protestants, partisans de la « foi allemande » et autres se rencon-

traient), l'organisation national-socialiste locale tint 25 meetings monstres en faveur de l'école simultanée dans les villes de Nuremberg et de Munich. Toute propagande en faveur de l'école confessionnelle fut interdite. Le 13 février, les parents signifièrent leur volonté. À Munich, 36,464 enfants (65.45%) furent inscrits aux écoles confessionnelles contre 19,234 (34.55%) aux écoles simultanées (où se réunissaient catholiques, protestants et autres). Parmi les nouveaux venus, 43.2% furent inscrits d'emblée à l'école simultanée. L'année précédente, 1934, les proportions avaient été les suivantes: école confessionnelle, 84.3%; école simultanée, 15.7%. Élèves inscrits pour la première fois, 13.18% à l'école simultanée. La progression en faveur de l'école simultanée devenait inquiétante. Le lendemain, 14 février 1935, une réunion de parents catholiques fut interdite ainsi qu'une heure sainte; en revanche, 15,000 personnes vinrent à une réunion convoquée par l'organisation scolaire national-socialiste. Le premier conseiller scolaire de la ville, Joseph Bauer, s'éleva contre les catholiques et, surtout, contre le cardinal Faulhaber: « Un prêcheur semblable devrait être mis entre les mains de la police secrète », s'écria-t-il aux applaudissements de l'auditoire. Chaque fois, d'ailleurs, qu'il prononçait le nom du cardinal, la foule criait: « Pendez-le »! Le jour même du plébiscite, quatre institutrices catholiques auraient marqué leur désapprobation des mesures prises par les national-socialistes. On organisa une foule qui vint crier devant l'école pendant une vingtaine de minutes: « À bas les noirs! ». Enfin vint la police qui emprisonna les quatre femmes.

Ces méthodes devaient réussir aux national-socialistes. L'année suivante, aux inscriptions du 31 janvier 1936, 35,934 enfants (64%) entraient dans l'école simultanée et 19,266 (36%) restaient fidèles à l'école catholique. Le *Durchbruch* (cité dans *Germania* du 29 février 1936) s'en réjouit dans les termes suivants:

Devant ces faits, on doit comprendre dans le camp chrétien que ni les menaces de la condamnation éternelle ni les promesses des béatitudes célestes ne possèdent assez de force convaincante lorsqu'en face on appelle le peuple, par la voix de son sang, à s'unir et à se grouper pour le triomphe d'une idée politique extrêmement séculière. Et nous sommes sûrs que bientôt viendra le jour où l'on ne pourra plus parler d'une façon provocante dans les écoles allemandes contre les hommes d'une foi différente ou même contre les idées national-socialistes et où notre jeunesse ne sera plus divisée en partis confessionnels par les corbeaux fanatiques...

Ainsi nous détruisons de nos durs poings, pierre après pierre, la forteresse romaine et nous luttons d'une volonté de fer contre cette puissance qui vit de la ruine du peuple allemand et qui voudrait donc perpétuer cette lutte.

Après les inscriptions du 13 février 1935, le Ministre de l'Instruction publique de Bavière interdit à douze écoles normales catholiques de recevoir de nouveaux élèves; les quatre écoles normales catholiques qui subsistaient encore pouvaient admettre annuellement un maximum de 42, 13, 23 et 22 élèves.

Suivons toujours l'évolution en Bavière, quoiqu'on puisse dire des choses plus ou moins semblables sur toutes les autres régions du Reich. Le dimanche 7 juin 1936, le cardinal Faulhaber annonçait, dans un sermon, que 600 religieuses enseignantes allaient être congédiées des écoles publiques de Bavière durant les mois qui allaient suivre et que, bientôt, toutes les religieuses enseignantes subiraient le même sort. Il rappela les pressions exercées pour faire entrer les enfants à l'école simultanée: « Parfois, cela s'est fait de telle manière qu'on ne pouvait plus parler d'une liberté de la volonté des parents. » Il rappela aussi les procès de mœurs intentés contre le clergé, afin de montrer qu'il était incapable de diriger des écoles. De fait, le 17 juin, le ministre Wagner, dans un discours, lança cette attaque aux écoles catholiques:

Lorsque la philosophie (*Weltanschauung*) national-socialiste réclame et exerce le droit totalitaire dans l'éducation et la for-

mation de la jeunesse, c'est qu'elle possède ce droit, car la jeunesse allemande a pris en aversion le délabrement dont elle souffrait jadis et elle devient maintenant une jeunesse saine et utile. En tout cas, nous savons que notre jeunesse est dans nos organisations masculines et féminines entre de meilleures mains qu'elle ne le serait dans n'importe quelles institutions monastiques, qui sont actuellement l'objet de perquisitions judiciaires d'où résulte une honte, non seulement pour l'Église, mais pour tout notre peuple allemand.

Nous rapporterons ailleurs les campagnes de presse auxquelles les procès de mœurs de 1936 donnèrent occasion; pour l'instant, il suffisait de rappeler comment cette activité policière et judiciaire, orchestrée par toute la publicité dont dispose le Troisième Reich, n'était guère qu'un épisode de la lutte scolaire.

Non seulement on travaillait à supprimer les écoles confessionnelles, mais on trouva le moyen d'y pervertir l'enseignement religieux. Un certain nombre d'instituteurs catholiques avaient passé au national-socialisme et apostasié; ils conservaient leur place et il était impossible de les en déloger. Un seul de ces instituteurs était capable de terroriser toute une école. Quand, en août 1936, les évêques se réunirent à Fulda pour leur conférence annuelle, ils signalèrent ces excès:

On se plaint de plus en plus de paroles non chrétiennes émanant de maîtres individuels, on se plaint de paroles qui blessent gravement le sentiment religieux des enfants. En certains endroits, on a supprimé des écoles les enseignes religieuses et les crucifix. Les manuels et le programme scolaire privent, pour bien des matières, l'école confessionnelle de son caractère chrétien.

Au fur et à mesure que l'année s'avançait, la situation devenait de plus en plus tragique. Pour Noël 1936, les évêques allemands publièrent une nouvelle pastorale collective où ils énuméraient les inquiétudes qui les affligeaient.

Nous déplorons une loi scolaire et une dictature scolaire qui, en certaines provinces, ne tiennent que plus ou moins compte de la volonté des parents et qui, par les restrictions ainsi apportées aux droits les plus sacrés des parents, *amoindrissent dans les*

familles la joie d'avoir des enfants. L'oppression de la conscience des parents dans la question scolaire a pris des formes intolérables.

En voyant comment se conduisaient les Jeunesses hitlériennes, les parents chrétiens se demandaient, en effet, s'il valait encore la peine d'avoir des enfants pour les destiner à cela... Mais que les évêques ne se hâtent pas de dire que l'oppression a déjà pris des formes intolérables, car ce n'est encore que le commencement. *En 1938, toutes les écoles catholiques de Bavière et d'Autriche furent supprimées*; au printemps de 1939, ce fut le tour des écoles catholiques de la Rhénanie. D'après l'annuaire de 1937, il y avait, en Rhénanie, 4,828 écoles avec 912,320 élèves. De ces 4,828 écoles, 3,317 étaient des écoles catholiques, avec 651,518 élèves. Ces écoles disparurent en violation formelle de l'article 23 du Concordat. Elles furent anéanties malgré les pétitions d'environ 2,250,000 catholiques adultes qui avaient demandé au Gouvernement de respecter leur droit d'envoyer leurs enfants là où ils pourraient apprendre leur religion.

Elles avaient été supprimées en Westphalie quelques jours auparavant. Dans la partie du diocèse de Münster qui se trouve dans la province d'Oldenburg, elles avaient été déjà supprimées en 1938. L'énergique évêque de Münster, Mgr von Galen, un des plus intrépides champions de la foi catholique en Allemagne, demanda alors à la population catholique de se prononcer, car l'État concédait aux citoyens frappés par la nouvelle loi un délai de quinze jours pour exprimer leurs doléances. Il y eut donc une consultation dans les églises du diocèse. Sur un million environ de fidèles, 842,122 adultes y participèrent; 813,471 votèrent à mains levées pour le maintien des écoles catholiques. C'était presque 99%. À Oldenburg, le résultat de la consultation avait été encore plus accablant pour les dirigeants du Troisième Reich: 99,18% des adultes demandèrent le maintien des écoles confessionnelles. Néanmoins, le Gouvernement passa outre. Aussi, quand le Gouvernement décréta

la suppression des écoles confessionnelles en Rhénanie, le 18 avril 1939, les évêques jugèrent inutile de procéder à une élection dans les églises. On protesta, on s'inclina et tout fut fini. À la même époque, les écoles catholiques disparaissaient des paroisses de Berlin, de Brandenburg, de Poméranie. Quant aux écoles privées, la plupart d'entre elles avaient déjà cessé d'exister. Depuis le printemps de 1939, il n'y a plus, en Allemagne, que l'école national-socialiste.

Après la confiscation des écoles confessionnelles et leur attribution à l'État, une des premières initiatives fut *d'en ôter les crucifix*. On les chargea sur des tombereaux et ils furent charriés, Dieu sait où. Passive, écrasée, la population rhénane, si fidèlement catholique depuis tant de siècles, si courageuse aussi, ne peut que pleurer. Ces tombereaux, qui cahotaient sur les routes d'Allemagne, n'étaient-ils pas le convoi funèbre de la religion apportée en Allemagne, il y a tant de siècles par saint Boniface... ?

Il fut encore plus pénible aux parents de se rendre compte que leurs enfants, désormais, ne seront plus élevés dans la religion de leurs pères, mais dans cet *ersatz*, ce succédané de religion, inventé par les théoriciens professionnels du néo-paganisme. En effet, dans les écoles populaires, l'enseignement *religieux* doit continuer, mais quel enseignement! Les lecteurs qui nous ont suivi jusqu'ici connaissent déjà le « christianisme positif » qu'on enseigne en Allemagne, et sous quelles formes haineuses le « christianisme négatif » de l'Église catholique est caricaturé. Il sera peut-être utile d'examiner quelques programmes scolaires d'enseignement religieux. Nous en avons sous les yeux quelques-uns de l'année 1939, particulièrement pour les provinces de Saxe et de Wurtemberg.

Notons d'abord que « l'éducation religieuse » (*Religiöse Erziehung*) est maintenue, mais cette religion est « allemande » et basée sur la nature. On enjoint aux instituteurs

une rénovation complète de l'éducation religieuse à l'école basée sur le caractère national allemand et les lois vitales de la nature. La critique biblique, l'étude de l'histoire, la psychologie des peuples, l'art, la critique de la connaissance, la science de la jeunesse, voire l'éducation impartie par les institutions religieuses, ont démontré que chaque peuple a une expérience religieuse qui lui est propre et dont l'expression n'est pas toujours en accord avec la foi et le culte transmis par les églises. Les conceptions religieuses répandues chez nous ont été très fortement influencées par des apports orientaux non allemands.

Il s'agira donc d'écarter ces « apports orientaux » et de restituer sa pureté au véritable « christianisme » primitif.

Ces apports orientaux ne sont pas seulement certaines pratiques religieuses comme le chapelet, les indulgences, l'encens, les cierges, écartées d'emblée, mais surtout certains dogmes, comme celui du péché originel, de la Rédemption par la mort du Fils de Dieu, de la vie future, de l'autorité suprême du Souverain Pontife, appelé par dérision le sorcier romain, — et aussi certaines vertus chrétiennes comme l'humilité, le pardon des injures, la charité.

La religion « allemande » aura pour but de rapprocher l'enfant de la nature, de lui apprendre à l'imiter dans son activité créatrice. Les légendes, contes, musique populaire, images, pièces de théâtre, etc., donneront à l'enfant non seulement un divertissement légitime, mais un fonds religieux. D'où une nouvelle méthode d'étudier, nous n'exagérons pas, le « chaperon rouge », le « loup et les sept petites oies », « l'oiseau merveilleux » qui deviennent, dans les nouveaux programmes, des textes *religieux*! On promènera l'enfant dans la forêt, dans les vallées, on lui fera admirer les fleurs, les oiseaux et leurs nids, et par ce moyen, on formera en lui la religion de la nature.

Puis, quand il grandira, on l'initiera au mystère de la race et du sang. Les héros, je parle toujours d'instruction religieuse, sont ceux du mouvement naziste: Leo Schlageter, un brave jeune catholique, tué lors de l'occupation de la

Ruhr et qui sursauterait dans son tombeau s'il voyait de quel culte on l'entoure; Horst Wessel, un autre « héros », tué par les communistes dans des circonstances infiniment moins reluisantes. Voici quelques thèmes que l'on proposera aux enfants de la 5ᵉ et 6ᵉ classes:

Expériences religieuses:

a) Uhland, la Nuit de printemps
Geibel, l'Espoir
Hölty, Chant du printemps
Löns, Romans d'animaux
Sur la lande,
Eyth, Nuit d'orage.
Sven Hedin, Nansen.

b) Parmi les biens précieux de l'humanité, il faut compter les propriétés de la collectivité, les bois, les fleuves, les routes, les centrales électriques, les fortifications, les maisons qui servent à la collectivité, les monuments, les œuvres d'art. Les écoles et les classes ont également des biens collectifs: meubles, matériel de travail, etc.

On pourrait faire un parallèle instructif entre cettte instruction « religieuse » et celle qu'on donne aux petits marxistes d'URSS. Quant aux « héros » proposés à l'imitation des enfants, pour ces deux classes ce sont « Luther à Worms, Giordano Bruno et d'autres ».

Dans la dernière année scolaire, on proposera aux jeunes adolescents des « héros » encore plus suggestifs.

Sacrifice de Jésus; les circonstances qui y conduisirent.
Vie de Schiller
La reine Louise
Fichte
Palm
André Hofer
Le Thomaskantor
Beethoven
Bismarck
Dietrich Eckart
Horst Wessel, Herbert Norkus, Leo Schlageter
Le Führer

De tous ces hommes, le dernier, assurément, est le plus merveilleux. Mais quelle incroyable galerie où, à côté de Jésus, on rencontre Fichte, Bismarck, Horst Wessel et le Führer. Nous avouons notre inquiétude en voyant Jésus figurer en telle compagnie; il eût été plus honnête de l'éliminer complètement. Cet effort d'inclure le fondateur du christianisme parmi les soutiens de la nouvelle religion est un des aspects les plus angoissants de cette propagande scolaire (on songe involontairement au respect qu'éprouvait Mahomet pour la personne de Jésus). Ce Jésus, cependant, devra être consciencieusement « expurgé » de tous les apports orientaux dont dix-neuf siècles de christianisme l'ont endossé, et réapparaîtra ainsi aryen, « positif » et allemand. Transcrivons ce passage:

> Jésus a son importance, comme l'ont tous les libérateurs de l'humanité: Platon, Ekkehart, Kant, Gœthe. Plus encore pour l'Occident et pour notre époque, du fait que le christianisme sut utiliser et prendre à son service les coutumes et les croyances germaniques. Aujourd'hui, nous incorporons au germanisme l'enseignement de Jésus (*so deutschen wir Jesu Lehre und Taten ein*). Sa personne est le pont qui conduit au pays nouveau.

Jésus est toujours un « pont », un Médiateur; désormais, il ne conduira plus au Père, mais au Führer... Par conséquent, on choisira dans le Nouveau Testament ce qui semblera favoriser les nouvelles conceptions religieuses:

Mission périlleuse de Jésus, Mc 6, 14-31.
Tentation de Jésus, Mc 12-13; Lc, 4, 1-12.
Digression sur les miracles et les guérisons des malades.
Jésus chasse les vendeurs du temple, Jo. 2, 12-35.
Les disciples de Jésus ne jeûnent pas. Mc 2, 18-22.
Jésus appelle les pécheurs. Mc 2, 14-17.
Fragment des Béatitudes.
Où faut-il prier? Jo. 4, 1-12.
Les paraboles du Royaume des Cieux, Mc 4, 1-20; Mt 13 ss., 8, 4 ss.
Es-tu le Christ? Jo. 10, 23-29.
Dieu habite en nous: « Le Père et moi sommes un. »
« Vous êtes des dieux. »

Questions posées par les sceptiques et les adversaires. Mc 12, 16-27; Mt 22, 22-23; Lc 20, 27-40.
Le royaume des cieux est ici. Mc 1, 14-15.
La parabole du banquet. Lc 14, 16-24.
Le jeune homme riche. Mc 10, 17-27.
Le pharisien et le publicain. Lc 18, 9-14.

Sans avoir à écouter les explications des maîtres, on peut, rien qu'en examinant ces textes, se former une idée assez exacte du nouveau « christianisme positif ». Il exalte le péril, une sorte de farouche ascèse, distincte, néanmoins, des « jeûnes » que pratiquaient les Juifs. Si Jésus chassa les vendeurs du Temple[1], il eût également mis en prison le « catholicisme politique », trafiquant des devises, voleur de la richesse des pauvres. Jésus appela les pécheurs, distinct, en cela, des nouveaux chrétiens qui se font condamner pour attentats aux mœurs et prétendent à une pureté plus grande que les autres. Tel est, de même, le sens de la lutte contre les « pharisiens », dont le type parfait, nous diront les nazistes, se trouve chez les prélats catholiques. Enfin, Dieu est présent en nous, dans le sang, dans la race, et pour cette raison, point n'est besoin d'adorer dans les temples. On communiera plus aisément avec Dieu à travers la nature, les forêts et les lacs, les fleuves et les horizons. Ensuite, quand le « pont » aura servi, il sera toujours facile de l'abandonner et même de le détruire, et les petits catholiques, devenus apostats, abandonneront le Christ comme on leur fit abandonner le crucifix.

Voici quelques thèmes d'histoire religieuse:

Introduction du Christianisme en Islande.
Charles contre les Saxons — Jalousie religieuse ne sert pas la vraie vie.

1. Hitler lui-même a donné un curieuse exégèse de ce passage: « Il faut reconnaître que celui-ci (Jésus-Christ) n'a jamais fait mystère de l'opinion qu'il avait du peuple juif, qu'il a usé, lorsqu'il le fallut, même du fouet pour chasser du temple du Seigneur cet adversaire de toute humanité qui, alors, comme il le fit toujours, ne voyait dans la religion qu'un moyen de faire des affaires. Mais aussi le Christ fut pour cela mis en croix, tandis qu'on voit aujourd'hui le parti politique chrétien se déshonorer en mendiant pour les élections les voix des Juifs et en cherchant ensuite à nouer des intrigues avec les partis juifs athées, même contre ses propres nationaux. » (*Mein Kampf*, 306-307.)

Grégoire VII et Henri IV. Derrière la religion se cache la recherche de la domination.
Les croisades. La croisade des enfants.
Les thèses de Luther (n° 1, 5, 10, 11, 21, 22, 27, 36, 43, 44, 79).
Lutte contre les enseignements ecclésiastiques étrangers.

Tout l'effort, dans cette partie, tendra à démontrer que l'Église catholique a été l'ennemie de la race allemande, même s'il faut, pour cela, dénigrer les noms les plus glorieux de l'histoire d'Allemagne, comme celui de Charlemagne. Puis, on parlera de la guerre de trente ans, du duc d'Albe, etc.

Dans un autre programme, nous apprenons que les élèves, dans leur 7e année, devront étudier les points suivants: Attitude vis-à-vis du christianisme, *Weltanschauung* juive, judaïsme et morale juive, Jésus et le judaïsme, l'institution du christianisme de l'Église, l'origine de la Bible, le catholicisme politique, la domination sur les âmes, l'inquisition, les Vaudois, les Huguenots, la franc-maçonnerie et le marxisme, le bolchevisme et le sans-dieuisme, l'attitude de l'Église vis-à-vis de ces questions. Pour apprécier l'enseignement qui se donne sur ces points, citons un discours du Gauleiter de Thuringe, Fritz Sauckel, rapporté par l'*Osservatore Romano* du 1er novembre 1936. Il s'adresse au clergé:

Vous qui souillez de haine et de poison ce saint réveil de votre peuple, vous êtes les chacals et les hyènes infâmes de l'histoire universelle. Dans cette grande lutte mondiale de l'esprit allemand contre la puissance infernale du bolchevisme, vous attendez avec vilenie et perfidie les victimes, en restant vous-mêmes hors de la lutte. Vous êtes les précurseurs et les fauteurs du bolchevisme. Vous vivez de la pourriture et de la misère de l'humanité. Vous avez été circoncis par les Hébreux; dans vos cerveaux et dans vos cœurs circule un liquide noir comme l'encre et non pas le noble sang rouge de la nation allemande... Nous sommes vraiment plus pieux que vous, plus croyants que vous, plus intelligents et meilleurs que vous...

Nous interdisons à votre impudence sans mesure de placer calomnieusement au même niveau d'athéisme les national-socia-

listes et les bolchevistes... Devant nous, vous ne pouvez vous réclamer ni du Christ, ni de Luther, et vous n'aurez même pas le rôle de martyrs. Vous êtes trop misérables pour l'être. Vous n'êtes simplement que des cadavres...

M. Sauckel parle peut-être avec un peu plus d'exaltation que le « Gauleiter » moyen, mais il ne répète que ce qu'il a appris dans les « cours » de toute sorte qu'on fait aux dirigeants national-socialistes.

À côté de la lutte contre les éléments négatifs, voici les doctrines principales de la nouvelle théologie: la révélation divine dans la nature, dans le sang, la race, le peuple, le destin; religion esclave et religion libre; péché originel et noblesse originelle; révérence envers les ancêtres.

Nous ne tenterons pas une appréciation de cette doctrine. Sans doute, on y parle beaucoup de « religion », de « Dieu », mais ce « dieu » est identique avec la nature, la race, le sang allemands. C'est le dieu de la croix gammée. L'histoire est falsifiée d'après les ouvrages de Rosenberg, de Bergmann, de Hauer, de Günther, de Ludendorff. Nous ne croyons pas être pessimistes en concluant que cet empoisonnement systématique, graduel et inéluctable de l'âme des petits Allemands devra entraîner les plus graves conséquences. Le protestantisme luthérien n'était pas plus insidieux et il était appuyé par des moyens de pression beaucoup moins efficaces que ceux dont disposent aujourd'hui les autorités du IIIe Reich. Il n'était pas entouré de la magie fantastique des foudroyantes victoires hitlériennes. Il suffit néanmoins à faire tomber une partie considérable du peuple allemand dans l'apostasie. En sera-t-il de même du national-socialisme?

XX

LES PRÊTRES EN PRISON

•

Les arrestations du clergé en Allemagne peuvent se ranger sous deux catégories; les unes, massives et sensationnelles, avaient pour but de discréditer le clergé devant la nation et les fidèles. Tel fut l'objet des procès de devises et des procès de mœurs. Les autres, individuelles et accompagnées d'une publicité moindre, tendaient avant tout à écarter du ministère les prêtres zélés et à terroriser les autres. Laissant à un chapitre ultérieur les grands procès, nous décrirons ici quelques arrestations de la seconde catégorie. Nous nous servirons surtout du recueil documentaire publié périodiquement par « La Documentation Catholique » sous le titre général de « Actes épiscopaux et national-socialistes ». L'énumération est évidemment très incomplète:

12 avril 1935. Après un procès de quatre jours, Mgr Leffers est condamné à un an et demi de prison et frais de procès pour avoir violé l'article 1er de la loi sur les attaques sournoises contre l'État et le Parti. Voici ce qui était arrivé:

Deux étudiantes et un étudiant vinrent consulter Mgr Leffers sur le *Mythe du XXe siècle* de Rosenberg. Le prélat leur déconseilla la lecture de ce livre condamné par le Saint-Office. Ils s'empressèrent d'aller le dénoncer.

Même jour: L'abbé Dobberstein est arrêté pour avoir « injurié le chancelier, Göbbels et Göring et pour avoir

déconsidéré les lois de l'État national-socialiste ». Pas d'autres précisions.

24 mai 1935. Le tribunal spécial de Coblence condamne l'abbé Friesenhahn pour abus de la chaire à 6 mois de prison. Il aurait parlé de la charité chrétienne « de telle façon qu'il aurait rabaissé l'œuvre du « Secours d'Hiver » national-socialiste » [1].

L'abbé Gilles de Mayen est condamné à 5 mois de prison pour avoir attaqué dans son sermon la Jeunesse hitlérienne.

1er juin 1935. La Gestapo a demandé aux abbés Dunkel et Thoren, de la paroisse de l'Assomption à Stolberg (diocèse d'Aix-la-Chapelle) de se modérer un peu dans l'exercice de leurs fonctions. Les deux prêtres ont refusé de recevoir des ordres d'autorités sans compétence. On les a arrêtés « pour le maintien de l'autorité de l'État » (*Reichspost*, 2 juin).

27 juillet 1936. Le doyen Liedmann et le vicaire Keininghaus, de Neuss, perdent le droit de donner l'instruction religieuse dans les écoles: « Par leur conduite, ils ont négligé leurs obligations de professeurs de l'État, ils ont troublé considérablement la paix scolaire et ont menacé d'un très grave danger l'éducation de la jeunesse dans l'esprit national-socialiste. »

---

1. Les national-socialistes s'efforcèrent par tous les moyens d'entraver l'action de la charité catholique. Par contre, leur « Secours d'Hiver » était un moyen efficace de déchristianisation. Voici les « prières » qu'on faisait réciter aux enfants de l'Assistance Publique dans la ville bien catholique de Cologne :

Avant le repas:

Führer, mon Führer que Dieu m'a donné,
Protège et conserve longtemps ma vie.
Tu as sauvé l'Allemagne des abîmes de la détresse.
C'est à Toi que je dois mon pain de chaque jour.
Demeure longtemps près de moi, ne m'abandonne pas.
Führer, mon Führer, ma foi, ma lumière.
Heil, mon Führer.

Après le repas:

Sois loué pour cette nourriture que je viens de prendre.
Protecteur des enfants, protecteur des vieillards.
Tes soucis sont nombreux, je sais, mais tu sais les porter.
Jour et nuit, je suis en pensée près de toi.
Repose ta tête sur ma poitrine.
Tu es en sûreté, mon Führer, car tu es grand.
Heil, mon Führer.

Pour « avoir troublé la paix religieuse », les prêtres de Lear et de Recklinghausen sont privés de donner l'instruction religieuse.

29 juillet 1935. Le curé Ludwig Roth, de Dietges, est condamné à huit mois de prison et aux frais du procès pour avoir contrevenu le 8 juillet 1934 au paragraphe contre les délits de la chaire, en prenant position contre le national-socialisme « dans des questions politiques ».

31 juillet 1935. L'abbé Esser, de Kellersberg, a reçu l'interdiction de séjour dans la province d'Aix-la-Chapelle pour « attitude hostile à l'État ».

2 août 1935. L'archiprêtre Siegfried Hoppe, de Mehlsack, est condamné à 6 mois de prison, Mgr Alois Schultz, de Braunsberg, à 8 mois et le vicaire Joseph Sauermann à 4 mois, pour avoir traité « dans l'église, des affaires de l'État d'une façon nuisible à la paix publique ».

Le professeur Hauer, chef du « Mouvement de foi allemande » vint à Münster faire une conférence. Il fut empêché de parler par l'assistance, catholique et protestante, qui chanta dans la salle. On décida, en représailles, d'arrêter l'évêque catholique, Mgr le comte von Galen. Quant vint l'auto de police au palais épiscopal, Mgr le comte von Galen demanda de changer ses vêtements. Il parut peu après vêtu de ses ornements épiscopaux, mitre en tête et crosse en main. Les agents lui déclarèrent qu'il serait impossible pour eux de le conduire ainsi en prison. L'évêque répondit qu'arrêté comme évêque, il lui fallait franchir le seuil de la prison en évêque. Les agents se retirèrent, et Mgr le comte von Galen renvoya la foule qui s'était assemblée.

9 août 1935. Le P. Isidor, des Franciscains de Waldbreitbach, est arrêté. On l'accuse d'avoir conseillé aux aliénés, pensionnaires des établissements dirigés par ces FF. de Saint-François, d'arracher les affiches contre le « catholicisme politique ».

À Gladbeck, en Westphalie, les affiches contre le « catholicisme politique » sont déchirées. La Gestapo décide que les coupables sont le curé, M. Beckmann, et son vicaire, M. Holtkamp. Les deux sont condamnés à 4 et 2 mois de prison.

14 août 1935. À Ratibor, un Frère des Missions de Steyl, Edouard Magnus, est condamné à 4 mois de prison pour avoir déchiré le 8 août une affiche sur le « catholicisme politique ».

18 août 1935. À Marienburg, le chanoine Pingel et ses deux vicaires sont arrêtés. Deux femmes les ont accusés d'avoir dit à un enterrement: « Délivrez-nous du mal brun. » Or, les prières sont toujours dites en latin. (Les deux femmes ont-elles pris « Libera nos a malo » pour « Vom braunem Übel »?)

22 août 1935. Le tribunal de Landau condamne le vicaire Hans Geraldy à 20 jours de prison et 250 marks d'amende pour avoir organisé un pèlerinage de 180 jeunes filles le 30 juin 1935 et avoir fait chanter en cortège des cantiques catholiques, « ce qui aurait eu lieu dans un but politique ». Deux religieuses, coupables de la même faute, sont condamnées à 25 marks chacune.

25 août 1935. Cette histoire mérite d'être contée au long. À Lugnan, en Silésie, une femme se présente au confessionnal de l'abbé Horoba. Durant la confession, elle lui demande s'il faut envoyer son enfant au *Landjahr*. Le *Landjahr* veut dire ceci: aux termes de la loi, l'enfant, à l'âge de 13 ans, est arraché à sa famille, enrôlé dans les formations national-socialistes et envoyé dans une autre région de l'Allemagne, généralement s'il est catholique, en pays protestant (ainsi le petit rhénan sera envoyé en Prusse Orientale, le Bavarois, en Brandenburg, etc.), pour y travailler comme garçon de ferme. Il sera difficile à l'adolescent ou à la jeune fille de pratiquer sa religion; en revanche, il sera exclusivement sous l'influence national-socialiste.

M. Horoba fit donc ce que tout confesseur eût fait dans les mêmes circonstances; il avertit la pénitente des dangers qui menaçaient l'âme de son enfant. Celle-ci s'empressa de raconter la chose à son mari qui, à son tour, déposa immédiatement une plainte contre le prêtre. Le prêtre fut arrêté, passa deux mois en prison à attendre le procès. Interrogé, le prêtre déclara qu'il ne pouvait révéler ce qui s'était passé en confession. On lui posa alors une question générale sur le *Landjahr*; il répondit en référant ses juges aux directives données à ce sujet par le cardinal Bertram, ordinaire du lieu. Sans égard pour son passé de guerre (il avait été décoré de la croix de fer), le prêtre fut condamné à une amende de 200 marks. Il avait déjà fait deux mois de prison, « pour avoir abusé du confessionnal dans un but politique ».

27 août 1935. Sur la délation de la présidente des femmes national-socialistes de Belecke, le prêtre von den Hoevel, de la même localité, fut condamné à dix mois de prison pour avoir parlé contre la loi de stérilisation et cherché à retenir la jeunesse catholique dans les associations catholiques.

12 septembre 1935. Le curé d'Igel (Trèves), le P. Freichel, est condamné à 3 mois de prison pour abus de la chaire. Il avait dit dans un sermon que l'organisation de la charité catholique existait depuis dix-neuf siècles, non seulement depuis 3 ans, comme d'autres organisations.

1er octobre 1935. Le tribunal spécial de Siegen condamne un prêtre à 8 mois de prison. Dans un discours fait aux mères des premiers communiants, il prononça des paroles considérées comme de graves attaques contre l'État national-socialiste.

4 octobre 1935. M. Boecke, curé de Heide (Holstein), avait organisé toute la jeunesse du village dans les associations catholiques; ces jeunes gens refusent d'entrer dans

les organisations hitlériennes. Sur dénonciation du directeur national-socialiste de l'école, le curé est arrêté.

2 novembre 1935. Le curé Albert Coppenrath, de St-Matthieu à Berlin, est condamné à 50 marks d'amende ou 5 jours de prison. Lors des obsèques du Reichstatthalter Löper, il avait arboré une bannière d'église au lieu de la croix gammée.

12 novembre 1935. L'abbé Esser, de Kellersberg, près Aix-la-Chapelle, est condamné à 8 mois de prison pour activité contre le parti et contre l'État. « Il allait tellement loin » qu'il mettait les jeunes gens à lui confiés en garde contre les Jeunesses hitlériennes.

L'abbé Philipp Moeg, de Zell sur Moselle, est condamné à 18 mois de prison pour avoir répandu des nouvelles transmises de l'étranger par la radio.

21 novembre 1935. Le P. Fidelis, O.M. Cap., est condamné à 7 mois de prison pour abus de la chaire. Il avait proclamé injuste un jugement condamnant des religieuses en matière de devises.

22 novembre 1935. Le tribunal spécial de Düsseldorf condamne le vicaire Théodor Riesen à 4 mois de prison pour avoir prêché sur les faux prophètes et avoir dit que ceux qui considèrent la religion comme une affaire privée sont de faux prophètes.

23 novembre 1935. Arrestation de Mgr Banasch, chanoine à Berlin. Il était chargé par le cardinal Bertram, président de la Conférence épiscopale de Fulda, de réunir une documentation sur les incidents où les catholiques ont à souffrir. Il avait transmis au nonce de Berlin ce qui avait trait à l'exécution du Concordat. On arrête en même temps d'autres ecclésiastiques: Mgr Konemann, président diocésain des associations ouvrières de Münster; Mgr Klemens, secrétaire de la Jeunesse catholique; le P. Ansgar Sinniger, secrétaire général de la commission des supérieurs religieux; M. Miltenberg, vicaire général de Wurtzburg et plusieurs

autres vicaires généraux qui donnaient des renseignements à Mgr Banasch. Le cardinal Bertram et l'évêque de Berlin, Mgr von Preysing, déclarèrent au ministre Kerrl que Mgr Banasch avait agi sur leurs ordres. Mgr Banasch resta en prison. On l'accusait d'avoir livré à l'étranger des « secrets d'État ».

27 novembre 1935. M. le curé Muth, de Rascheid (Trèves), est condamné à 15 mois de prison pour « abus de la chaire ». Il avait dit que les parents qui confient leurs enfants à la Jeunesse hitlérienne les confient au diable et il avait hissé un grand drapeau portant le monogramme du Christ, provoquant ainsi une révolte. 16 de ses paroissiens sont également condamnés, pour la même raison, à des peines diverses.

17 décembre 1935. Plusieurs prêtres, non nommés, sont condamnés pour « abus de la chaire ».

Arrêtons ici notre énumération, car il nous est impossible d'établir un répertoire complet et les faits cités suffisent, croyons-nous, pour donner une idée de la technique national-socialiste. Le but de ces condamnations était surtout d'entamer la résistance catholique aux lois sur la stérilisation, à l'emprise de la Jeunesse hitlérienne, à l'enseignement du néo-paganisme. On voit, de même, comme les délations, voire les provocations, sont encouragées, les témoignages favorables aux accusés écartés. C'est, contre l'Église catholique, la « guerre des nerfs ». Plus tard, on trouvera la méthode d'interdire la prédication aux ecclésiastiques indésirables; ce sera le *Redeverbot*. Ce n'est pas, si l'on veut, une persécution sensationnelle, du genre de celle de Néron. Mais il fallait une grande force d'âme au clergé pour ne pas laisser affaiblir sa volonté de résistance. Dans les années suivantes, ces mesures recevront encore plus d'ampleur. Mais dans l'intervalle, on avait déjà intenté les procès autrement graves sur les devises et les mœurs. C'est de ceux-ci que nous traiterons maintenant.

XXI

LES PROCÈS DE DEVISES

•

Les grands procès de devises eurent lieu en 1935 et 1936. Dès 1934, les policiers de la Gestapo firent des perquisitions dans les maisons religieuses et se firent livrer les livres de comptes. Ils découvrirent des irrégularités dues, plus qu'à tout autre facteur, à la situation chaotique des finances allemandes et à la réglementation d'État en matière de transfert de fonds.

De 1923 à 1929, à la suite du plan Dawes, les capitaux étrangers affluèrent en Allemagne; nous avons dit ailleurs comment environ 28 milliards de marks furent ainsi empruntés, — dans l'immense majorité, par la grande industrie ou par l'État. Les religieux empruntèrent eux aussi à l'étranger durant cette période. Quand vint la crise, ce fut la débâcle. Pour protéger le mark, le gouvernement du Dr Brüning fit passer des lois réglant l'exportation des devises allemandes (marks) ou titres allemands. En même temps que ces lois étaient passées, il fallait également décréter d'autres mesures autorisant des méthodes d'acquitter les dettes contractées à l'étranger; il devenait de plus en plus difficile non seulement d'observer la législation, mais même de la connaître. Devant l'énorme quantité d'irrégularités commises par des Allemands ayant des relations financières à l'étranger, une loi d'amnistie fut publiée le 17 octobre 1934; pour en profiter, il fallait en faire la demande, payer les impôts frustrés, et cesser les irrégularités.

Il y eut aussi des irrégularités commises par des communautés religieuses après les lois de 1933, non seule-

ment dans le but de payer les dettes précédemment contractées, mais aussi pour les inévitables transferts de fonds entre la maison mère située en Allemagne et les autres couvents situés à l'étranger. Prises entre la double nécessité de payer leurs dettes et d'observer la législation en matière de finances, ces communautés — elles furent surtout des communautés de femmes — donnèrent leur confiance à des personnes qui agirent illégalement. La banque *Universum* située à Essen se chargea de la plupart de ces transactions; elle avait une filiale à Amsterdam. Les communautés versaient au Dr Hofius, directeur de la banque, ce qu'elles devaient payer à l'étranger; la filiale d'Amsterdam rachetait les actions correspondantes et accomplissait les autres transactions; les religieux estimaient être en règle puisque, après tout, les banques sont censées s'y connaître en matière d'argent; pour eux, ils payaient ainsi leurs dettes et ne s'occupaient pas d'autre chose.

Quand les communautés, en vertu de la loi du 17 octobre, demandèrent l'amnistie pour les irrégularités dont elles finirent par se rendre compte, les national-socialistes furent trop heureux de l'aubaine! Au lieu de donner cette amnistie, ils firent des perquisitions et bientôt montèrent de fantastiques procès où défilèrent, l'un après l'autre, des provinciaux, des supérieures générales, avec leur cortège respectif d'économes, d'assistantes, de secrétaires, etc., que l'on condamna avec la plus grande publicité. Tout le monde s'en mêla: la grande presse, les orateurs du parti, les chansonniers populaires, les caricaturistes, et l'on envoya en prison des quantités de supérieurs religieux pour avoir « dilapidé l'épargne allemande ». Quand tout fut fini, il resta établi qu'un transfert illégal montant à un total d'environ 4 à 5 millions de marks avait été commis par *tous les Ordres religieux poursuivis en justice*. Cette somme, divisée entre tous les accusés, est considérée comme dérisoire dans les cercles financiers allemands, surtout si l'on tient compte du fait que des entreprises industrielles avaient transféré

illégalement jusqu'à *plusieurs centaines de millions de marks* et ne furent jamais inquiétées.

Le premier procès eut lieu le 17 mai. La secrétaire des Sœurs de Saint-Vincent était accusée d'avoir transporté, de couvents allemands à des couvents belges, de 1932 à 1934, des valeurs pour un montant de 250,000 marks. Elle fut condamnée à 5 ans de prison, 5 ans de privation des droits civiques, la confiscation des 250,000 marks, et une amende de 50,000 marks. Le bureau de presse annonça alors que 50 autres Ordres religieux seraient poursuivis de façon identique. De fait, le 22 mai, ce fut le tour de la supérieure des Augustines de Cologne; le 26 mai, le père franciscain Otto Görtler; le 12 juillet, l'économe provincial de la Société des Missions de Saint-Vincent-de-Paul (celui-ci avait racheté ses obligations à un taux trop élevé, le malheureux!); le 22 juillet, deux missionnaires du Sacré-Cœur-de-Jésus; le 28 juillet, les religieuses de l'Ordre de Saint-Charles-Borromée; le 31 juillet, l'abbé Karl Heisig de Lauban en Silésie; le 15 août, les frères de la Miséricorde; le 2 septembre, les PP. Rédemptoristes; le 25 septembre, les Missionnaires du Sacré-Cœur; le 9 septembre, l'évêque de Meissen, le Dr Legge et les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul; le 14 octobre, la supérieure provinciale des Pauvres Sœurs Scolaires de Notre-Dame; le 23 octobre, le vicaire général du diocèse de Hildesheim; le 4 novembre, le provincial des Dominicains; le 5 novembre, les Sœurs de Notre-Dame de Mülhausen; le 19 novembre, d'autres pères franciscains; le 21 novembre, les Sœurs de la Charité chrétienne de Paderborn; le 27 novembre, les Sœurs Grises; le 6 décembre, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu. Ce dernier procès était particulièrement odieux. Comme le remarqua l'évêque de Trèves, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu avaient fait pendant les six dernières années (la période sur laquelle s'étendaient ces « irrégularités ») une économie à l'État de 3,500,000 de marks, en prenant soin des aliénés.

Puis les procès continuèrent en 1936 jusqu'à ce que la plupart des familles religieuses aient été impliquées.

Le 3 juin, le cardinal Bertram publia cette mise au point:

L'Église aussi désapprouve sévèrement les infractions aux ordonnances sur les devises.

La question de savoir si l'on a agi par ignorance ou parce qu'une tierce personne a été cause de l'erreur doit être examinée dans chaque cas particulier. Cela vaut également pour la question des circonstances atténuantes de couvents cherchant à s'échapper à une misère très grande.

C'est un fait qu'en commettant ces infractions contre l'ordonnance des devises ces personnes religieuses n'ont poursuivi aucun avantage personnel ni des intérêts capitalistes privés.

Les administrations diocésaines ne prennent pas part aux actes des Ordres religieux et ne portent donc aucune responsabilité puisque ces questions de droit de propriété des Ordres religieux ne sont pas soumises au contrôle des évêques.

Ces remarques, quoique sensées et modérées, excitèrent la fureur des national-socialistes, car le cardinal disait ce que tous pensaient, mais qu'il ne fallait dire à aucun prix:

a) que ces personnes religieuses n'ont poursuivi aucun avantage personnel ni des intérêts capitalistes privés. L'allusion aux dirigeants national-socialistes, jadis miséreux, aujourd'hui en possession de maisons splendides et menant un train de vie princier, était trop évidente. Quant aux « intérêts capitalistes privés », tous étaient au courant des transferts de fonds accomplis par la grosse industrie;

b) que les religieux, et plus encore les religieuses, avaient plutôt agi par ignorance ou « parce qu'une tierce personne a été cause de l'erreur ». De fait, on admire précisément chez les religieux leur talent de faire un bien immense avec des ressources généralement très précaires; leur habileté à s'orienter dans les formalités légales est moins reconnue, et s'ils tombent dans les mains d'un Dr Hofius, il ne sera pas malaisé de leur faire commettre bien des illégalités (surtout avec une loi sur les « devises » comme il y en avait alors

en Allemagne), avant qu'ils s'en aperçoivent. Il est extrêmement rare de trouver des escrocs parmi les religieux; dans la gent politique, le fait se produit plus souvent. Le bureau de presse du Ministère de la Justice fit publier une déclaration dans laquelle nous lisons les points suivants:

1) La chancellerie archiépiscopale ne possède pas les moyens lui permettant de juger objectivement le fond du procès.

3) La déclaration de la chancellerie archiépiscopale contient des accusations à l'adresse de la justice allemande. La chancellerie croit qu'« il faut, sans vouloir nuire à l'estime de la procédure actuellement en cours, réserver à une époque ultérieure un jugement posé, tenant compte de tous les éléments, sur lesdites infractions dans leur ensemble ». Cela signifie qu'actuellement les tribunaux allemands ne seraient pas à même de porter un jugement posé, tenant compte de tous les éléments, donc un jugement juste. Au nom de la justice allemande, nous rejetons résolument cette opinion.

Dans cette déclaration du 5 juin, le Ministère de la Justice pouvait se scandaliser du scepticisme du cardinal Bertram. Immédiatement après le tout premier procès, l'organe national-socialiste *Völkische Beobachter* avait suffisamment édifié ses lecteurs:

Le fait extraordinairement grave que ce procès a mis au jour nous donne le droit de nous préoccuper du sort de la jeunesse allemande, dont l'éducation est sous l'influence et entre les mains d'institutions semblables à celles qui sont la patrie et la famille spirituelle de la condamnée. L'approbation morale et la justification visible du délit par les supérieures de l'accusée manifestent un système et des errements *qui ne peuvent pas satisfaire nos premières exigences fondamentales concernant l'éducation de la jeunesse dans le sens de l'État et de la nation.*

Devant les procès semblables qui vont venir encore, les hommes noirs de notre temps *devraient perdre le goût de s'occuper plus longtemps de ce qu'est le sentiment allemand du droit.*

C'était dire clairement que ces procès avaient été montés pour discréditer les religieux devant l'opinion populaire afin de leur ôter, ensuite, la faculté d'enseigner la jeunesse.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement d'État, mécontent des déclarations du cardinal Bertram, chercha à en neutraliser l'effet en s'adressant au cardinal Schulte. Le 14 juin, le cardinal de Cologne publia le communiqué suivant:

S. Em. le cardinal Schulte, archevêque de Cologne, a déclaré au gouvernement d'État au sujet des contraventions de devises faites par des membres d'Ordres religieux de l'archidiocèse de Cologne:

Je condamne entièrement et regrette douloureusement les contraventions commises par les Sœurs Augustines de la Severingstrasse et les Sœurs de Saint-Vincent de Cologne, contre les lois sur les devises ainsi que toute autre contravention de devises. C'est une des plus tristes surprises et déceptions de ma vie que parmi les Sœurs susnommées deux personnes dirigeantes aient cédé à des influences contre lesquelles je les ai mises en garde dans une décision du 10 décembre 1931.

Les Sœurs de Cologne avaient sans doute été imprudentes, — peut-être même furent-elles malhonnêtes, quoique ceci ne ressorte point de la déclaration du cardinal, — mais, désormais, les nazistes pouvaient appliquer cette condamnation à tous les religieux traduits en justice pour manquement à l'ordonnance sur les devises.

En décembre 1935, l'évêque de Trèves, Mgr Bornewasser, prononça devant les membres de la Caritas de Trèves une éloquente allocution en défense des religieux persécutés. D'après le résumé qu'en fit la KIPA (agence catholique de presse, située à Fribourg, Suisse) du 13 décembre:

Il remercia les Ordres religieux qui sont dans les temps actuels les apôtres de la charité chrétienne (de 1914 à 1918, 13,000 religieuses catholiques se dévouaient au service des armées en guerre). Elles entretenaient de leurs propres deniers 481 ambulances et 5,500 distinctions furent accordées aux religieux pour leur activité charitable auprès des blessés.

Les hôpitaux catholiques font faire actuellement à l'État et aux villes allemandes une économie annuelle de 150 millions de marks et les religieuses enseignantes leur font faire une économie de 15 millions.

Les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, frappés dernièrement par une condamnation pour irrégularité des devises ont fait pendant les six dernières années par leurs deux établissements d'aliénés une économie au profit de l'État de 35 millions.

L'évêque déclara qu'il ne voulait pas innocenter des coupables. Mais il ne voulait pas non plus diffamer les Ordres religieux catholiques. « S'il se trouve peut-être 60 ou 70 parmi les 70,000 qui se sont conduits comme ils ne le devaient pas, je dis: « Le droit reste le droit et la justice reste la justice.

Là où il y a eu faute, il y aura également punition. Mais la justice et l'amour exigent aussi que sur ces quelques-uns on ne généralise pas jusqu'à condamner l'armée de la charité.

L'évêque pouvait parler ainsi, comme le firent également d'autres prélats, mais leurs paroles ne pouvaient plus être imprimées, car la Gestapo confisquait les « Semaines religieuses », — c'est tout ce qui restait de la vieille et glorieuse presse catholique d'Allemagne — pour des prétextes plus futiles. Si les prêtres portaient des appréciations semblables, ils étaient poursuivis à leur tour pour « affirmations hostiles à l'État ». Les procès de devises continuèrent en 1936. La vague de boue montait et l'on ne pouvait rien faire pour en arrêter la marche.

XXII

LES PROCÈS DE MŒURS

•

La question que nous traitons ici est délicate. Il nous a semblé, néanmoins, qu'il valait mieux mettre devant les yeux de nos lecteurs, même au risque de scandaliser quelques esprits moins avertis, le tableau exact de ce qui s'est passé. Rappelons seulement que nous nous servirons à peu près exclusivement de documents nazistes. Si les accusés avaient pu se défendre dans une presse impartiale, leur innocence aurait sûrement été vengée de façon encore plus éclatante.

En enquêtant dans les maisons religieuses, les policiers national-socialistes eurent tôt fait de découvrir une série d'autres faits qu'ils allaient pouvoir exploiter avec un effet encore plus brutal. Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en leur disant que, dans tous les Ordres religieux où l'on fait vœu de chasteté, il se trouve des individus qui n'auraient jamais dû y entrer. D'ordinaire, ces candidats, qui ont embrassé la vie religieuse sous le coup d'une forte émotion, plutôt que par vocation, sont assez rapidement éliminés, soit au cours du postulat, quand ils ne portent pas encore l'habit religieux, soit durant le noviciat. Les scandales qui éclatent après que les vœux ont été prononcés ou après l'ordination sacerdotale sont, Dieu merci, fort rares; ils arrivent cependant. Les autorités ecclésiastiques sont sévères à cet égard: le coupable, s'il est prêtre, est envoyé faire pénitence dans des monastères spéciaux; s'il n'est pas prêtre, il est simplement renvoyé, après que sa faute a été prouvée.

Le 14 août 1935, la Gestapo (police secrète d'État) arrêtait à Benediktbeuren deux frères lais du couvent des Salésiens et un ouvrier, accusés d'avoir commis des actes contre la pudeur. Immédiatement, sans attendre le procès, le *Völkische Beobachter*, organe du parti national-socialiste, donna à cette arrestation un énorme retentissement sous le grand titre « Séducteurs de la jeunesse en habits religieux ». De ces deux présumés coupables, il fallait faire jaillir la honte sur tous les religieux d'Allemagne. Le 5 septembre suivant, un frère lai du Tiers-Ordre franciscain de Waldbreitbach, arrêté le 5 avril précédent, fut condamné à 2 ans et trois mois de prison pour une faute de même genre. C'est cette communauté de Waldbreitbach qui allait fournir matière à l'un des plus retentissants procès de l'Allemagne national-socialiste. Ces frères s'occupaient des aliénés. Depuis quelque temps, soit à la suite de tentations encourues par leur ministère difficile auprès d'anormaux, soit pour d'autres raisons, du désordre s'était mis dans la communauté, et les supérieurs avaient dû procéder à plusieurs expulsions. Le Saint-Siège en avait été informé et avait ordonné une visite apostolique qu'il confia à l'évêque de Trèves, Mgr Bornewasser.

Dans l'intervalle, les enquêtes de la Gestapo continuaient et l'on procédait à d'autres arrestations. Le 18 novembre, c'était le tour d'un franciscain, accusé du même crime à Würzburg; le 9 décembre, on s'en prenait à l'abbé Bernhardy, de Dresde, et le 14 décembre eut lieu le premier grand procès collectif contre les religieux. 15 membres du Tiers-Ordre franciscain des Frères lais de Maria-Lindenhof, à Dorsten, furent jugés à Münster. Six frères, dont le supérieur, furent acquittés. Les autres furent condamnés à des peines variant entre 2 et 8 mois de prison. Les témoins étaient pour la plupart des malades (aliénés) de l'institution à laquelle appartenaient les frères, et c'est sur leur témoignage que les 9 religieux furent condamnés.

Mais déjà les agents de la Gestapo faisaient, parmi les enfants des écoles, des enquêtes terrifiantes pour faire avouer aux enfants les crimes les plus affreux. Le 20 février 1936, on arrêtait le curé catholique de Rosenberg, âgé de 53 ans. Il était accusé d'avoir attenté aux bonnes mœurs avec les filles de l'école dans une cinquantaine de cas. Cette fois, les parents des enfants s'en prennent, non au curé, mais au chef local des national-socialistes qu'ils rendent responsable de cette arrestation infamante. On leur répond que le curé « a reconnu ses fautes », et on le laisse en prison. Le mois suivant, ce fut le tour de l'abbé Gies, président diocésain des compagnons de Kolping de Paderborn. Un grand nombre de jeunes gens de la « Jeunesse hitlérienne » prétendaient que l'abbé Gies, durant l'instruction religieuse donnée à l'école professionnelle, avait commis des actes contraires aux bonnes mœurs. Devant le tribunal, la plupart de ces jeunes gens retirèrent leur accusation. Néanmoins, le procureur national-socialiste réclama 2 ans de prison. Le tribunal, pour une fois, acquitta l'abbé, mais estima que « l'abbé devait en partie à lui-même qu'un procès avait été ouvert, car il avait manqué d'ardeur politique ».

Enfin, le 26 mai 1936, s'ouvrit le grand procès de Coblence contre les frères de Waldbreitbach. Depuis longtemps, la presse l'avait annoncé, et le procès qui commença en ce jour fut suivi avec la plus grande publicité par tous les journaux d'Allemagne. Voici comment l'agence officielle en donna connaissance:

> Aujourd'hui commence à Coblence un procès contre plus de 200 membres de l'Ordre des Frères Franciscains accusés des pires crimes d'immoralité. Les actes criminels ont été commis dans tous les couvents et établissements de l'Ordre des Frères Franciscains en Rhénanie et en Westphalie. Le nombre des religieux accusés devait en compter environ 60 de plus, mais ces derniers ont pu éviter leur arrestation en fuyant dans les couvents de Hollande. Un grand nombre des accusés ont déjà fait des aveux très étendus. Le procès durera plusieurs mois. Aujourd'hui commence l'affaire contre le Père Franciscain R. S.

Il y avait, en tout, 265 religieux, membres du Tiers-Ordre de Saint-François, tous frères lais, sauf un aumônier, et presque tous engagés à diriger des maisons d'aliénés, idiots et épileptiques. Désormais, les journaux parleront couramment du « procès contre les 276 franciscains ». Nous verrons combien la justice allemande trouva de coupables.

Le premier condamné est l'unique prêtre de la Congrégation; il s'était déjà rendu coupable auparavant d'actes semblables et avait été puni par l'Ordre. Avec lui sont condamnés trois postulants.

Le 5e cas était un ex-religieux qui avait quitté le couvent en 1932 et qui fut retrouvé par la Gestapo. D'autre part, il proclama son innocence devant le tribunal et le médecin directeur de l'établissement d'où venaient les témoins déclara que ceux-ci étaient incapables de porter témoignage. Le 10 juin, ce fut le tour d'un religieux qui avait quitté le couvent en 1934; le 16 juin, finalement (7e cas), on eut un authentique frère de la communauté, qui fut condamné à un an et huit mois de prison. Même la presse national-socialiste commençait à se rendre compte de l'indignité de ce qui se passait. Le journal des S. S., le fameux *Schwarze Korps*, envoya une partie de sa rédaction à Coblence pour faire mousser les choses:

> Malgré tout le travail que nous avons à faire, en dehors des procès de Coblence, nous nous sommes vus obligés d'envoyer une partie de notre rédaction à Coblence pour examiner ce foyer d'infection. Car il semble que la plupart des journaux allemands aient envoyé leurs correspondants particuliers au Mur chinois ou ailleurs et que, « faute de place », ils ne peuvent s'occuper d'une affaire qui est pourtant devenue une question cardinale pour le peuple allemand (19 juin 1936).

Les autres condamnations eurent lieu le 17 juin, un frère et un ex-frère; le 19 juin, un frère; le 23 juin, un frère; le 24, deux frères et un ex-frère; le 3 juillet, un ex-frère; le 7 juillet, deux frères; le 14, deux frères; le 15 juillet eut lieu la 31e et dernière condamnation. En tout,

5 ex-frères, 3 postulants, un prêtre, et 22 frères authentiques de la communauté. Tel fut l'aboutissement de ce procès « contre les 276 franciscains ». Même en acceptant les conclusions du tribunal de Coblence, basées, c'est le médecin de l'institution principale lui-même qui l'a affirmé, sur des témoignages d'aliénés, incapables par conséquent de poser un acte responsable (surtout s'ils avaient été au préalable « cuisinés » par la Gestapo, comme on a le droit de le supposer), il reste néanmoins odieux que l'on ait condamné tous les religieux d'Allemagne devant l'opinion publique pour une communauté dont 10% s'étaient mal conduits [1].

Après l'encyclique « Mit Brennender Sorge », il y eut une nouvelle vague de « procès de mœurs ». Cette fois, la Gestapo eut recours à des provocations pour trouver des victimes. Il y a le cas d'un jeune prêtre qui jouissait d'une estime particulière auprès des catholiques et des protestants de la ville où il travaillait; il fut dénoncé par des enfants de 6 à 12 ans, condamné et couvert de boue par la presse. Plus tard, ces enfants avouèrent que la Gestapo les avait tellement persécutés qu'ils finirent par dire « oui » à tout ce qu'on voulut: Un autre cas: un évêque donna solennellement sa parole d'honneur que, *parmi tous les prêtres condamnés dans son diocèse, pas un seul n'était coupable.* Ailleurs, les policiers posèrent tant de questions plus impudiques les unes que les autres aux filles des écoles chrétiennes, que les enfants restèrent épouvantées.

Durant plus de deux ans, la presse du III[e] Reich régala ses lecteurs d'une littérature anticléricale et pornographi-

1. Dans *Catholiques d'Allemagne,* M. d'Harcourt rapporte un fait qui en dit long: « Visiblement, la leçon a été faite à certains témoins. L'orientation de la déposition par voie d'intimidations ou de promesses est d'autant plus aisée que nous sommes ici en présence d'amoindris mentaux. L'un de ces dégénérés, sur le témoignage duquel un religieux franciscain est inculpé d'attentat à la pudeur, au cours d'une séance où le simple exposé des faits a fait éclater l'inanité de l'accusation (le religieux ne s'est jamais, au cours de toute sa carrière, trouvé dans le même établissement que le témoin) réclame avec un ricanement idiot « les tablettes de chocolat qu'on lui avait promises s'il déposait bien. » (P. 282.)

que. C'était, comme l'avait dit le *Schwarze Korps*, la « question cardinale » sinon pour le peuple allemand, du moins pour le parti national-socialiste. Puis, un jour, tout s'arrêta soudainement. On put alors dresser des statistiques précises. Les voici:

	Total des membres	Accusés	Condam.	Enquête non finie	Susp.	Acq.	%
Prêtres séculiers:	21,461	113	57	37	11	8	0.44
Prêtres religieux:	4,174	19	7	10	1	1	0.44
Frères d'Ordres ayant aussi des prêtres	5,111	9 —1	4 —1	5	—	—	0.20
Frères d'Ordres sans prêtres	2,902	138 —100	170	68	1	1	4.6 3.3
Religieuses	92,046	6 —1	1	3	2	1	0.004

Le signe — mis avant un chiffre veut dire que le religieux était sorti de l'Ordre ou de la Congrégation avant l'enquête ou le procès. Il ressort de cet examen que le groupe le plus affecté, avec 4% de mauvais religieux, est celui des Frères d'Ordres sans prêtres; ce fait est dû aux circonstances particulières auxquelles il a été fait allusion plus haut. Les prêtres condamnés étaient au nombre de 4 par mille — cela ferait un mauvais prêtre sur 250, — encore que nous ayons des raisons décisives pour penser que beaucoup de prêtres condamnés étaient entièrement innocents. Quant aux religieuses, il y eut *une* condamnation pour inconduite sur 92,046 religieuses. Il eût été difficile de donner aux braves religieuses allemandes un plus magnifique témoignage de pureté, car ce n'est assurément pas dans les organisations féminines hitlériennes que l'on trouvera un seul manquement sur 92,046 personnes. Néanmoins grâce aux formidables campagnes de presse, les religieux avaient été déshonorés dans le pays. Pour reprendre l'énergique expression d'un prélat italien au Congrès de l'Apostolat de la Prière qui eut lieu à Rome en 1937, au cours duquel il décrivit les regards de haine que sa soutane avait attirés en Allemagne, « on avait tué l'Église dans l'âme

des enfants ». Adolf Wagner, un chef national-socialiste, se chargea de le déclarer dans son discours du 17 juin 1936:

> Nous savons que notre jeunesse est dans nos organisations masculines et féminines entre meilleures mains qu'elle ne le serait dans n'importe quelles institutions monastiques qui sont maintenant l'objet de perquisitions judiciaires d'où résulte une honte non seulement pour l'Église, mais pour le peuple allemand.

En bonne logique, le dirigeant national-socialiste avait uniquement le droit de dire que les aliénés qui se trouvaient dans les institutions dirigées par les Frères de Waldbreitbach eussent été entre de meilleures mains s'ils avaient été confiés à la Gestapo. Les procès de mœurs prouvèrent précisément l'excellence morale des éducateurs religieux, surtout si l'on tient compte de ce qui se passait dans les organisations national-socialistes. Mais il était clair depuis longtemps que ces procès furent simplement un moyen dont se servirent les dirigeants du IIIe Reich pour lutter contre l'Église catholique. Cette campagne fit un tort énorme à la jeunesse; la confiance des parents catholiques dans les Ordres religieux ne fut pas entamée. En d'autres termes, nos religieux et nos religieuses catholiques n'ont pas été déshonorés, sauf dans l'esprit de ceux qui étaient incapables de porter un jugement objectif; en revanche, le parti national-socialiste s'est couvert de honte.

XXIII

LE COMBAT DE PIE XI POUR L'ÉGLISE D'ALLEMAGNE

•

Les péripéties de l'angoissante lutte qui se développait au IIIe Reich étaient suivies, au Vatican, avec la plus vive attention. Par l'entremise du Nonce, le Saint-Père protestait contre la violation du Concordat; quand il recevait à Rome les évêques d'Allemagne, il les encourageait et leur donnait ses directives. Ce côté de l'action pontificale, bien entendu, ne sera pas traité ici, car il n'appartient pas au domaine de l'opinion publique. Il sera utile, pour compléter notre tableau, de rappeler quelques-unes des interventions *publiques* de Pie XI en faveur de ses enfants persécutés.

Nous avons déjà rapporté comment, le 27 octobre 1933, le Pape avait reçu un groupe de jeunes pèlerins allemands, leur avait fait part de sa sollicitude à leur gard et avait promis de les défendre dans toute la mesure du possible. Nous avons fait allusion à diverses condamnations d'ouvrages néo-païens par le Saint-Office. C'est surtout à partir de 1934 que les interventions pontificales se multiplièrent:

Le 4 avril 1934, le Pape reçut 350 jeunes gens de l'Association catholique « *Neudeutschland* » conduits par leurs aumôniers. Il leur dit, d'après l'*Osservatore Romano* du 6 avril:

> Le Saint-Père sait, comme bien peu, hélas! peuvent le savoir, combien difficile et pénible est l'heure présente pour ces chers

fils, pour l'Allemagne tout entière, mais spécialement pour l'Allemagne catholique et d'une façon toute particulière pour les jeunes gens de la « Neudeutschland », pour tous les jeunes gens catholiques, pour la jeunesse catholique. Chaque jour il reçoit à ce sujet des renseignements malheureusement mauvais...

Le Pape lit dans les yeux et dans les cœurs de ses fils qu'ils veulent rester fidèles à leurs insignes et à leurs drapeaux, non seulement avec un simple courage, mais avec un courage joyeux. Il sait que beaucoup d'entre eux ont déjà souffert et qu'un grand nombre de leurs groupements, la « Sturmschar », la « Neudeutschland » et, en général, les associations de jeunesse ont fait preuve d'un courage héroïque, d'une foi et d'une fidélité qui rappellent vraiment les martyrs. C'est pourquoi il se félicite d'aussi bons et si généreux desseins pour l'avenir et il est même heureux de tout ce que ces jeunes gens ont dû souffrir et peut-être souffriront encore.

Elle est arrivée, en effet, l'heure où chacun doit se rappeler cette belle et fière vérité, ces sublimes paroles qui datent du premier jour de la Rédemption où les apôtres étaient heureux parce qu'ils avaient été jugés dignes *pro nomine Jesu contumeliam pati*. Et ces félicitations, le Vicaire de Jésus-Christ veut qu'elles soient transmises, en même temps que sa bénédiction, à tous leurs compagnons. Ils doivent savoir que le Pape fera certainement tout ce qui est possible pour les sauvegarder paternellement et que chaque fois que ce sera nécessaire, il les défendra.

Et parce que ces chers fils défendent, vivent et honorent la sainte foi catholique en Allemagne: parce qu'ils mènent le beau et glorieux combat pour la gloire de l'Église et pour la gloire de Dieu, le Pape fera tout ce qui lui sera possible pour les défendre, et cela ils doivent le dire à tous. Ce que les autres peuvent ou veulent faire de juste ou aussi, hélas, d'injuste, ne dépend pas de la volonté du Pape; même lorsque les responsables traitent ou veulent traiter, d'autres maltraitent ce que le Pape a de plus cher. Cependant les jeunes gens catholiques peuvent être certains que le Pape, quoi qu'il en coûte, dira toujours la vérité et la défendra; et il défendra de la même manière les droits de ses fils qui sont aussi les droits des consciences, de la foi catholique et de l'honneur divin...

En effet, déjà depuis longtemps, l'heure est venue où, particulièrement en Allemagne, il ne suffit pas de dire vie chrétienne, doctrine chrétienne; il faut dire vie chrétienne catholique, doctrine chrétienne catholique. Car, que reste-t-il du christianisme, du

véritable christianisme, sans catholicisme, sans Église, sans doctrine, sans vie catholique. Rien, ou presque rien, ou plutôt, de tout ce qui s'est passé ces derniers temps, on peut et doit dire: non seulement un faux christianisme, mais un véritable et propre paganisme...

Le 20 mai 1934, dans son homélie sur saint Conrad de Parzham, le capucin bavarois canonisé en ce jour, le Saint-Père faisait une nouvelle allusion à ce paganisme.

Qu'elle (la sainteté de Conrad) enseigne et touche tous ceux qui errent loin du droit chemin de la vérité, qui s'efforcent de rétablir et de prôner le culte et les mœurs des païens, de rejeter et de répudier la doctrine chrétienne, qui peut seule ramener les hommes à la vertu, à la civilisation et au véritable progrès.

La veille de Noël, le Pape mettait en rapport le développement du néo-paganisme allemand avec l'année de la Rédemption. Cette antithèse, croix gammée contre Croix du Christ, devait se répéter avec plus de force, au cours des années qui suivraient:

Oui, elle fut providentielle cette prorogation du Jubilé de la Rédemption qui a été une véritable extension et application de la Rédemption elle-même à un si grand nombre d'âmes, et précisément au moment où se déchaînent des courants contraires à la Rédemption, courants qui, après dix-neuf siècles de rédemption, de christianisme, de vie chrétienne, de civilisation chrétienne et de salut chrétien, ont la prétention de provoquer une nouvelle explosion d'un paganisme moral, d'un paganisme social et, pourrait-on dire, d'un paganisme d'État.

Horribles choses qui Nous font réellement craindre que quelque grave, formidable réponse de la justice de Dieu, de la miséricorde de Dieu transformée en Justice, ne vienne secouer tant d'âmes qui paraissent plongées de nouveau dans le sommeil de la mort.

À la fin de son discours, le Pape s'écriait:

Nous bénissons la paix, Nous voulons la paix, Nous prions pour la paix. Mais si par aventure, si — par une supposition impossible, *par un phénomène nouveau de manie de suicide et d'homicide des nations* — il y a des hommes qui préfèrent, non la paix, mais la guerre, alors Nous avons une autre prière qui, malheureusement, deviendrait une obligation et Nous devrions dire au Bon

Dieu : *Dissipa gentes quæ bella volunt.* Mais Nous voulons, au contraire, avoir toujours dans le cœur et sur les lèvres la première prière, et c'est par celle-là que Nous voulons répondre à Notre tour à vos souhaits et à vos vœux filiaux : « Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre ! ». Paix, paix, paix.

Dès 1934, Pie XI voyait la conclusion inéluctable de cette éducation « héroïque » que le néo-paganisme donnait à ses fidèles. Il la qualifia de « manie de suicide et d'homicide des nations ». On n'a pas trouvé, depuis lors, d'expression plus juste et plus forte.

En mars 1935, le cardinal Schulte, de Cologne, célébrait le 25[e] anniversaire de son sacre. Pie XI lui envoya alors une lettre de félicitations, au cours de laquelle il faisait allusion aux difficultés présentes :

> Car si jadis vous avez inauguré votre ministère dans votre archidiocèse au milieu des plus graves difficultés, il est certain que celles-ci ne sont pas moindres à l'heure actuelle. Il s'agit en effet, maintenant, de protéger la foi chrétienne, de conserver l'intégrité des mœurs qui, au cours de tant de siècles, ont amené à la civilisation humaine tant de peuples si variés et si dissemblables.

Cette lettre était du 10 mars ; deux jours après, le cardinal Pacelli, secrétaire d'État, écrivait à son tour un document beaucoup plus étendu, et qui complète la pensée du Pape. Nous soulignerons quelques expressions sur lesquelles nous voudrions attirer l'attention du lecteur :

> Si animés d'un *orgueil satanique*, de faux prophètes se lèvent, avec l'intention d'être les hérauts *d'une foi nouvelle et d'un Évangile nouveau qui n'est pas l'Évangile du Christ.*
>
> Si leurs mains agrippent irrespectueusement et violemment ce que le Dieu saint et révélateur nous a donné en fief dans la religion de Jésus-Christ comme trésor de vie et de foi surnaturelle et définitive.
>
> Si la gardienne du sceau de la vraie foi, la sainte Église, et son Chef suprême, le Pape, deviennent le point de mire *d'attaques inouïes.*

Si l'on tente l'essai mensonger de créer artificiellement une opposition entre la fidélité à l'Église du Christ et la fidélité à la patrie terrestre, opposition qui n'existe ni ne peut exister, aussi longtemps que toute puissance terrestre reste consciente de sa propre dépendance du sceptre royal du Fils de Dieu.

Alors, l'heure a sonné où l'évêque qui est un pasteur et non un mercenaire, en vertu de sa fonction et de son serment qui le lie à partir de sa consécration aux âmes qui lui sont confiées, doit élever la voix et répéter sans crainte et inexorablement la parole de l'apôtre devant le Grand Conseil: « Jugez vous-mêmes s'il est juste d'obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu ».

A ceux auxquels il pourrait sembler dur de s'accommoder de cette déclaration de l'évêque catholique, on peut citer la réponse que fit Ambroise à un grand de la terre courroucé contre lui: « Jusqu'à présent tu n'as jamais eu affaire à un évêque... »

Et, vers la fin de sa lettre, le Secrétaire d'État assimile la persécution néo-païenne à celle de Julien l'Apostat. Un peu plus de trois ans plus tard, Pie XI devait reprendre cette expression dans une occasion fameuse:

« Galiléen, tu as vaincu ! » Cette parole d'un païen du passé sera aussi l'aveu de ses successeurs à l'heure actuelle. Puisse cette certitude encourager les fidèles catholiques de l'archidiocèse et de l'Allemagne tout entière, au moment où les cloches de la cathédrale de Cologne porteront à travers les campagnes et sur les montagnes rhénanes le joyeux message du jubilé épiscopal.

Le mois suivant, le 23 avril, Pie XI reçut 2,000 jeunes catholiques d'Allemagne, venus à Rome faire leur jubilé. Nous avons rapporté dans une autre occasion le discours du Saint-Père, les sévices dont les pèlerins furent accablés à leur retour, et la citation que leur donna Pie XI dans un discours qui, à peu de distance, suivit les événements. Dans ce même discours, Pie XI flétrissait ce qui se passait en Allemagne.

Malheureusement, on veut, au nom d'un soi-disant christianisme positif, déchristianiser l'Allemagne pour la ramener à un *paganisme barbare.*

Du 19 au 26 mai eut lieu, à Rome, le IVe Congrès International des hôpitaux. Le délégué allemand voulut inscrire à l'agenda du prochain Congrès de Paris la discussion sur la stérilisation, — il était vraiment édifiant de voir la « science » se faire le fourrier du racisme. — Cette initiative fut combattue. Dans l'audience qu'il accorda aux Congressistes, le Saint-Père exprima sa satisfaction, puis il continua:

> Il a été dit au Congrès par quelqu'un que la question n'était pas au point, et qu'on la renvoyait à un Congrès ultérieur; il s'agirait donc d'un sujet remis à plus tard. Or, partout, dans n'importe quel autre Congrès, il serait absolument déplacé. Certains ont affirmé que d'ici quelque temps toutes les nations suivront et imiteront ce que l'Allemagne a fait. Le Saint-Père tient à déclarer que, tout en étant redevable de quelque chose à l'Allemagne, et tout en ayant en Allemagne des connaissances et cela, non pas seulement comme ancien bibliothécaire, mais de véritables et très appréciées amitiés dans tous les domaines scientifiques, il doit exprimer sa conviction que si de tels courants étaient, malheureusement, accueillis par les peuples, par les États, par les gouvernements, s'ils entraient dans la pratique de la vie, si, en un mot, ils étaient adoptés — mais il a du mal à le croire — alors son devoir lui suggérerait de faire ce que, comme Pasteur suprême, il serait tenu de faire: prier et agir de tout son pouvoir. On arriverait, en effet, à cette « vision du monde » (*Weltanschauung*), vision païenne, aussi bien dans la vie individuelle que collective, qui ne tarderait pas à entraîner avec soi, comme conséquences extrêmes, d'irrémédiables désastres. On se reverrait en plein paganisme. L'ancien monde païen nous a offert, il est vrai, des monuments classiques de littérature, de poésie, d'architecture et d'autres arts, mais il nous a aussi montré ce qui vient d'être rappelé, en citant la magnifique parole de saint Paul: un monde *sine affectione, sine misericordia*, un monde sans affections et sans pitié; et dire qu'on en viendrait à ces extrémités!

Au Consistoire du 16 décembre 1935, le Saint-Père mêlait pour la première fois les noms de l'Allemagne et de l'Union soviétique dans une réprobation commune:

> Mais, nous l'avons dit aussi, les tristesses n'ont pas manqué qui accablent notre âme paternelle de douleurs, telles les événements qui se déroulent en Russie, au Mexique et, à certains égards, en Allemagne.

La veille de Noël, Pie XI précisait sa pensée encore davantage; après avoir fait entendre l'écho de « la voix — lointaine, il est vrai — qui résonne à travers d'immenses régions et au milieu de multitudes de peuples et ne cesse de crier "Sans-Dieu" », et décrit la persécution qui sévissait contre le clergé « dans une autre région lointaine », il continua:

Le Pape a également entendu d'autres voix qui surgissent pour combattre le christianisme au nom du christianisme, sous le nom trompeur de christianisme. Elles s'insurgent contre l'insigne christianisme digne de ce nom et qui est le christianisme catholique; car il suffit vraiment de très peu d'attention et de réflexion pour voir avec évidence que le véritable christianisme n'est que le catholicisme; en dehors du véritable et unique christianisme qui est le catholicisme, que reste-t-il du christianisme, de Jésus-Christ lui-même, de sa divine Personne, de sa doctrine? Rien que des débris, rien qu'une contrefaçon qui prennent divers noms; christianisme positif, christianisme historique, christianisme pratique, panchristianisme; rien que des christianismes monstrueux dans lesquels il ne reste presque rien du véritable christianisme; rien que des larves de christianisme qui, malheureusement, prétendent couvrir et dissimuler perfidement la persécution contre le véritable christianisme: le catholicisme.

C'était, claire et éclatante, la condamnation de Rosenberg et du « christianisme positif » des nazistes.

Désormais, le Pape unira souvent, dans ses condamnations, communisme et néo-paganisme. Le 12 mai 1936 s'ouvrait l'exposition de la Presse catholique, à Rome. La cérémonie d'inauguration fut très solennelle: Le Pape y salua les journalistes des 45 nations d'Europe et d'Amérique, de 53 régions de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie:

Nous déplorons, il est vrai, de douloureuses absences qui Nous font plus particulièrement penser à deux grands pays et à deux grands peuples: l'un est la vaste et pauvre Russie, — où un véritable vent de haine contre Dieu a détruit et détruit encore tout ce qui appartient à la religion catholique: tout, avons-Nous dit, sauf la foi invincible et le véritable héroïsme qui apportent chaque jour, on peut bien le dire, de nouveaux et glorieux chapitres au martyrologe. L'autre est l'Allemagne, qui Nous est particulière-

ment chère et connue, et où, contre toute justice et toute vérité, on ne veut pas, se servant volontairement d'identifications artificieuses et de confusion entre religion et politique, qu'il existe de presse catholique. Dans l'un et l'autre pays, on rencontre ce qui fut appelé avec raison le suprême hommage rendu à la vérité: la négation et l'opposition. Aussi bien, qu'à l'un et à l'autre de ces grands pays et de ces peuples, à tous les chers fils que Nous y avons, parviennent Notre salut attristé et Notre honorable souvenir.

C'est la première fois, croyons-nous, que Pie XI s'élevait contre la confusion créée par le national-socialisme entre la politique et la religion. L'accusation de « catholicisme politique » jetée depuis longtemps à la figure des évêques, avait été reprise le 17 juillet 1935 par M. Göring; elle avait été suivie par une campagne d'affiches, et nous avons rappelé, au chapitre XX comment les catholiques qui déchirèrent ou enlevèrent ces affiches furent arrêtés et incarcérés.

Quelques mois plus tard, la condamnation simultanée du communisme et du néo-paganisme devait atteindre un retentissement encore plus considérable. La guerre d'Espagne avait éclaté. Les nazistes s'empressèrent de dire que les catholiques ne réprouvaient pas avec assez de zèle les excès commis par les marxistes et anarchistes espagnols. La Providence allait donner au Saint-Père une occasion unique pour répondre à cette accusation. Le 14 septembre 1936, il recevait les réfugiés espagnols qui s'étaient enfuis de Barcelone au début de la guerre civile. Dans un long discours, il condamna les horreurs accumulées par les « forces subversives » espagnoles, puis il continua:

Il est donc sûr, désormais, et clair, — c'est d'ailleurs la propre confession des forces subversives, toutes d'accord pour tout menacer — que l'unique et véritable obstacle à leur triste mission, c'est la doctrine chrétienne, c'est la pratique cohérente de la vie chrétienne, telle qu'elle est enseignée et ordonnée par la religion et par l'Église catholique.

C'est dire, d'une manière certaine et évidente, que là où l'on combat l'Église et la religion catholiques et sa bienfaisante in-

fluence sur l'individu, sur la famille, sur les masses, *on combat d'accord avec les forces subversives, en faveur de ces forces subversives et pour le même désastreux résultat.*

C'est dire encore que là où, par des procédés insidieux ou violents selon le cas, par des distinctions factices et non sincères entre religion catholique et religion politique, on oppose des difficultés, des obstacles, des empêchements à l'entier développement de l'œuvre et de l'influence de la religion et de l'Église catholique, selon le mandat divin qui l'accompagne et l'autorise, *on favorise et on facilite dans cette même proportion l'influence de l'œuvre délétère des forces subversives.*

Puis, le Saint-Père répondit à l'objection que les nazistes formulaient couramment, à savoir que l'Église n'avait pas su empêcher le désastre espagnol, et continue:

Que peut faire l'Église catholique, sinon déplorer, protester et prier quand à tout bout de champ elle voit qu'on lui barre la route et qu'on l'empêche d'aller vers la famille, la jeunesse, le peuple, c'est-à-dire précisément vers les milieux qui ont le plus grand besoin de sa présence et de sa fonction de Mère et de Maîtresse?

Que peut faire de plus l'Église catholique quand la presse catholique, destinée à la diffusion, à l'exposition de la doctrine et à la défense des maximes vraiment chrétiennes, que seule l'Église catholique possède et enseigne, parce qu'elle est le seul dépositaire fidèle du christianisme vrai et intégral, que peut faire de plus l'Église catholique lorsque cette presse est reléguée dans le temple et dans la chaire et sujette à des soupçons et des mesures très gênantes, tandis que toute liberté, toute facilité ou du moins toute tolérance sont réservées à la presse qui semble avoir le mandat et le destin de confondre les idées et de falsifier et sophistiquer les faits, répandre les soupçons et jeter le discrédit sur l'Église, ses choses et ses personnes, ses maximes et ses institutions, et même jusqu'à prêcher, au contraire, des christianismes et des religions de nouvelle marque.

La presse allemande ne dit pas une parole de cette seconde partie du discours pontifical; elle crut plus opportun de s'élever contre les catholiques allemands qui, disait-elle, collaboraient contre la national-socialisme avec les communistes. Pie XI avait affirmé précisément le contraire: néopaïens et communistes luttaient en alliés contre la religion.

Puis Pie XI tomba malade. Le monde catholique suivit avec angoisse le combat que le grand lutteur menait contre sa maladie. Il ne vivait plus que de l'énergie de sa volonté. La veille de Noël, le Pape radiodiffusa de son lit son discours traditionnel. Il parla avec une profonde émotion, mais ses avertissements, cette fois, revêtaient un caractère de paternelle indulgence. Après avoir de nouveau décrit les dévastations du communisme en Espagne, il parla d'un certain « anticommunisme » qui était propagé en Allemagne:

Parmi ceux qui affirment être les défenseurs de l'ordre contre les forces subversives, de la civilisation contre les débordements du communisme athée et qui vont même jusqu'à s'arroger la primauté sur ce terrain, Nous en voyons avec douleur un grand nombre qui, dans le choix des moyens et dans l'estimation même de leurs adversaires, se laissent dominer et guider par des idées fausses et funestes. Idées fausses et funestes, car qui cherche à diminuer ou à éteindre dans le cœur des hommes, et spécialement de la jeunesse, la foi au Christ et à la révélation divine, qui ose représenter l'Église du Christ, dépositaire des divines promesses et éducatrice des peuples de par sa mission divine, comme ennemie déclarée de la prospérité et du progrès de la nation, non seulement n'est pas artisan d'un heureux avenir pour l'humanité et pour son propre pays, mais détruit les moyens de défense les plus efficaces et les plus décisifs qui soient contre les maux redoutés, et *collabore sans en avoir même conscience, avec ceux qu'il croit et qu'il se fait gloire de combattre.*

Durant ses longues veilles de malade, en janvier et en février, Pie XI mûrissait lentement un projet que la Divine Providence devait lui donner de réaliser: la condamnation simultanée du communisme et du néo-paganisme allemand par une double encyclique. L'une et l'autre furent prêtes pour la mi-mars 1937. « Divini Redemptoris » parut le 19 mars 1937, fête de saint Joseph. Elle eut un énorme retentissement, mais deux jours après parut « Mit Brennender Sorge » qui créa une sensation encore plus extraordinaire. Il y avait quelque chose d'immense dans le geste de cet indomptable vieillard qui se levait de son lit d'agonie et lançait simultanément dans le monde deux documents de

cette puissance. « Mit Brennender Sorge » parut, d'ailleurs, dans des circonstances exceptionnelles. L'essentiel était de la faire connaître aux catholiques allemands. Or, avec la censure exercée, non seulement sur la presse catholique qui n'existait plus, mais même sur les « semaines religieuses », la tâche devenait impossible. L'encyclique fut donc portée en Allemagne dans le plus grand secret; dans le même secret, elle fut distribuée aux évêques qui, à leur tour, la confièrent aux imprimeurs; bientôt, elle arrivait dans tous les presbytères, et elle fut lue en chaire le dimanche des Rameaux, 21 mars 1937, *dans toutes les églises d'Allemagne*. Ce seul fait qu'il n'y ait pas eu une trahison, pas une infidélité, pas une indiscrétion, montre la splendide loyauté des catholiques allemands et le courage de leur clergé. La Gestapo, omnisciente, omnivoyante, avait été jouée et battue complètement par un vieillard qui, pour lui asséner ce coup, s'était levé de son lit d'agonie. Ce fut une immense joie pour tous les catholiques allemands; ils en souffrirent, bien entendu, — une nouvelle vague de procès d'immoralité fut aussitôt lancée, — mais ils savaient désormais avec quelle attention le Pape suivait ce qui se passait dans leur pays et applaudissait à leurs efforts.

Nous ne résumerons pas ici le célèbre document qu'on peut d'ailleurs aisément trouver. Nous voudrions seulement inviter nos lecteurs qui doutent encore du caractère païen des doctrines nazistes et de l'odieuse persécution dont les chrétiens d'Allemagne ont été les victimes, à le relire et à le méditer. La condamnation du national-socialisme était complète et sans appel. En septembre de la même année, le Pape publiait sa dernière encyclique, sur le saint rosaire, — un court document, la couronne qu'il voulut déposer sur le front de Notre Dame avant de mourir. Il rappela de nouveau les erreurs du communisme et du néo-paganisme et invita les fidèles à la prière:

Ce devoir s'impose dès cette année surtout; les ennemis du Nom divin, c'est-à-dire tous ceux qui nient et méprisent avec

effronterie le Dieu éternel; ceux qui tendent des embûches à la foi catholique et à la liberté due à l'Église; ceux enfin qui, en faisant des efforts insensés, se révoltent contre les droits divins et humains et tentent de conduire à la ruine et à la perdition la société humaine, tous seront vaincus un jour, induits en pénitence pour reprendre le droit chemin et se mettre sous la tutelle et la protection de Marie.

Que celle qui chassa victorieusement des frontières des pays chrétiens la terrible secte des Albigeois, par nous aujourd'hui invoquée et suppliée, dissipe les nouvelles erreurs, celles des communistes particulièrement, qui pour plusieurs raisons et par leurs nombreux forfaits rappellent les anciennes hérésies.

Et de même qu'au temps des Croisades s'élevait dans toute l'Europe, de tous les peuples, une seule voix, une supplication unique, qu'aujourd'hui également, dans le monde entier, dans les métropoles et les villes et les bourgades et les villages, unis par le cœur et l'effort, tous cherchent par leurs instances opiniâtres à obtenir de la puissante Mère de Dieu que soient défaits les destructeurs de la civilisation chrétienne et humaine, et que, sur les hommes fatigués et inquiets resplendisse la paix véritable!

Et si tous accomplissent bien ce qui est demandé, avec une grande confiance et une fervente piété, on peut espérer vraiment que, comme par le passé, la Bienheureuse Vierge obtiendra également de nos jours, de son divin Fils, que les flots des tempêtes se retirent, s'abaissent et se calment, et qu'une éclatante victoire soutienne et accompagne cette noble émulation des chrétiens dans la prière.

Le discours du 24 décembre 1937 fut consacré presque entièrement à réfuter l'accusation que le clergé faisait de la « politique ». Pie XI décrivit la persécution de l'Église en Allemagne: « C'est une persécution grave et même comme il y en a rarement eu d'aussi terrible et pénible, d'aussi triste dans ses conséquences les plus profondes »; il proclama que l'Église ne faisait pas de politique, afin de « consoler tous ses frères dans l'épiscopat, les prêtres et fidèles qui souffrent sous cette persécution si injuste et si tristement négatrice, et qui surtout souffrent de cette calomnie ».

Et ceci nous mène à l'aurore de 1938. En cette année, Hitler devait connaître quelques-uns de ses plus éclatants triomphes, et l'Église quelques-unes de ses plus graves amertumes. Avant de décrire les uns et les autres, tâchons de faire un dernier résumé de la situation religieuse en Allemagne. Cette synthèse, basée sur des documents de 1938, représente assez bien l'état de la religion dans ce pays à la veille de la guerre.

XXIV

L'ÉGLISE D'ALLEMAGNE À LA VEILLE DE LA GUERRE

•

Deux faits surtout attiraient l'attention: la ferveur des catholiques et l'intensité de la persécution. La ferveur se manifestait par la pratique religieuse: églises pleines, fréquentation des sacrements, abnégation et loyauté des fidèles, fidélité au Pape et à la hiérarchie. Ceci se remarquait surtout à l'occasion des missions populaires. Les gens, surtout les hommes, accouraient avec une ardeur inusitée.

La persécution se manifestait de mille manières. Il y avait d'abord la presse qui dénigrait l'Église et le clergé, accusé de « catholicisme politique », et exaltait la *Weltanschauung* national-socialiste. En plus des grands quotidiens, nommons: *Das Schwarze Korps*, hebdomadaire de la jeunesse, tiré à plus de 700,000 exemplaires; *Der S. A. Mann*, tiré à plus de 600,000; les *Nationalsozialistische Monatshefte*, édités par Rosenberg lui-même et qui constituent l'organe théorique le plus important du national-socialisme, ont un tirage de 60,000; les étudiants nazistes se forment en lisant *Die Bewegung*, 21,000 exemplaires; dans les camps de travail, on lit *Der Arbeitsdienst*, 75,000 exemplaires. Plus pernicieux encore est *Der Deutsche Erzieher*, organe des maîtres d'école, tiré à 230,000, tandis que *Der Schulungsbrief* distille l'orthodoxie national-socialiste dans un immense public: il est tiré à 3,600,000. Il y avait, en plus, tous les journaux du « mouvement de foi allemande ».

Le catalogue de livres publié pour Noël 1938 contenait les titres suivants: à côté de *Mein Kampf* et du *Mythe du XXe siècle*, voici *Gestaltung der Idee* et *Blut und Ehre* du même Rosenberg, — et tant d'autres classiques du mouvement. Ce sont les ouvrages les plus... respectables. Nous n'avons pas besoin d'imagination pour deviner ce que présentent des titres comme: « *Aux hommes noirs de notre temps, Le miroir des corbeaux, Les hommes autour du Pape.* Cette dernière brochure est composée d'articles qui parurent dans *l'Angriff*, quotidien du Dr Göbbels; l'auteur excelle dans l'art de manipuler les demi-vérités et les insinuations sournoises sur l'entourage du Souverain Pontife.

On a ressuscité d'innombrables brochures qui parurent à une époque où la littérature anticléricale était en honneur. « Fuite du monastère de religieuses », « La confession auriculaire », « Regards sur la morale de l'Église romaine », « Brutalités chrétiennes vis-à-vis des femmes allemandes », etc. N'insistons pas!

C'est une vague de boue. La presse catholique ne peut répondre. La police fit disparaître les brochures — à part une seule qui parut en 1934 — qui réfutaient le *Mythe* de Rosenberg; de même celles où les écrivains ecclésiastiques répondaient aux accusations répandues contre les mœurs du clergé. La presse catholique quotidienne n'existe plus depuis longtemps; les revues spécialisées, *Michael* (revue des jeunes de Dusseldorf), *Der Katholik*, de Mayence, *Der Gral* (Münster), et tant d'autres encore. Les *Katholische Missionen* et *Weltmission*, deux revues missionnaires, disparurent à leur tour. Il ne restait plus que les *Kirchenblätter*, l'équivalent allemand des « Semaines religieuses ». Quand celles-ci réfutaient les accusations national-socialistes, on les accusait de faire de la « politique » et elles étaient confisquées. Le *Katholische Kirchenblatt* de l'évêché de Berlin fut d'abord confisqué pour un article intitulé: « Est-il vrai que l'Église méprise

la femme? »; une seconde fois, parce qu'il avait protesté contre la façon de représenter un prêtre dans le film allemand *Jugend* destiné à la jeunesse. En 1938, ce bulletin épiscopal fut définitivement supprimé.

En même temps, les autorités du Troisième Reich empêchaient de plus en plus la prédication. Les meilleurs orateurs recevaient le *Redeverbot*, c'est-à-dire que la prédication leur était interdite; ailleurs, la prédication n'est autorisée qu'après la censure préalable de l'État.

Les grandes manifestations catholiques ont été presque entièrement supprimées. Plus de pèlerinages, plus de processions, sauf celle de la Fête-Dieu; un fonctionnaire plus zélé que d'autres est allé jusqu'à dire que la participation à la procession de la Fête-Dieu était un acte contre la sûreté de l'État, et l'on a photographié les processions afin d'exercer des représailles contre les participants.

Malgré cela, il semble que l'Église dans son ensemble (nous parlerons plus loin de la jeunesse) n'a pas encore subi de pertes essentielles. *Le nombre des catholiques pratiquants n'a pas changé, quoiqu'il ait marqué quelques oscillations, depuis l'avènement du national-socialisme.* Aujourd'hui, comme par le passé, les catholiques pratiquants sont de 10 à 11 millions. Il y a eu beaucoup d'apostasies, mais celles-ci se produisent d'ordinaire parmi les catholiques tièdes. Nous n'avons pas de données précises pour toute l'Allemagne; deux coups de sonde suffiront: voici les apostasies et les conversions et retours pour les deux diocèses de Munich et de Fribourg.

	MUNICH		FRIBOURG		
Années	Apost.	Ret. et Conv.	Apost.	Retours	Conv.
1932	3307	503	2150	214	763
1933	1573	860	2108	261	592
1934	1173	672	1648	227	588
1935	1713	557	1966	145	459
1936	2094	467	2798		
1937	5380	421	2080 (9 mois)		
1938	1544 (6 mois)				

Ce sont là les apostasies enregistrées; on ne se trompera probablement pas en y ajoutant un nombre, peut-être considérable, de glissements en dehors de l'Église. Néanmoins, nous nous étions attendus à des résultats plus décourageants. Le fait que la pratique des sacrements est restée substantiellement la même, ou s'est améliorée, laisse conclure que le national-socialisme s'est enrichi surtout des déchets de l'Église catholique. Les catholiques, les vrais, ne se sont pas encore laissés émietter. C'est pourquoi les visiteurs étrangers remarquèrent, jusqu'au début de la guerre, que les églises étaient pleines. Depuis le début de la guerre de 1939, des nouvelles venues d'Allemagne nous ont fait savoir que les grandes missions populaires étaient suivies mieux que jamais, surtout par les hommes. Les catholiques fidèles maintiennent leurs positions. Ceci est dû en grande partie à l'énergie avec laquelle les évêques et le clergé ont défendu les droits de l'Église.

La jeunesse.

Il faut accuser ici des pertes beaucoup plus importantes; c'est que le national-socialisme s'est acharné sur ce secteur. Nous avons déjà rapporté comment les organisations catholiques furent dissoutes, et les jeunes catholiques embrigadés dans les organisations hitlériennes. Puis ce fut la suppression, d'abord graduelle, puis radicale des écoles religieuses et confessionnelles. Les religieux-prêtres se donnèrent à l'apostolat populaire, dans la mesure où les autorités n'entravaient pas trop leur travail. Les religieuses, pour ne pas mourir de faim, donnent des leçons privées de musique, de langues, font de la couture, des travaux de ménage, etc. La vie, pour elles, a été rendue très dure.

Un des moyens de déchristianisation les plus efficaces a été l'institution des divers services de travail. Les camps d'été ont été établis pour donner une formation national-socialiste aux Allemands, surtout à la jeunesse. Sous leurs diverses formes, les services d'été englobèrent, en 1937,

environ 150,853 personnes dont 71,374 étaient catholiques (statistiques de l'épiscopat allemand).

Il y a surtout l'*Arbeitsdienst* (Service du Travail). Tous les jeunes gens doivent y passer six mois avant leur service militaire. Les jeunes filles qui ont fini leur baccalauréat ou qui aspirent à une position dans les bureaux du parti et du gouvernement y sont également enrôlées. Le *Landschuljahr* (année d'école rurale) a été institué pour ceux qui finissent l'école primaire (à l'âge de 14 ans) et ne poursuivent pas leurs études. Les garçons (les jeunes filles, de même, quoique dans une proportion moindre) sont envoyés chez un paysan pour une année, chez qui ils travaillent pratiquement sans rémunération. Les uns logent chez les paysans: ils sont, sous certains rapports, plus fortunés, car si le prêtre les découvre et s'il y a une église dans le voisinage, ils pourront, si le paysan est suffisamment aimable, pratiquer leur religion. D'autre part, une jeune fille isolée peut courir, dans la maison d'un paysan, les plus grands dangers. Une lettre envoyée de Silésie en janvier 1939 rapportait que 50 jeunes filles d'une ville avaient été envoyées comme *Landjahrmädchen* (jeunes filles d'année de service rural); douze revinrent enceintes, elles n'avaient que 15 ans.

La plupart de ces enfants sont logés dans des *Heime* (maisons communes) où ils tombent sous l'influence exclusive du parti. Ces *Heime* reçoivent chaque année de 30,000 à 50,000 enfants. L'*Hauswirtschaftliche Anlernejahr* (année d'apprentissage ménager) place un nombre important de jeunes filles comme domestiques. Les régions les plus assistées par ces services sont les provinces protestantes, car l'ouest catholique, la Bavière, la Silésie sont peuplés de familles nombreuses et l'absence de personnel se fait moins sentir. C'est dire que les enfants et jeunes gens catholiques, envoyés dans un milieu protestant, à une très grande distance de l'église catholique la plus voisine et soumis toujours à la vigilance du parti devront, précisément à

l'âge le plus difficile, affronter de graves tentations contre leur foi et leurs mœurs.

Nommons encore les camps d'été de la Jeunesse hitlérienne (HJ) et de l'Union des Jeunes filles allemandes (BDM). Ici, les enfants sont exclusivement soumis à l'influence national-socialiste. Il reste encore les *Schulungslager* (camps d'éducation) pour diverses organisations: aspirants aux chaires universitaires, médecins, employés d'État, etc. Les vieillards sont parfois forcés d'aller se faire endoctriner par les jeunes théoriciens du national-socialisme.

Ces camps et services constituent un des problèmes les plus aigus qui se posent, aujourd'hui, à l'Église d'Allemagne. Ils sont la partie la plus importante de ce qu'on appelle *Die Wandernde Kirche* (l'Église errante) composée des fidèles arrachés à leur foyer pour être transférés ailleurs dans l'immense Reich. Des prêtres ont été détachés pour visiter les catholiques de ces divers camps. La plupart des directeurs national-socialistes montrent une froide réserve vis-à-vis de ces prêtres; ailleurs on affiche une hostilité systématique; dans trois camps de jeunes filles, on a enlevé aux jeunes travailleuses leurs chapelets, livres de prières et autres objets de piété. Durant cette période, les jeunes gens sont arrachés à toute influence non nazie et les directeurs mettent cette opportunité à profit. On leur enseigne, dans les circonstances les plus favorables, un vague « christianisme positif » que nous connaissons déjà, — c'est la religion de la nature. Il y a pire. Des faits nombreux et authentiques nous ont été rapportés; nous avons raison de craindre que les jeunes gens seront souvent pervertis. Un jeune catholique tombe, il ne peut se confesser et se redresser; il traîne dans sa misère et finalement s'endurcit. Là où les prêtres pouvaient pénétrer, ils observèrent que la pratique de la religion diminuait chaque mois durant le *Landjahr*.

D'autres, endoctrinés par leurs dirigeants, perdent non seulement leur pureté, mais leur foi, comme cette jeune fille

qui, après un enterrement, s'étonna d'entendre la parole: « *Requiem æternam dona eis Domine* ». Quel repos éternel? Notre idéal, c'est l'action, c'est la guerre.

L'épiscopat allemand a réagi avec un courage magnifique. La dernière pastorale collective publiée avant la guerre (lue dans les églises d'Allemagne le 28 août 1938) est un émouvant cri de détresse. Elle affirme que les dirigeants veulent « *la destruction complète de la foi catholique en Allemagne* ».

Des personnalités de premier plan ont affirmé publiquement, à la face du peuple, que l'anéantissement du catholicisme allemand se trouvait être le but de leur doctrine.

Les évêques affirment une fois de plus leur patriotisme; ils connaissent le quatrième commandement qui oblige à l'obéissance vis-à-vis de l'État et des autorités civiles dans tout ce qu'ils peuvent légitimement ordonner, mais ils répètent aussi la parole: « On doit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

Il nous plaît à répéter de nouveau ici. Nous ne menons point campagne *contre le peuple et contre l'État*, mais pour l'État et le peuple et contre ceux que nous dénonçons comme des ennemis de notre peuple avec le courage que nous donne la conscience de nos devoirs apostoliques.

Et ils rendent un beau témoignage à la jeunesse:

Nous vous demandons vos prières pour notre jeunesse, soumise à des influences qui font craindre le pire pour sa foi, pour notre jeunesse, qui, — nous le proclamons à notre très grande joie — reste héroïquement fidèle au Christ dans sa très grande majorité.

XXV

L'ANSCHLUSS

•

Avant l'avènement du national-socialisme, la plupart des Autrichiens désiraient l'*Anschluss*, l'union à la grande Allemagne; la situation économique du pays, après le démembrement de l'empire autrichien, était devenue intenable. L'humiliation infligée à l'Autriche, démembrée par le traité de Versailles, était très dure. Après mars 1933, l'opinion changea. Les catholiques autrichiens se rendaient compte que l'union à l'Allemagne hitlérienne serait l'effondrement de toutes leurs traditions. Leur chef, Engelbert Dollfuss que tous appelaient affectueusement le « petit chancelier », se prononça énergiquement pour un patriotisme autrichien. Il travailla de toutes ses forces à raffermir la situation politique de l'Autriche, à faire renaître ses antiques coutumes chrétiennes, à établir un État chrétien. Il était adoré par son peuple, à l'exception des socialistes de toute teinte (national-socialistes, social-démocrates, communistes). Il fut assassiné le 25 juillet 1934. Le plus bel éloge que l'on puisse rendre à sa mémoire est de citer le télégramme qu'envoya Pie XI au président Miklas:

> Partageant du fond du cœur votre peine si amère et celle qu'éprouve la chère République autrichienne, ainsi que le monde entier, à cause du meurtre abominable d'Engelbert Dollfuss, chancelier de la République, nous rendons le plus grand hommage à la mémoire de cet éminent chrétien, fils très fidèle de l'Église catholique, en même temps que défenseur courageux de sa patrie...

Son successeur, Kurt von Schuschnigg, devait se couvrir d'une gloire égale. Il ne fut pas assassiné, mais il souffrit toutes les horreurs d'une captivité inhumaine, telles que, seul, celui qui incarnait l'esprit du national-socialisme

pouvait en infliger à un homme dont il n'appréciait pas la grandeur d'âme.

Dolfuss fut assassiné le 25 juillet; le 26, M. Franz von Papen était démis de ses fonctions de vice-chancelier du Reich et envoyé en Autriche comme ambassadeur. Il fut reçu froidement, mais il servit avec patience et habileté le régime qui venait d'assassiner ses deux secrétaires. Après deux ans, il réussit à négocier un accord pour établir des relations moins hostiles entre l'Autriche et le Troisième Reich. L'Allemagne s'engageait à respecter la souveraineté autrichienne, et à ne pas s'immiscer dans sa politique intérieure « de façon directe et indirecte ». Le national-socialisme autrichien était considéré comme une question relevant exclusivement de l'autorité autrichienne. En échange, le gouvernement autrichien s'engageait à régler sa politique « suivant l'orientation de principe qui correspond au fait que l'Autriche affirme être un État allemand ». Tel fut le sens de la convention du 11 juillet.

Le 23 juillet parut dans la *Reichspost* de Vienne (le grand journal catholique autrichien dirigé par le Dr Funder) un article anonyme, écrit par Mgr Hudal, qui commentait cet accord du point de vue religieux. Mgr Hudal était et est encore le recteur de l'Institut allemand de Rome connu sous le nom de l'*Anima*. Il avait été consacré évêque titulaire quelque temps auparavant. Son article fit sensation:

De bons catholiques à l'étranger, disait-il, se sont souvent prononcés en ces temps, d'une façon qui ne peut pas rester sans réponse. Spécialement, l'agence catholique *Kipa* de Fribourg en Suisse... et les *Luzerner Briefe*, édités par les émigrants du Reich allemand, vont voir dans cette réconciliation le commencement de la fin de l'Autriche catholique.

C'est juste le contraire qui arrivera, soutenait le prélat. L'accord met fin à une accusation souvent portée par les journaux allemands: que l'inimitié entre l'Autriche et l'Allemagne est due au « catholicisme politique ».

L'Église et le Vatican auraient, pour des motifs religieux, désiré et favorisé l'inimitié entre frères. Ce serait en Autriche spé-

cialement le « catholicisme politique » qui aurait toujours reculé les occasions d'entente. Non seulement les nombreuses feuilles du mouvement national-socialiste en Allemagne, mais toute la presse allemande hors du Reich soumise de quelque façon à l'influence de ces milieux, considéraient Rome et par suite le catholicisme et le clergé comme les seuls responsables de cette guerre entre frères. Ce grave reproche que rien ne justifie a constitué un préjudice considérable au catholicisme.

Il n'insista pas sur le fait que le national-socialisme était un défi aux traditions religieuses et culturelles de l'Allemagne aussi bien que de l'Autriche et que cette raison avait dicté l'attitude de Dollfuss et de Schuschnigg. Il préférait souligner le caractère allemand des Autrichiens:

L'Autrichien est allemand de nature et d'esprit. Les familles vraiment catholiques d'Autriche se sont toujours fièrement déclarées allemandes, et le *Civis romanus sum* fut toujours uni au *Civis Germanus sum*.

Il distinguait alors entre une double tendance qui se trouvait dans le national-socialisme:

L'une est conservatrice et insiste expressément sur le christianisme, l'autre est l'aile d'extrême gauche où se sont réfugiés les représentants du mouvement marxiste de jadis. Précisément parce que cette dernière tendance exerce sans cesse son influence fâcheuse, comme si elle était l'unique interprète qualifiée du programme national-socialiste, beaucoup d'Allemands ont pris envers elle une attitude réservée. Ils voient les valeurs positives du relèvement national, mais ils regrettent profondément que ces éléments destructeurs de la gauche aient encore un mot à dire.

Il estimait que ces « éléments de gauche », « marxistes », seraient promptement éliminés dans le national-socialisme comme ils l'avaient été dans le fascisme italien. Alors, les catholiques autrichiens pourraient exercer une favorable influence sur le national-socialisme:

Une fois que le radicalisme extrémiste se sera écroulé, les milieux modérément conservateurs d'Autriche pourront exercer une influence bienfaisante sur le peuple frère d'Allemagne...

Nous sommes loin de l'attitude intransigeante des évêques d'Allemagne. L'article de Mgr Hudal fut exploité à fond par les nazistes. Il y eut de longues et vives polémiques. Enfin, en novembre 1936 parut le grand ouvrage du

recteur de l'*Anima*: *Die Grundlagen des Nazional-sozialismus* (les assises du national-socialisme) où les mêmes thèses étaient développées et nuancées. Le gros public ne s'attarda pas à ces nuances. Pour lui, Mgr Hudal s'était rallié au groupe de von Papen. Le national-socialisme est la grande force contre le bolchevisme, dont on vient de voir, en Espagne, les affreux ravages; son caractère antireligieux, qu'on déplore, est dû surtout aux éléments marxistes qui s'y sont infiltrés, ou à des malentendus. Il peut être utile de s'allier au national-socialisme afin de le convertir par le dedans. Le Vatican fit publier une note dans l'*Osservatore Romano* pour signifier que l'ouvrage de Mgr Hudal représentait uniquement la pensée du prélat et aucunement celle du Saint-Siège.

Dans son ensemble, l'opinion catholique autrichienne ne suivit pas Mgr Hudal. De nombreux catholiques, convaincus que si l'Autriche venait à disparaître, il ne resterait plus rien de l'Allemagne traditionnelle, réagirent avec énergie. Au cours de l'année 1937 et jusqu'en mars 1938, le P. Friedrich Muckermann attirait à ses conférences d'immenses auditoires dans toutes les villes d'Autriche: il réunissait souvent de sept à douze mille personnes. Malgré ces efforts, et d'autres encore, une brèche avait été faite dans l'opinion catholique et la position de Franz von Papen était plus assurée. Il parvint, au début de 1938, à persuader Schuschnigg d'aller voir Hitler à Berchtesgarden, en l'assurant qu'il s'agissait de négociations amicales. Quand le chancelier autrichien arriva chez Hitler, il eut tôt fait de se rendre compte qu'il avait été trompé. Après avoir fait antichambre durant deux heures, il dut subir une scène d'une violence inouïe, au cours de laquelle on lui posa l'ultimatum de nazifier l'Autriche. M. Schuschnigg quitta Berchtesgarden sans rien signer, revint en Autriche, annonça un plébiscite libre pour le 13 mars.

Le 11 mars, les troupes allemandes franchissaient la frontière. Schuschnigg donna l'ordre de ne pas résister,

afin d'éviter une inutile effusion de sang; le 13 mars, elles étaient à Vienne. Tandis que le malheureux chancelier était gardé prisonnier dans sa résidence, le cardinal Innitzer qui, né sudète, se sentait moins lié envers l'État qui avait tâché de gouverner l'Autriche dans la justice et la vérité chrétienne, publia la proclamation suivante:

Aujourd'hui, les catholiques du diocèse de Vienne sont invités à remercier Dieu, notre Maître, pour avoir bien voulu que les grands changements politiques en Autriche se soient déroulés sans effusion de sang et à prier pour un avenir heureux de notre pays. Il est naturel que tous les ordres des autorités doivent être suivis volontairement et de bonne grâce.

Le lendemain, Hitler entrait à Vienne; le 15 mars, le cardinal le visita à l'Hôtel Impérial où il était descendu. Au sortir de cette réunion, où le Führer l'avait assuré que « l'Église n'aura pas à regretter sa fidélité envers le grand État allemand », il envoya à son clergé les directives confidentielles qui, connues à l'étranger par l'indiscrétion d'un journaliste, furent recueillies avec stupeur. Ces « directives » furent remplacées, le 18 mars et le 21 mars par une déclaration solennelle que nous reproduisons ici:

Note préliminaire:

Après des délibérations approfondies, nous, évêques d'Autriche, vu les grandes heures historiques que vit le peuple d'Autriche et conscients du fait qu'en nos jours se réalise la nostalgie millénaire de notre peuple vers l'unité dans un grand Reich des Allemands, avons décidé d'adresser à tous nos fidèles la proclamation suivante:

Nous pouvons le faire avec d'autant moins de préoccupation que le délégué du Führer pour le plébiscite en Autriche, le chef régional Bürckel, nous a fait connaître l'orientation sincère de sa politique placée sous le mot d'ordre: « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César. »

Vienne, le 21 mars 1938.

Déclaration solennelle

Conformément à notre conviction la plus intime et de notre plein gré, nous, les évêques soussignés de la province ecclésiastique autrichienne, nous déclarons à l'occasion des grands événements historiques en Autriche allemande:

Nous reconnaissons avec joie que le mouvement national-socialiste a fait et fait encore œuvre éminente dans le domaine de la construction nationale et économique comme aussi dans le domaine de la politique sociale pour le Reich et la nation allemande, et notamment pour les couches les plus pauvres de la nation. Nous sommes également convaincus que l'activité du mouvement national-socialiste a écarté le danger du bolchevisme athée, destructeur de tout.

Les évêques accompagnent cette activité pour l'avenir de leurs meilleures bénédictions et ils instruiront les fidèles en ce sens.

Au jour du plébisciste, il va sans dire que c'est pour nous un devoir national, en tant qu'Allemands, de nous déclarer pour le Reich allemand, et nous attendons également de tous les chrétiens croyants qu'ils sauront ce qu'ils doivent à leur nation.

Vienne, le 18 mars 1938.

Ces déclarations furent très commentées par la presse national-socialiste dans un sens, et par la presse catholique du monde entier dans un autre sens. Une intervention particulièrement retentissante fut celle de Radio-Vatican où une causerie sur le « catholicisme politique » fut faite le 1er avril. Le 5 avril, le cardinal Innitzer vint à Rome et profita de sa visite pour faire la déclaration suivante :

1) La déclaration solennelle des évêques autrichiens du 18 mars de cette année ne voulait évidemment pas être une approbation de ce qui n'était pas et n'est pas compatible avec la loi de Dieu, la liberté et les droits de l'Église catholique. De plus, l'État et le Parti ne sont pas autorisés à interpréter et à employer dans leur propagande cette déclaration comme un devoir de conscience aux fidèles.

2) Pour l'avenir, les évêques autrichiens demandent que :

a) Aucune modification ne soit apportée dans les questions relatives au *Concordat autrichien* sans accord préalable avec le Saint-Siège.

b) En particulier, toute l'*organisation scolaire et éducative et toute formation de la jeunesse* soient maintenues telles que les droits naturels des parents et d'éducation religieuse-morale de la jeunesse catholique selon les principes de la foi catholique soient assurés; la *propagande hostile* à la religion catholique soit arrêtée; soit assuré aux catholiques le droit *de proclamer, de défendre et de pratiquer la foi catholique* et les principes chrétiens

dans tous les domaines de la vie publique par tous les moyens accessibles à la civilisation contemporaine.

Rome, le 6 avril 1938.

Il était impossible de publier cette « mise au point » en Autriche et en Allemagne tandis que les national-socialistes pouvaient se servir des déclarations épiscopales des 18 et 21 mars. Le plébiscite fut un succès triomphal pour Hitler: il obtint 4,273,884 « oui » contre 10,911 « non ».

Hitler s'acharna contre Schuschnigg avec une cruauté aussi sauvage que mesquine. L'ancien chancelier d'Autriche fut enfermé et sa torture fut d'entendre presque sans interruption les discours de Hitler relayés par un puissant haut-parleur. Il devint extrêmement nerveux, mais sa fermeté morale ne plia jamais. En 1939, on lui offrit l'amnistie s'il voulait la demander à Hitler. Il refusa tant que ses anciens collaborateurs ne seraient pas libérés. Une campagne de boue fut lancée contre lui et Mme Schuschnigg dans la presse nazie.

L'Église ne fut pas mieux traitée. On commença par interdire aux catholiques de participer au Congrès eucharistique de Budapest. Pour la rentrée de septembre, on supprima toutes les écoles catholiques. On fit une campagne de publicité contre la moralité du clergé. Le 8 octobre 1938, à l'issue d'un sermon du cardinal Innitzer réclamant les libertés religieuses, les jeunesses national-socialistes provoquèrent des bagarres et prirent d'assaut le palais du cardinal. Ces excès provoquèrent une émouvante réplique de la part du Souverain Pontife. Le 20 octobre, recevant le Congrès d'Archéologie chrétienne, il compara la persécution actuelle à celle de Julien l'Apostat; il protesta contre les outrages qui avaient été commis contre la pourpre sacrée d'un haut pasteur, et dénonça comme un mensonge (trois fois il répéta cette parole) l'accusation lancée à l'Église de faire de la « politique ». Depuis lors, la persécution autrichienne a été encore plus violente que celle qui affligeait les catholiques à l'intérieur de l'Allemagne.

XXVI

ÉPILOGUE

•

Hilter s'était donné pour but, d'abord d'unifier l'Allemagne, ensuite de rassembler le *Deutschtum,* l'ensemble des Allemands qui se trouvaient dans les autres pays. Puis, il fit passer l'Europe sous sa domination, il fallait collaborer avec lui, ou se laisser écraser. L'Italie et l'URSS décidèrent de collaborer, Hitler fit son entrée triomphale à Rome en mai 1938. Comme le remarqua Pie XI, on ne trouva pas, alors « qu'il fut trop déplacé ni intempestif de dresser à Rome, le jour de la Sainte-Croix, l'insigne d'une autre croix qui n'est pas la croix du Christ ». L'Italie officielle glissa peu à peu dans les erreurs « nordiques » ; son « racisme » attira la réprobation du Saint-Siège et l'on finit par en arriver où l'on en est maintenant. L'URSS décida de marcher en août 1939; elle y gagna sans combat d'immenses territoires et l'on ne sait pas ce qui arrive, dans les provinces récemment bolchevisées, aux évêques et aux prêtres catholiques...

L'Église catholique a subi des pertes énormes. Le martyre de la Pologne a été documenté avec la dernière précision par les témoignages les plus autorisés. Il a été *schrecklich*... effrayant! On ne peut pas s'attendre à ce que la religion catholique soit mieux traitée dans les pays conquis que dans l'Allemagne elle-même. Tant que l'Europe continentale sera sous la domination de la croix gammée, la théologie catholique ne s'enrichira plus des œuvres catholiques allemandes, polonaises, hollandaises, belges et françaises. La Propagation de la Foi ne pourra plus compter

sur les contributions des pays conquis. Le désastre qui attend nos missions, pour peu que la situation actuelle se prolonge en Europe, sera incalculable.

Qu'adviendra-t-il de la merveilleuse presse catholique de Hollande, une des plus belles du monde? Les belles œuvres sociales de Belgique, l'association des patrons chrétiens, les syndicats chrétiens, la JOC, pourront-elles se maintenir? La presse catholique de France, les organisations catholiques de France, la production littéraire catholique de France, comment tout cela subsistera-t-il sous un régime hitlérien? On tâche de se consoler en songeant que le national-socialisme n'est pas éternel; tel fut l'argument qui décida les Sarrois, en 1935, à opter pour l'Allemagne. Il ne nous appartient pas de scruter l'avenir; il nous suffit de relever que l'heure présente est vraiment, pour l'Europe, une heure de ténèbres: *hora tenebrarum.*

Il est troublant de constater que Hitler, depuis 1923, n'a pas connu un seul échec [1]. Il a toujours trouvé, au moment opportun, les hésitations ou les collaborations qui lui ont ouvert la voie.

Le monde se rend-il compte du dilemme qui lui a été posé par cet homme étrange? Les uns sont choqués dans leurs sentiments humains, du fait que la plupart de ces conquêtes ont éclaté sans avertissement; d'autres ont été horrifiés par le massacre des populations civiles et l'infinie misère des millions de réfugiés. D'autres sont épouvantés de voir disparaître avec une rapidité effrayante des centres de civilisation qui, malgré leurs fautes, ont fait néanmoins rayonner la culture humaine, la civilisation chrétienne dans ce qu'elles ont de plus beau.

---

1. Nous écrivions ces lignes durant les journées tragiques de juin 1940. La vaillante armée anglaise (et nous songeons, aussi bien qu'à l'armée, à l'aviation, à la marine, à tout le peuple de Grande-Bretagne) a déjà, depuis lors, infligé un échec au führer allemand. Les peuples libres du monde entier, aujourd'hui, ont les yeux tournés vers l'Angleterre et forment ds vœux pour son succès final.

D'autres, enfin, se replient sur eux-mêmes. Ils affirment que ce qu'on dit du national-socialisme est sûrement exagéré, que Hitler respecte la liberté religieuse dans les pays qu'il a conquis, que le mieux, après tout, est de fermer les yeux sur ce qui se passe et que c'est encore là le meilleur moyen de se libérer de la menace qui pèse sur le monde.

Ainsi, la croix gammée poursuit son avance triomphale contre la croix du Christ.

Tôt ou tard, assurément, l'Église finira par triompher Mais nous craignons pour ceux dont la foi est faible, qui sont tellement attachés aux choses d'ici-bas, qu'ils ne veulent pas relever le défi qui leur est lancé par ces forces mystérieuses. Sur un point, Hitler a raison; si l'on veut vivre, aujourd'hui, il faut vivre *héroïquement,* sinon l'on sera anéanti. Dans l'âge de fer qui s'annonce, seuls sauront résister et triompher ceux qui seront détachés de tout, sauf de leur foi à laquelle ils se seront cramponnés pour ne point périr.

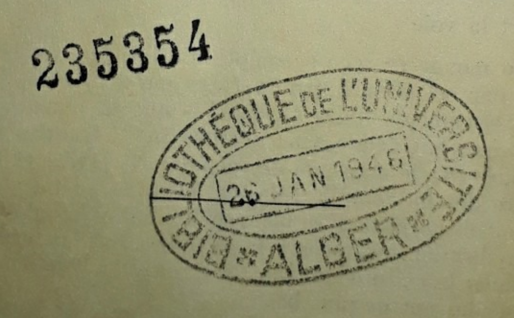


TABLE DES MATIÈRES

•

Achevé d'imprimer et de relier
dans les ateliers de la
Librairie BEAUCHEMIN Limitée
Montréal
le 28 avril 1941.

1648-17688—4-41